

64e année, No 52

Montréal, 9 mai 1953

A.C.
Le Samedi

PER
S-400

Ex. 2

REVUE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- RAYMOND LAPLANTE
par CHERUBINA SCARPALEGGIA
- LE MAI MUSICAL DE MONTREAL
- DANS LE MONDE SPORTIF
par OSCAR MAJOR
- LA CHANSON DU PRINTEMPS
Un roman d'amour, par MAURICE D'ANYL



La Hollande 53
(lire en pages 4 et 5)

21 AVANTAGES LAWN-BOY QUI RENDENT LA VIE AGRÉABLE

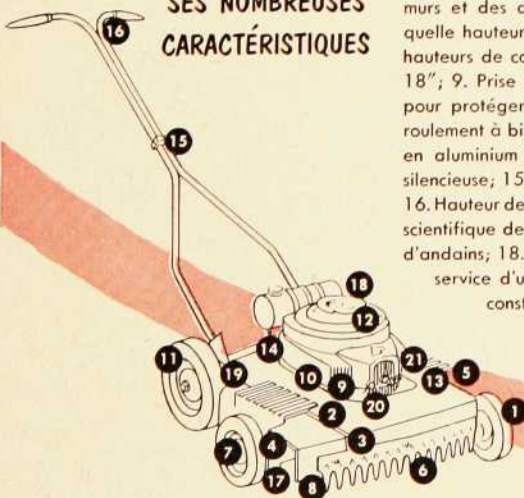


\$95.00
seulement
f.à.b. usine,
Peterborough,
Canada

La tondeuse Lawn-Boy tond votre pelouse en quelques minutes. Aucun effort! Son action rotative extraordinaire rase tout gazon, quelle que soit sa hauteur, pulvérise l'herbe coupée, ne laisse rien à ratisser. Ses larges roues arrière et ses roues avant désaxées vous donnent l'avantage de six roues, vous empêchent de scalper la pelouse. La Lawn-Boy est actionnée par un moteur Iron-Horse sûr et silencieux. Les principaux marchands de votre localité la vendent. Faites-vous donner une démonstration.

Ecrivez pour demander notre documentation gratuite.

CONSIDÉREZ SES NOMBREUSES CARACTÉRISTIQUES



1. Roues désaxées; pas d'arrachage de terre; 2. Ne pèse que 35 lbs; 3. Coupe par en avant et à reculons; 4. Pulvérise le gazon coupé; 5. Coupe près des murs et des arbres; 6. Coupe l'herbe à n'importe quelle hauteur; 7. Réglage des roues pour diverses hauteurs de coupe; 8. Lame de ressort en acier, de 18"; 9. Prise directe; 10. Embrayage à glissement pour protéger les lames; 11. Roues à pneus, avec roulement à billes; 12. Moteur Iron-Horse; 13. Coffre en aluminium anti-rouille; 14. Exceptionnellement silencieux; 15. Poignée détachable en deux pièces; 16. Hauteur de la poignée auto-réglable; 17. Système scientifique de déchargement, pas d'obstruction, pas d'andains; 18. Démarrage instantané; 19. Ventés et service d'un océan à l'autre; 20. Moteur assorti construit avec précision; 21. Fabrication canadienne.

LAWN-BOY

TONDEUSE ROTATIVE À MOTEUR

OUTBOARD, MARINE & MANUFACTURING CO., OF CANADA, LTD.
Peterborough • Canada

Fabricants des fameux moteurs hors bord Johnson, Evinrude et Elto, des moteurs à essence et génératrices Iron-Horse.

LN-2F



Le baise-main, inconnu chez nous, se pratique dans tous les pays du continent européen, l'U.R.S.S. excepté. On voit ici, au Procope, le restaurant de Paris le plus à la mode en ce moment, l'acteur JEAN MARAIS baisant galamment la main de VIVIEN LEIGH, la célèbre actrice anglaise. Celle-ci est actuellement convalescente en Angleterre. (Photo Agip)

MARIAGE ET FINANCES

par GENEVIÈVE

IL SEMBLE BIEN, au premier abord, qu'il n'existe aucune relation entre ces deux termes. Et pourtant, les jeunes fiancés sont en mesure de vous dire le contraire. Dès que l'annonce des fiançailles a figuré dans le carnet mondain de nos grands quotidiens, la sonnerie du téléphone retentit incessamment chez l'un ou l'autre des fiancés.

Un agent propose d'augmenter la police d'assurance du jeune homme, prévoyant déjà qu'il pourrait laisser une veuve et des enfants sans ressources suffisantes; un autre lui explique les avantages d'acheter une maison en banlieue, lorsqu'on projette d'élever une famille; un troisième insiste pour remplacer sa vieille auto par un nouveau modèle, et cela à des conditions exceptionnellement avantageuses; un garagiste offre ses voitures pour le jour de la cérémonie; un dernier propose des itinéraires de voyages de noces particulièrement attrayants.

Pour la jeune fille, elle ne connaît plus un instant de repos. Un fleuriste de renom s'offre à décorer l'église et la maison de ses parents, quand viendra le grand jour du mariage et, bien entendu, à composer le traditionnel bouquet de la mariée. Une lingère demande l'autorisation d'aller lui montrer de ravissante lingerie en nylon ou en pure soie garnie de vraie dentelle. Un couturier s'offre à confectionner la robe de nocce et les toilettes des demoiselles d'honneur, tandis qu'un tailleur se chargerait volontiers du manteau et des costumes de voyage. Un photographe sollicite l'honneur de photographier la mariée, le jeune couple, le cortège, etc. Il y a aussi le joaillier que l'heureux événement intéresse et qui propose bijoux, argenterie, porcelaine; le décorateur qui décrit avec force détails tapis, tentures et meubles; le traiteur qui réclame le privilège de préparer un festin. Et j'en oublie...

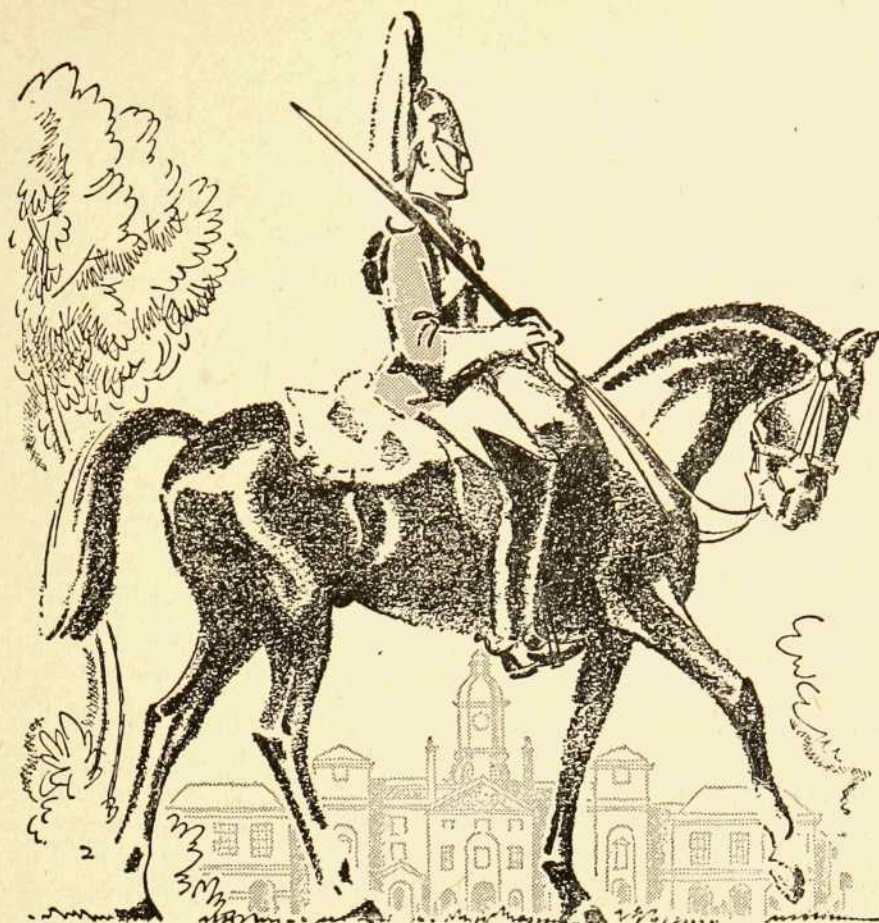
Que faut-il faire? Avant de prendre aucun engagement qui risquerait de compromettre l'équilibre du budget familial et de s'endetter dès le début, la fiancée devra avoir deux conférences décisives: avec ses parents et avec son futur époux. Elle demandera simplement à son père quelle somme il est en mesure de dépenser pour son trousseau et pour le déjeuner de nocce. Puis, avec sa mère, ou une soeur déjà mariée et qui a eu l'expérience de ce genre d'achats, elle dressera une liste de tout ce qui lui paraît indispensable. Quand cette liste aura été mise par écrit et approuvée par ses parents, elle s'y tiendra et saura dire non, avec fermeté, à tous ceux qui tenteraient de modifier ses projets.

La deuxième explication aura lieu entre les fiancés. Elle doit être très franche, si l'on veut qu'elle ne soit pas à l'origine d'une mésentente. Le jeune homme doit résister à la tentation de se faire passer pour plus fortuné qu'il ne l'est en réalité et calculer ses dépenses en se basant sur son salaire ou son équivalent. Les frais supplémentaires entraînés par la cérémonie du mariage, le voyage de nocce, l'achat des meubles, des tapis, des tentures, etc. pour le futur logis, devraient être couverts par des économies faites au préalable, afin d'être assuré de se mettre en ménage sans aucune dette.

Après ces deux mises au point essentielles, les fiancés, ne pouvant tout de même pas décrocher leurs téléphones jusqu'au jour de la cérémonie, seront mieux préparés à répondre à ceux pour qui le mariage des autres est, avant tout, une entreprise commerciale, et comme l'on sait fort bien que la discrétion n'a jamais conduit à la fortune, personne n'a le courage de les en blâmer.

GISÈLE SCHMIDT, reine de la radio

Cette intelligente et fière artiste de la radio et du théâtre sera couronnée Reine de la radio, au Théâtre Saint-Denis de Montréal, le 10 mai prochain. La photo de Gisèle Schmidt qui ornait la couverture du Samedi du 25 avril, était de Annette & Basil Zarov, photographes de Montréal.



LA BANQUE ROYALE DU CANADA À LONDRES

En juin prochain les yeux du monde entier se tourneront vers Londres. Des milliers de Canadiens s'y rendront pour participer aux fêtes du couronnement. Et là, au coeur même du Commonwealth, ils retrouveront la Banque Royale du Canada.

Depuis bien des années, nos deux succursales londoniennes sont le rendez-vous de nos compatriotes qui visitent la grande capitale. Ils peuvent y toucher ou y encaisser des chèques de voyageur, échanger leurs

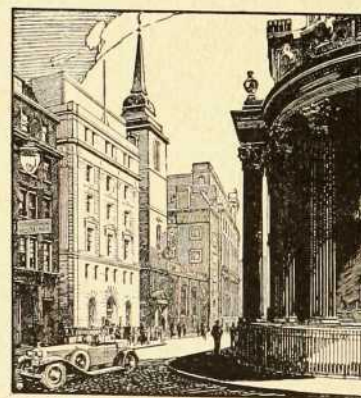


fonds canadiens pour des devises anglaises, laisser leurs objets de prix sous bonne garde, prendre les dispositions nécessaires pour que leur courrier soit retenu ou leur soit expédié, et recourir à bien d'autres services que leur offre la plus grande banque du Canada. Donc, si vous allez à Londres en cette année du couronnement, n'oubliez pas ces commodes bureaux de la Banque Royale, où vous pourrez exécuter toutes vos opérations bancaires dans une atmosphère familière et cordiale.



DEUX SUCCURSALES À LONDRES

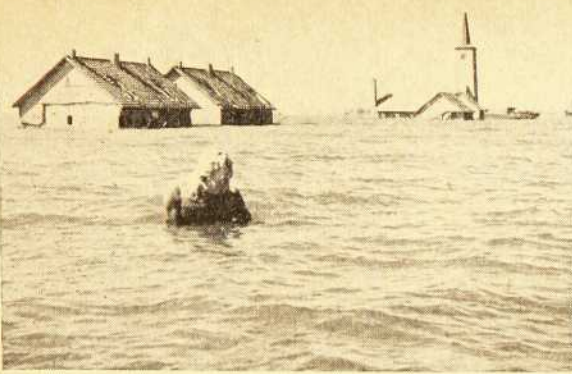
Notre principal bureau londonien (à droite) est situé au n° 6 Lothbury, au coeur du quartier des affaires, vis-à-vis du Tivoli Corner et du côté nord de la Banque d'Angleterre. Notre succursale du West End (quartier des grands magasins, à gauche) est sise au n° 2, rue Cockspur, tout près du Trafalgar Square, à quelques pas de la Canada House et des bureaux de notre Haut Commissaire.



Avant de partir pour l'Angleterre, venez chercher des chèques de voyageur à l'une de nos succursales et y prendre toute autre mesure d'ordre pécuniaire en vue de votre voyage. Demandez aussi un de nos dépliants gratuits qui traitent du couronnement et comprennent un plan de Londres qui vous sera fort utile.

PAYS-BAS 53

par GÉRARD VIOT



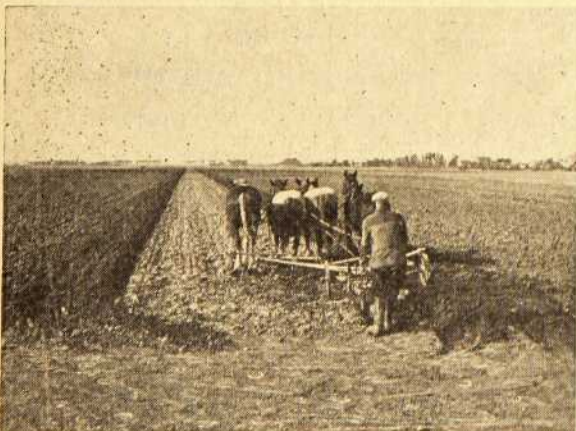
Dans le nouveau polder du Zuiderzée, le village de Wiergermeer a été livré aux inondations par les Nazis. Ces deux photos de la statue du "Faucheur" permettent de juger du niveau de l'eau dont le pompage et le dessalage fut un travail de longue haleine.



Ci-dessous : un groupe des usines Philips, de renommée mondiale, à Eindhoven. Philips ne se distingue pas seulement par la qualité de sa fabrication ni par l'apport appréciable de devises qu'il procure à son pays, il donne l'exemple d'une remarquable organisation sociale pour assurer le bien-être de son personnel.



Près d'Amsterdam, le polder du Haarlemmermeer a été asséché en 1852. Il est cultivé comme un jardin. Si de nombreux travaux sont encore réservés aux chevaux, les machines agricoles sont très largement employées aux Pays-Bas.



Détail de la maquette "Slotermeer" pour l'extension en cours d'Amsterdam-ouest. Le nouveau quartier très verdoyant comporte des maisons privées, des immeubles de douze étages et donne accès à un port nouvellement créé pour le sport nautique.

VENUES DE HOLLANDE, deux nouvelles retentissantes captivèrent notre attention au début de cette année. La première suscita l'admiration générale, la seconde plongea le monde dans une consternation douloureuse. A peine ce courageux pays avait-il déclaré qu'il pourrait désormais se dispenser de l'Aide Marshall qu'un cataclysme sans pareil ravageait plusieurs de ses provinces en les livrant à la fureur des flots déchaînés.

La Hollande.

Ce nom sonne au cœur du Canadien. N'est-ce pas sur son sol que nos troupes ont soutenu leurs plus rudes combats lors de la Libération? N'avons-nous pas recueilli la reine Juliana — lors princesse héritière — et admiré son courage autant que son ardeur à reconforter un peuple éprouvé?

Voilà, s'il en était besoin, de solides fondements pour une profonde sympathie. Tandis que nos cités s'ornent des tulipes de la reconnaissance, de blondes fillettes en sabots fleurissent les tombes de nos soldats.

Et nous avons doublement lieu d'être fiers car la Hollande n'a pas démerité de la confiance que nous avions fondée en elle. Elle a pleinement profité de la liberté que nous l'avons aidé à recouvrer.

Au sein d'une Europe unie, les Pays-Bas seront certainement très à l'aise. Ils verront même d'un fort bon oeil la levée des barrières douanières car depuis plusieurs générations ils se sont préparés à soutenir sans artifices préférentiels la concurrence mondiale par une perpétuelle réadaptation de leur production.

Par leur histoire comme par la structure géographique d'un pays dont 40% des terres sont perpétuellement menacées de submersion, les Pays-Bas se présentent avant tout comme l'oeuvre continue d'une collectivité. Chacun est étroitement dépendant du civisme d'autrui et doit lui-même fournir consciencieusement le travail que la communauté attend de lui. Chacun pour tous, tous pour chacun, telle semble être la loi tacitement en vigueur depuis des siècles. Tous collaborent au drainage continu des eaux et la négligence d'un seul menace le pays tout entier. Les Néerlandais vivent fort nombreux sur un espace très réduit et doivent se mettre d'accord pour en tirer le meilleur rendement sous le signe de la justice sociale. Nous verrons qu'ils y réussissent.

L'étonnante — et quelque peu monotone! — propriété du pays dont est frappé le visiteur étranger est un des symptômes de ce civisme puissant qui se manifeste surtout par une solide organisation de la société basée sur une juste répartition des responsabilités. L'Etat intervient énergiquement dans les affaires privées et les oriente en fonction de l'intérêt général. Mais en compensation, il est peu de pays où une simple municipalité jouisse d'une si grande indépendance.

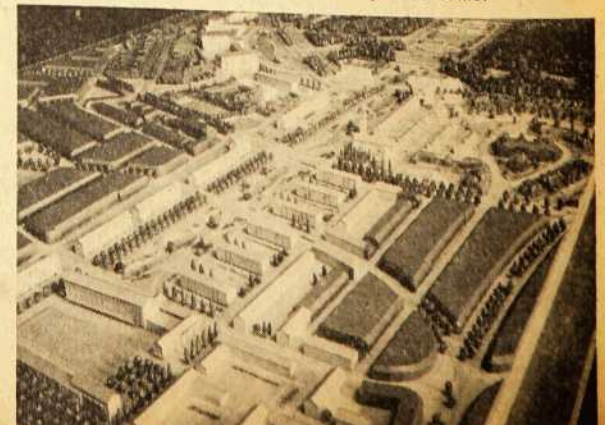
Ceci s'explique par la tradition, car la majeure partie des problèmes qui se sont posés aux Néerlandais l'a été à la collectivité dont l'intégrité a toujours été préservée grâce à l'unité de la langue. Pas de salut individuel, les causes sont liées. La conquête de l'indépendance, celle des terres nouvelles sur la mer — commencée dès le 13^e siècle —, leur assainissement et leur répartition ne sauraient être l'oeuvre d'une seule génération et n'aurait pas été entreprise par des hommes uniquement préoccupés du présent. Le Hollandais regarde loin devant lui, il travaille pour l'avenir et se trouve sans cesse à la pointe du progrès.

Cette perpétuelle évolution se fait cependant dans le cadre de solides traditions dont on n'a voulu garder que l'élément moteur. Elle s'est faite grâce à la clairvoyance d'une élite qui n'a pas reculé devant ses responsabilités et en laquelle le peuple a mis sa confiance. C'est ainsi qu'une démocratie s'est maintenue sous le couvert d'une monarchie constitutionnelle et que fut mis au point tout un appareil de coopératives agricoles — et autres — qui a permis de faire face aux grands problèmes communs sans porter pour cela atteinte à la liberté de l'individu. Précisons, en effet, que l'intervention de l'Etat n'a jamais été considérée comme une *main-mise* mais comme un *stimulant* destiné à promouvoir puis à mettre en équilibre quelque innovation d'ordre économique ou social. Dès que possible, la pression gouvernementale se relâche pour rendre le pas à l'initiative privée.

Ainsi, par exemple, la guerre aux taudis fut déclarée il y a un demi-siècle par une « loi sur l'habitat ». De larges subventions furent distribuées, on favorisa les Associations — ouvrières ou indépendantes —. Puis, peu à peu, à mesure que les immeubles devenaient rentables et que les taudis disparaissaient (car, c'est un fait, il n'y a pas de taudis en Hollande), le Gouvernement se retira. Cycliquement des prestations vinrent rétablir un équilibre menacé par les crises économiques.



Plan pour l'extension en cours de Rotterdam-sud. On voit que l'ordonnance harmonieuse des constructions laisse une large place aux jardins sans sombrer dans la monotonie. — Ci-dessous : maquette pour le "centre culturel" de La Haye où tout a été conçu pour le confort des étudiants et le recueillement indispensable à l'éclosion d'une pensée saine.



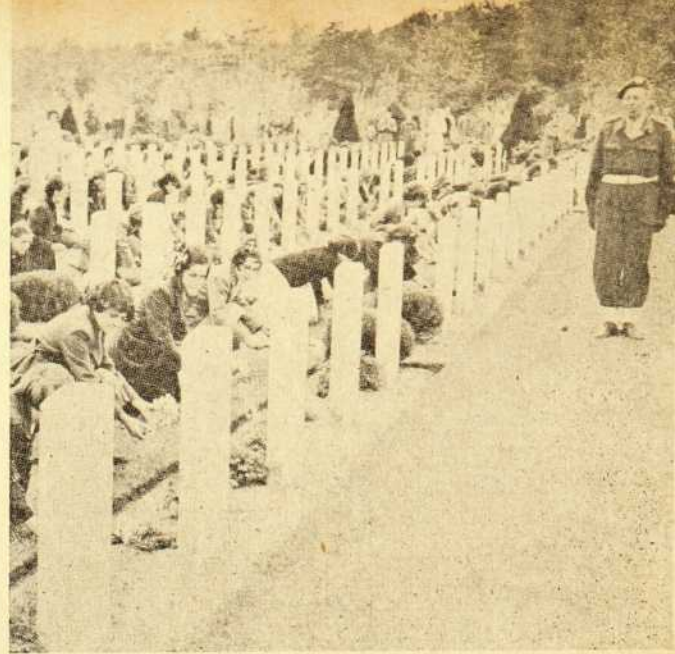
Une nation unie, tout empreinte de solides traditions mais obstinément tournée vers l'avenir. Un pays moderne dont la production industrielle ou agricole s'opère dans les meilleures conditions. — Un problème de surpopulation. Les ruines d'un récent cataclysme à relever.

Les nouveaux polders sont pris en charge par l'Etat — ou la commune — qui les dessale, y fait de premières cultures expérimentales, parfois même y construit la totalité des fermes et autres édifices utiles et, une fois tout en ordre, distribue — au mérite — des exploitations rentables moyennant un fermage raisonnable.

Ces quelques réflexions préliminaires expliquent tout un processus d'administration et aident à comprendre pourquoi la Hollande, affreusement mutilée en 1945, mais saine, a pu se relever dans un ordre parfait. Conscient de la situation, le Gouvernement a pris les décisions qui s'imposaient en préparant au mieux un lointain avenir.

Plus de 10,700,000 Néerlandais se serrent les coudes sur un pays presque 38 fois plus petit que la province de Québec, mais dont chaque pouce de terre a été scientifiquement utilisé. Le taux des naissances vivantes est un des plus élevés au monde : (actuellement 22 par an et pour 1,000 habitants). Le taux de la mortalité est, en revanche, un des plus bas : 7 à 8 pour 1,000. Il en résulte un accroissement rapide de la population qui a plus que doublé depuis 1900. Actuellement l'augmentation est de 100,000 âmes par an, soit 10% du total, ce qui est considérable. Malgré la remarquable organisation sociale et économique dont nous parlerons plus loin, la Hollande déborde et a mis au point un vaste programme d'émigration. Ce mouvement est soigneusement contrôlé par le Gouvernement qui veille à maintenir en équilibre la pyramide sociale du pays. L'émigrant qui entre dans certaines catégories est aidé financièrement. On veille à son bien-être et à celui de sa famille. Il est spécialement instruit du pays où il compte s'établir. Les principaux centres d'accueil sont le Canada (nous le voyons par ailleurs) et l'Australie. La majeure partie des émigrants sont des agriculteurs. Plus de 150 mille Néerlandais ont ainsi essaimé de 1946 au premier semestre 1952 inclus. Le mouvement va s'amplifiant, d'autant plus que les pays d'accueil sont généralement très satisfaits des travailleurs admis.

[Lire la suite page 30]



Des écolières Hollandaises vont fleurir régulièrement les tombes de nos soldats tombés au champ d'honneur. En 44-45, les pertes canadiennes aux Pays-Bas se sont chiffrées à 23,111 hommes dont 5,874 tués. Trois cimetières leur sont spécialement affectés. Certains reposent dans des cimetières alliés. — Ci-contre, ce petit schéma de moulins, dont la silhouette est traditionnellement liée au paysage hollandais, montre comment on draine les polders en hissant l'eau par paliers jusqu'à un canal ou une rivière qui la déverse à son tour dans la mer. Le drainage des eaux est vital pour le pays. On compte encore aujourd'hui plus de mille moulins (certains sont industriels) mais il y a aussi de puissantes centrales électriques ou à essence. (Photos Ambassade des Pays-Bas au Canada)

ECHANGES PAYS-BAS — CANADA

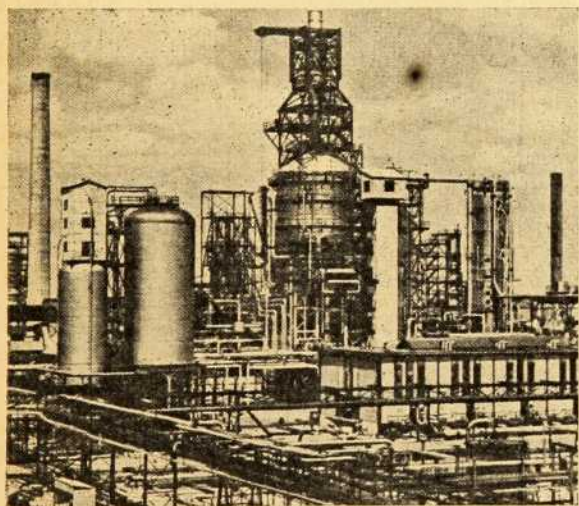
- En 1951, nous importons pour près de \$14 millions de marchandises néerlandaises. En 1952, ce chiffre était augmenté de 2 millions. Il s'agit principalement de produits laitiers, fromages et d'appareillage électrique. De ces chiffres, il convient de retirer, pour chacune de ces mêmes années \$3 millions et plus représentant les effets et matériels importés par les nouveaux immigrants.

Nos exportations vers les Pays-Bas s'élevaient à \$26,190,556 en 1951, et à \$41,508,285, en 1952, ce qui est appréciable. Nous vendons des matières premières, des machines agricoles et des céréales. Les Néerlandais, s'ils exportent, en effet, quantités de produits agricoles, ne peuvent nourrir que 62% de leur population dans certaines catégories d'aliments. Il y a des cultures extensives que les Pays-Bas ne pratiquent pas pour un meilleur équilibre économique.

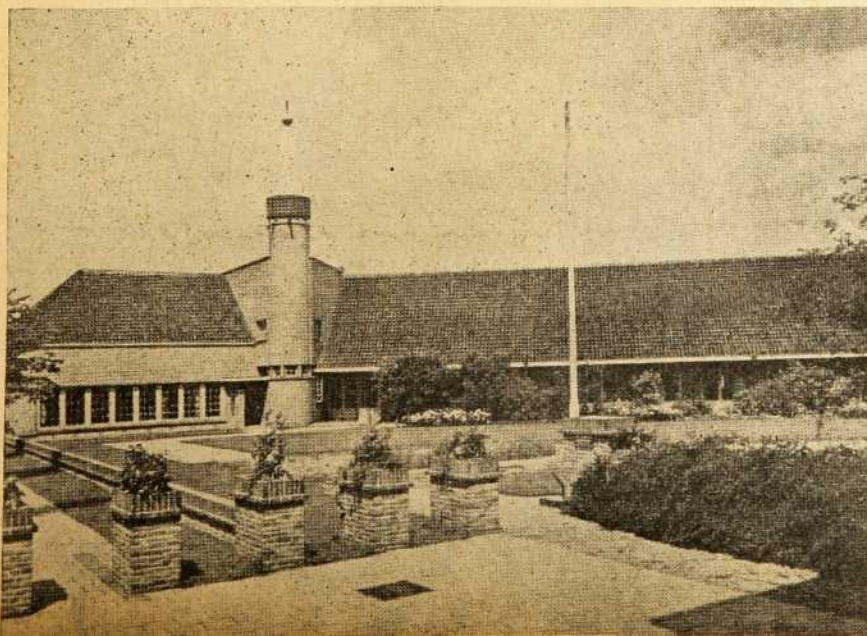
Notons enfin que la onzième banque à avoir une charte officielle au Canada est la Mercantile Bank, succursale de la Nationale Handelsbank de Hollande. Après la Barclay's Bank (anglaise) elle sera la seconde d'origine étrangère à s'établir chez nous. Ses activités débiteront à Vancouver dès l'automne prochain et à Montréal au cours de 1954.

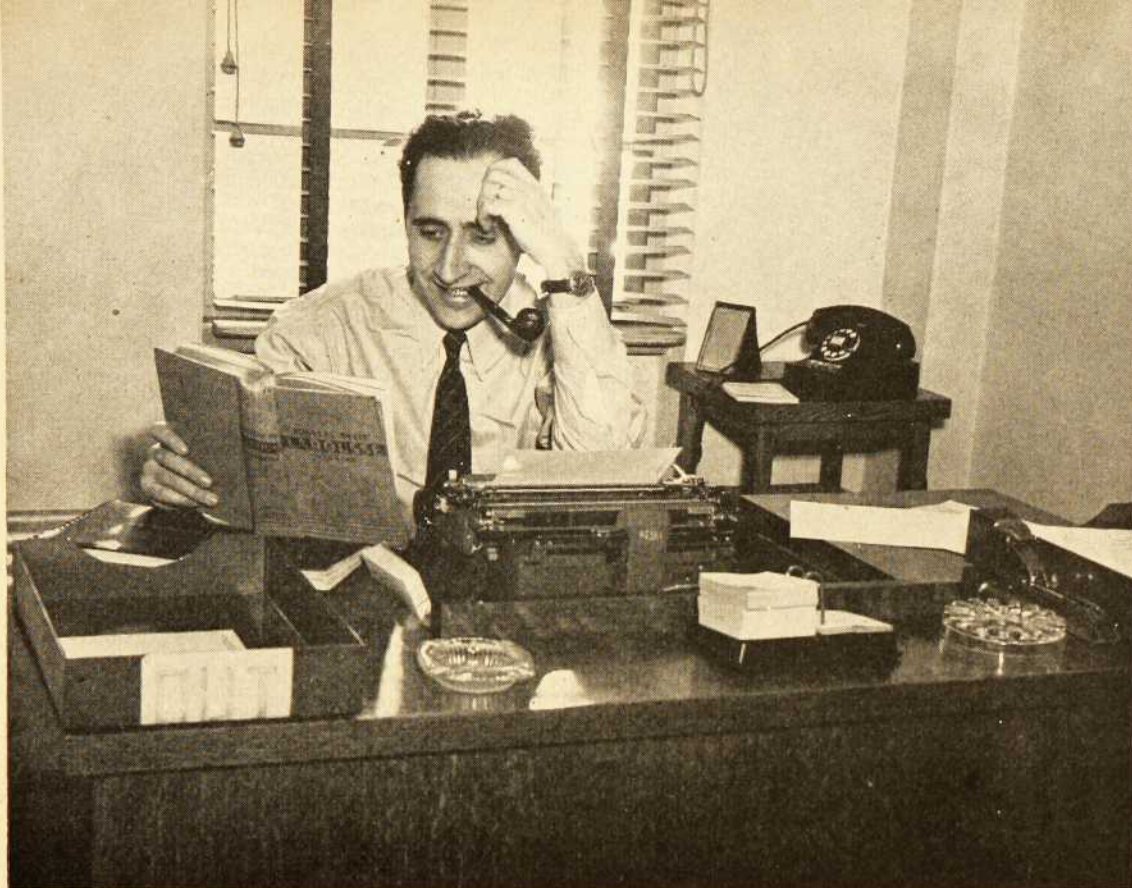
- C'est au Canada que viennent s'installer la majorité des émigrants Néerlandais. Ils étaient 6,856 en 1946 et leur nombre n'a cessé de croître pour atteindre 20,000 environ, en 1952. En tout, nous en accueillîmes plus de 50,000 dont la majorité sont des cultivateurs. Parlant plus facilement l'anglais que le français ils s'établissent de préférence dans le sud de l'Ontario où sur les nouveaux développements de l'Ouest. Quelques-uns, cependant, restent au Québec. Ces immigrants se distinguent par la rapidité avec laquelle ils s'adaptent. Ils viennent selon un plan établi par des accords entre les gouvernements. Spécialement instruits de la vie qui les attend au Canada, ils travaillent avec ardeur et nous apportent le précieux enseignement de leurs méthodes de culture. Ils sont donc une excellente acquisition.

Lors du récent désastre, les Canadiens ne se sont pas contentés d'envoyer des secours, ils ont immédiatement pris des mesures pour hâter le départ et l'installation chez nous de certaines familles sinistrées. La première, qui compte sept enfants, n'a pas mis quinze jours à venir. Ce geste de solidarité prouve bien que nous sommes conscients de notre rôle international et des devoirs qui nous incombent.



Ci-contre : vue fragmentaire de la raffinerie de Pernis (Rotterdam), la plus vaste d'Europe à pratiquer le "cracking". — Ci-dessous : une école primaire dont on peut apprécier le bon goût. Elle laisse toute la place désirable aux ébats des enfants. Les écoles hollandaises reçoivent l'attention particulière d'un gouvernement qui attache une très grosse importance à l'enseignement.





RAYMOND LAPLANTE est un autodidacte qui s'est acquis une vaste culture par ses lectures et ses observations. Le voici dans son bureau de Radio-Canada en compagnie de son inséparable ami : le dictionnaire Larousse.

DANS L'INTIMITE DE NOS VEETTES

Raymond Laplante

par Cherubina Scarpaleggia

RAYMOND LAPLANTE est officiellement annonceur à Radio-Canada. On peut l'entendre présenter divers programmes et notamment : Métropole, Grande Soeur et les très intéressantes Nouveautés Dramatiques radiodiffusées tous les vendredis soir, à dix heures et demie. Mais monsieur Laplante ne se contente pas de son simple travail d'annonceur ; il est reconnu comme un spécialiste du montage sonore et du reportage international. Avant de détailler les mérites de ces deux occupations qui se rattachent au journalisme radiophonique de grande classe, traçons une courte biographie de cet homme simple, toujours souriant et qui se définit lui-même un fumeur de pipe invétéré.

Raymond Laplante est né dans le vieux Québec, au pied de la côte de la Montagne, le 11 novembre 1917. Avant même de finir ses études primaires, il dut quitter l'école pour gagner sa vie. Sa vaste culture surprend donc qui ne connaît pas son amour de la lecture et son sens raffiné de l'observation. Sa mémoire et son intelligence ainsi que sa ténacité au travail ont fait de lui un des autodidactes les plus perfectionnés du monde intellectuel. A preuve que les parchemins ne font pas l'instruction.

Tout jeune, Raymond Laplante remplit divers emplois comme messenger de pharmacie et d'épicerie, apprenti mécanicien-dentiste, vendeur chez un photographe et un marchand d'aspirateurs, jusqu'au jour où il mit le pied dans un studio radiophonique pour prononcer une causerie. On peut dire que ce jour-là, la fortune avait littéralement guidé ses pas et qu'il venait de trouver sa voie (sans jeu de mot).

Il débuta donc comme annonceur au poste CHRC, en 1939, une semaine avant la déclaration de la seconde guerre mondiale. En 1941, il passa à CJBR, poste de Rimouski et comme il arrive souvent dans les postes de province, cet annonceur dut être à la fois scripteur, réalisateur, bruiteur et comédien. Il faisait aussi du reportage d'actualité et des entrevues de personnes célèbres. Il s'acquitta de ces multiples rôles avec tant de savoir-faire que dès 1943, Radio-Canada le prenait à son service pour ne plus le laisser s'échapper.

C'est depuis ce temps qu'en plus de son travail routinier d'annonceur, Raymond Laplante réalise des montages radiophoniques dont plusieurs séries ont tenu l'affiche au réseau français durant la saison d'été sous les titres généraux de Micro-Reportage et Micro-Actualité. Il s'agit, selon le cas et l'occasion, de reportage d'actualité ou de documentaire radiophonique sur l'industrie canadienne, les ressources naturelles du pays, les organisations de jeunesse, les campings etc. C'est là un travail extrêmement minutieux qui demande de grandes qualités de clairvoyance, de vocabulaire et de culture générale non moins qu'une connaissance parfaite de la réalisation sonore. Pour l'achèvement de ce travail, Raymond Laplante a été le premier reporter à utiliser la technique du montage sur pellicule

RAYMOND LAPLANTE est très affairé lorsqu'il doit réaliser un montage sonore. Serviette sous le bras, à la dernière minute, il donne rendez-vous aux techniciens tandis que sa secrétaire lui tend une liste de nombreux "effets" à enregistrer pour le reportage radiophonique. (Photos L. Alain, Le Samedi).

sonore qui permet d'enregistrer les bruits, les voix et les sons dans une manufacture, par exemple, ou au cours d'une représentation populaire. Ce montage permet de choisir et d'ordonner les éléments glanés afin de former une émission homogène et au déroulement sans heurts. Cela permet un travail plus précis, mieux fini et plus équilibré.

Comme reporter spécial de Radio-Canada, Raymond Laplante a réalisé des reportages-éclairés à Paris et à Londres au cours de rapides voyages. Il lui arriva même de ne séjourner que 20 heures à Paris au cours d'une envolée à bord d'un Strato-Cruiser de la B.O.A.C. Il rapporta de cet envol un reportage qui reste peut-être son chef-d'oeuvre. De Paris, il rapporta des impressions extraordinaires, des images embellies par l'enthousiasme et qu'il ne retrouva plus lors d'un second voyage dans la Ville Lumière.

Avec mademoiselle Judith Jasmin, monsieur Laplante fut le seul reporter radiophonique de langue française à suivre Leurs Altesses Royales d'un bout à l'autre du pays lors de leur dernière visite au Canada. Il décrit tout le voyage dans ses moindres détails et avec une maîtrise incomparable. Lui-même nous dit : « Ce fut un voyage très fatigant mais qui nous a révélé un Canada fort détaillé que bien peu de Canadiens connaissent. »

Raymond Laplante a aussi fait plusieurs entrevues avec les grandes vedettes du cinéma anglais et français : Charles Laughton, Sarah Churchill, Maurice Chevalier, Fernandel, Lucienne Boyer, André et plusieurs autres, avec une maîtrise que le meilleur journaliste ne désavouerait pas. Il a interviewé de grands danseurs comme Serge Lifar et Roland Petit ainsi que de célèbres ballerines telles que Renée Janmaire et Yvette Chauviré.

Au début de 1952, Raymond Laplante, sans doute attiré par la nouveauté, passa à la télévision pour un essai de courte durée qui le rendit à la radio plus fervent que jamais. Selon les paroles mêmes de monsieur Laplante : « Les moyens de la télévision canadienne sont encore trop limités pour permettre d'entreprendre des réalisations de reportage et de documentaires qui viendront à leur heure et seront une grande révélation pour le téléspectateur. » Raymond Laplante est lui-même un assidu spectateur des programmes télévisés et parce qu'il a travaillé dans ce domaine pendant plusieurs mois, il sait la somme de travail que chaque émission demande de la part de tous ses artisans et artistes. Il dit avec enthousiasme : « Les réalisateurs de CBFT font une belle besogne et vous verrez qu'avec le temps nous aurons une des meilleures télévisions au monde à condition... que les heures d'émissions restent limitées. » Et, prophète, il ajoute : « Le jour où l'on sera obligé de transmettre sur l'écran des téléviseurs plus de huit heures de spectacles par jour, cela signifiera qu'on aura définitivement opté pour la quantité au détriment de la qualité. »

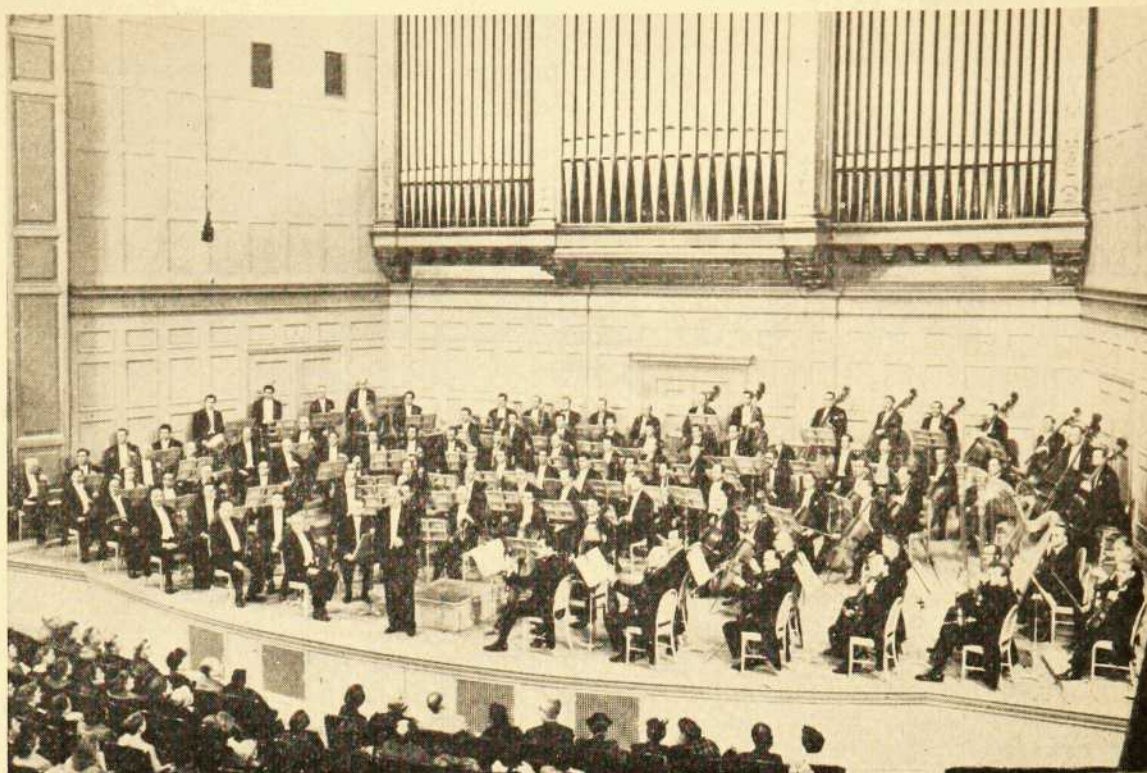
Cet homme jeune et au jugement si sûr est, dans la vie, un charmant garçon toujours joyeux et toujours prêt à rendre service. Un excellent camarade qui, un jour de congé, sacrifia deux longues heures de liberté pour expliquer le secret du montage radiophonique, à une journaliste en panne...

Raymond Laplante a épousé une québécoise, mademoiselle Magdeleine Morin, en 1945. Ils ont trois enfants : Pierre, Bernard et Monique. Lors de mon entrevue, ils en attendaient un quatrième... La petite famille Laplante habite un cottage de Cartierville et le papa partage ses heures libres entre l'entretien de sa propriété, le jardinage, la photographie et le train électrique de son fils...





Voici une scène de *Schéhérazade*, le merveilleux ballet de Rimsky-Korsakoff, qui sera présenté en soirée, le 6 juin, par le London's Festival Ballet, sous la direction de Anton Dolin.



Fondé en 1881, l'Orchestre Symphonique de Boston avec son glorieux passé, son statut d'éminence actuel, l'excellence de son chef, son personnel remarquable, peut être justement considéré comme l'un des meilleurs ensembles musicaux de l'univers. Ce sera la première visite du célèbre orchestre depuis plus de 26 ans.

A L'EXEMPLE DE FLORENCE

Le Mai Musical de Montréal

SI LA MÉTROPOLE DU CANADA voit avec appréhension sa rivale torontoise s'agrandir en superficie et en « profondeur », elle ne craint pas encore pour sa réputation de centre musical et artistique de premier ordre, réputation solidement établie tant en Amérique qu'au-delà des mers. Pour combler un vide printanier regrettable dans notre calendrier musical, on présentera pour la première fois cette année, le Mai Musical de Montréal, un panorama des diverses formes de l'art et plus particulièrement de la musique orchestrale et vocale, de la chorégraphie et du théâtre. Devant le succès remporté l'an dernier par les trois représentations d'opéra au Forum, les événements artistiques de ce Mai Musical se dérouleront de nouveau dans la vaste enceinte de la rue Ste-Catherine ouest, que l'on a pourvue d'une scène adéquate, bien équipée et d'un système acoustique de qualité.

C'est avec l'Orchestre Symphonique de Boston, dont ce sera la première visite en notre métropole depuis 1926 que débuttera ce premier Mai Musical de Montréal le 21 mai. Dirigé par l'éminent chef d'orchestre français Pierre Monteux, l'Orchestre Symphonique de Boston, au grand complet, interprétera le programme suivant: L'Ouverture du Carnaval Romain de Berlioz, la Deuxième Symphonie de Sibelius, la Suite de l'Oiseau de Feu de Stravinsky et la Suite Der Rosenkavalier de Strauss.

Suivront les 22, 23 et 24 mai quatre spectacles d'opéra avec la compagnie complète du Metropolitan Opera de New-York, ses solistes réguliers, son chœur, son orchestre régulier, son corps de ballet, son personnel technique, ses décors et costumes originaux. Voici l'ordre de ces quatre représentations:

VENDREDI SOIR LE 22 MAI: *Rigoletto* de Verdi dans sa nouvelle production, avec Richard Tucker, Leonard Warren, Roberta Peters, Lubomir Vichogonov, Jean Madeira, Thelma Votipka, Norman Scott, George Cehanovsky, Gabor Carelli, Lawrence Davidson, Paula Lenchner, Margaret Roggero et Algerd Brazis. Le Chef d'orchestre sera Alberto Erede, les chœurs seront dirigés par Kurt Adler et la chorégraphie sera de Zachary Solov. La mise en scène est de Herbert Graf.

SAMEDI LE 23 MAI EN MATINÉE: *La Bohème* de Puccini dans sa nouvelle production telle que donnée pour la première fois cette année sur la scène du Metropolitan Opera House de New-York. Les solistes seront Jan Peerce, Frank Guarrera, Clifford Harvuot, Cesare Siepi, Hilde Gueden, Regina Resnik, Lawrence Davidson, Paul Franke, Alessio De Paolis et Algerd Brazis. Le Chef d'orchestre sera Alberto Erede, les chœurs seront dirigés par Kurt Adler. La mise en scène est de Joseph L. Mankiewicz.

SAMEDI SOIR LE 23 MAI: *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saens, avec Rise Stevens, Ramon Vinay, Sigurd Bjoerling, Norman Scott, Nicola Moscona, Emery Darcy, Gabor Carelli et George Cehanovsky. Le Chef d'orchestre sera Fausto Cleva, les chœurs seront dirigés par Kurt Adler et la chorégraphie sera de Zachary Solov. La mise en scène est de Dino Yannopoulos.

[Lire la suite page 30]



Samson et Dalila, le célèbre opéra de Saint-Saens, troisième spectacle du Metropolitan Opera présenté en soirée, le samedi 23 mai, mettra en vedette Rise Stevens et Ramon Vinay et sera dirigé par Fausto Cleva. Nous voyons ici une des scènes les plus spectaculaires de cette nouvelle présentation du Metropolitan Opera.



M. PIERRE MONTEUX, le chef de l'Orchestre Symphonique de Boston, est bien connu des auditoires montréalais étant venu diriger en deux concerts en notre ville au cours des dix dernières années. Il a connu une brillante carrière de chef d'orchestre. Il fut associé au Ballet Russe de Diaghelev, au Metropolitan Opera et aux orchestres symphoniques de Boston et San-Francisco.

Roman d'amour

La Chanson du Printemps

par MAURICE d'ANYL

C'ÉTAIT par un soir du commencement d'avril. Dans cette paisible région du Loiret, la petite ville de Gien, fort éprouvée par les bombardements de la dernière guerre, commençait à se réveiller et à mener une vie plus active après l'engourdissement hivernal et les souffrances de ses mutilations.

Tous les buissons se remplissaient de chants d'oiseaux, les fleurs s'épanouissaient dans les jardins verdoyants et les violettes embaumaient au bord des talus frémissants d'herbe tendre.

C'était l'heure de la sortie des ateliers de la faïencerie, et tout le long du quai, les employées, bourdonnantes abeilles de cette ruche industrielle, mettaient une animation faite de rires et de bavardages.

Puis, ouvriers et ouvrières se séparaient afin de se disperser à travers les vieilles rues de la pittoresque cité, pour regagner leur logis.

Un groupe de jeunes filles suivait encore le bord de la Loire, où la rangée des peupliers agitait, sous la brise, des panaches de primes feuillages.

— Tu rentres préparer ton dîner? demanda une brunette à l'une de ses compagnes.

— Mais oui, il est plus que l'heure! répondit l'interpellée, une mince blonde aux traits fins et doux.

— Alors, au revoir et bon courage!

Les ouvrières se quittèrent, retournant chacune à leur foyer, et il ne reste plus, à longer la berge, que celle qui venait d'être interrogée par ses compagnes.

Elle marchait d'un pas vif et allongé. Petite, souple, vêtue de noir, ses vêtements sombres n'étaient parés que de sa jolie teinte, blanc et rose, grands yeux d'un bleu profond, visage charmant que couronnaient de légers cheveux dorés, qui s'échappaient de son chapeau comme des brins de soleil.

Heureuse d'avoir terminé sa journée de travail, elle se hâtait de rentrer chez elle, sans se soucier de s'attarder à profiter de cette belle soirée toute parfumée de renouveau.

— Eh! bien, Fanchonnette, ne courez pas si vite, vous allez vous essouffler!... Est-ce le printemps qui vous donne ainsi des ailes?

La petite, s'entendant appeler, se retourna. Quand elle vit celui qui l'apostropha, elle garda le silence.

— Vous ne parlez plus? On ne peut pas vous demander comme aux enfants, si le chat a mangé votre langue. Vous pourriez bien me répondre?

— A force de se voir toute la journée, on n'a plus rien de nouveau à se dire! assura la jeune fille.

— Le travail n'a rien à faire avec les sentiments, Fanchonnette!

— De quels sentiments avez-vous à me parler ce soir, Monsieur?

L'homme sourit. Était-elle assez ingénue ou assez rouée, cette poupée-là!

Et il se demanda comment il la préférerait: innocente ou rusée? L'une avait le charme de la candeur, l'autre le piquant du piment.

Il reprit:

— Nous pourrions causer gentiment, Fanchon... Il faudrait être de bons amis, de vrais amis qui ne se cachent rien l'un à l'autre et qui s'en vont la main dans la main, bras dessus, bras dessous!

— Je n'en vois pas la nécessité! Je vous l'ai dit, déjà dit, j'essaie de me montrer, autant que je le peux, une employée consciencieuse, exacte, laborieuse aux heures où je me trouve sous votre contrôle. Je suis, durant ce

temps, une des plus respectueuses de vos ordres. Mais, en dehors de cela, je ne sais pas pourquoi vous perdez votre temps auprès d'un ouvrière!

Certes, Fanchonnette ne comprenait pas cette obstination à la poursuivre, cette amabilité surprenante dont cet homme témoignait vis-à-vis d'elle.

Paul Bésigue, grand, fort gaillard au teint coloré, aux yeux pers, au tempérament sanguin, violent, emporté, aux trente-cinq ans largement accusés, n'avait rien de très agréable dans la physionomie.

Il était contremaitre, chef d'atelier à la faïencerie où travaillait Fanchon, et celle-ci se trouvait forcément sous son autorité puisqu'il distribuait et surveillait la besogne des employés.

Si la jeune fille était une des plus soumises aux ordres du chef pendant les journées de labeur, en dehors de la manufacture il lui semblait inutile de se montrer obéissante aux caprices de Paul. Celui-ci parut le comprendre en cet instant, et ce fut d'un ton fort adouci qu'il proposa:

— Fanchonnette, je sais que vous devez être lasse, et il vous faut encore préparer votre repas; je veux vous épargner ce souci.

— Oh! j'ai si peu d'appétit... Je boirai une tasse de lait, je mangerai un peu de pain, du beurre et cela me suffira. Vous voyez que ma cuisine n'est pas compliquée!

— Justement! Je m'en doutais! Vous ne vous nourrissez pas suffisamment, et c'est ce qui vous anémie.

— C'est excellent pour mon estomac et ma ligne!

— Voilà comment on devient une mauviette!

— Puisque je suis assez solide pour travailler...

— Allons! Venez avec moi. Je vous emmène dans un petit restaurant du bord de l'eau. Nous demanderons une friture de goujons ou un sauté d'agneau avec un bon verre de vin.

— Je vous remercie, monsieur. Je ne pourrais pas y goûter.

Mais, doucement, tout en disant cela, Fanchonnette étouffait un bâillement au creux de sa main.

— Vous tombez d'inanition, voilà ce que je constate! Je ne veux pas de cela! Votre santé en dépend. Il faut vous soigner, vous dorloter! Si je n'y prends pas garde, il me faudra, dans quelques jours vous donner du congé, parce que, je le prévois, vous serez souffrante.

« Allons, venez, ma petite, faites-le pour votre estomac, si vous ne voulez pas m'en accorder le plaisir! »

Plein de sollicitude, il se penchait vers le jeune visage et cherchait à glisser son bras sous celui de Fanchonnette.

Celle-ci railla, un sourire aux lèvres:

— Si, chaque soir, vous invitez ainsi à dîner, à tour de rôle, toutes les ouvrières de la faïencerie, vous ne devez pas avoir fini!

— Il est bien permis d'avoir ses préférences, ma belle enfant!

A ce coup direct, la petite répondit:

— Si c'est ainsi que vous l'entendez, je refuse! dit-elle nettement.

— En voilà une sauvageonne!... Tout de même, quelqu'un avec qui on travaille à longueur de semaine ne doit pas être considéré comme un étranger dès que l'on a franchi le seuil de la sortie de la faïencerie!

C'était vrai! De quoi avait-elle peur?

La démarche du contremaitre était assez plausible. N'avait-il pas toujours été bon pour elle?

Jamais, il ne la réprimandait comme les autres, et sa voix se faisait de miel pour lui adresser les ordres quotidiens.

Tout en parlant ainsi, le couple était parvenu à une petite guinguette, dont l'enseigne: « Au brochet d'argent » attirait la clientèle. Un cep de vigne escaladait le chambranle de la porte et des fleurs embaumaient le jardinet, qui s'en allait presque se baigner dans le fleuve.

— Oubliez-vous que c'est aujourd'hui samedi et jour de paye par surcroît? Je suis seul et je voudrais partager mon plaisir avec quelqu'un. Et puis, c'est le printemps, il fait si beau ce soir, que l'on se voit tout attendri!

Fanchonnette se sentait trébucher. Ses jambes ne la soutenaient plus et elle éprouvait comme un creux à la poitrine. Elle était fatiguée et souffrait de la faim.

Paul Bésigue disait vrai. Ses repas étaient insuffisants; elle n'avait plus la force de retourner en arrière; déjà, l'odeur de la bonne soupe chaude emplissait ses narines. Un fumet de viande grillée, respiré, multipliait les tiraillements qu'elle ressentait.

Il était trop tard pour reculer encore, vaincue par le plus tyrannique des tourments physiques: la faim!

Ils dînèrent donc confortablement en bavardant gaîment.

Fanchonnette était ravie. Jusqu'à dix heures, ils s'entretenaient ainsi, parlant de leurs travaux, de leur métier, de leur avenir.

C'était surtout Bésigue qui faisait les frais de la conversation; la jeune fille l'écoutait et répondait seulement de sa voix tranquille.

Vint l'heure du retour, de la rentrée chez soi. Bésigue tenait sous le sien le bras de Fanchon et lui parlait de tout près, effleurant presque les paupières de sa compagne de ses lèvres goulues.

SAVOIE

*Sur un des verts plateaux des Alpes de Savoie,
Oasis dont la roche a fermé toute voie,
Où l'homme n'aperçoit, sous ses yeux effrayés,
Qu'abîme sur sa tête et qu'abîme à ses pieds,
La nature étendit quelques étroites pentes
Où le granit retient la terre entre ses fentes
Et ne permet qu'à peine à l'arbre d'y germer.
A l'homme de gratter la terre et d'y semer.
D'immenses châtaigniers aux branches étendues
Y cramponnent leurs pieds dans les roches fendues,
Et pendent en dehors sur des gouffres obscurs,
Comme la giroflée aux parois de vieux murs;
On voit, à mille pieds au-dessous de leurs branches,
La grande plaine bleue avec ses routes blanches,
Des monts tout blancs de neige encadrent l'horizon,
Comme un mur de cristal de ma haute prison,
Et quand leurs pics sereins sont sortis des tempêtes,
Laissent voir un pan bleu de ciel pur sur nos têtes.*

ALPHONSE DE LAMARTINE.

— Je cherche une gentille femme, murmura-t-il persuasif. Fanchonnette, est-ce que vous ne songerez pas un jour à vous marier ?

Non, elle n'y pensait pas.

Mais elle répondit vaguement :

— Qui sait !

Devant la porte de l'immeuble où demeurait au second la jeune fille, Paul s'arrêta une minute.

— Je voudrais tellement connaître votre chambre, le lieu où vous vivez ! Puis-je vous suivre ?

— Je ne saurais vous faire les honneurs de mon gîte à cette heure-ci, monsieur Paul ! Et puis je commence à avoir sommeil ! Merci de toutes vos bontés pour moi ; votre sollicitude me touche, croyez-le bien !

Il n'insista pas, mais assura :

— Toutes les fois que vous voudrez recommencer, je suis prêt à satisfaire tous vos désirs, ma petite Fanchette, pensez-y !

Ce disant, il fit un geste pour l'embrasser, mais la jeune fille recula dans le couloir sombre.

Alors, l'homme se contenta de saisir les petites mains qui se tendaient pour serrer les siennes et d'y déposer de fougueux baisers. Puis, il s'éloigna par le chemin de halage, tandis qu'elle montait jusqu'à sa chambre.

II

FANCHONNETTE LASALLE occupait une pièce dans l'une des vieilles maisons, qui bordent, à Gien, la pittoresque rue des Quatre-Vingt-Cinq-Degrés. Cette rue, dont les marches s'échelonnent par groupes de dix ou de douze, avec plate-forme d'arrêt permettant de pénétrer dans les demeures, grimpe jusqu'à la partie haute de la ville où se trouvait l'ancien château d'Anne de Beaujeu.

Son logis était modeste. Mais, qu'importait à la jeune fille ! Chaque jour elle se rendait à la manufacture de faïences et de porcelaines où elle travaillait ; le soir elle retrouvait son refuge où ne l'attendait personne.

Fanchon était seule, vivait péniblement, sans joie et avec beaucoup de peine. De bonnes voisines, parfois, lui rendaient quelques menus services. Son ménage ainsi que ses courses, n'étaient guère compliqués.

Elle eût pu se nourrir convenablement, mais le goût lui en manquait, de même que le courage pour se faire de la cuisine.

Et cependant, elle avait faim, bien faim, la veille, lorsque Paul Bésigue lui avait offert à dîner et c'est ce qui l'avait décidée à accepter cette invitation impromptive.

Fallait-il donner raison au contremaître disant qu'elle se laissait dépérir ? Tout en s'habillant, ce dimanche matin, Fanchonnette s'interrogeait anxieusement. Elle avait cependant besoin de toutes ses forces physiques et morales pour mener sa vie de luttes quotidiennes ! De la force pour sa besogne à l'atelier, pour surmonter la mélancolie de sa vie solitaire, et de la force afin de repousser les hommes qui essayaient de profiter de cette liberté qui lui accordait sa vie d'esseulée.

Fanchette songeait à tout cela et se gourmandait. Que signifiait cette indifférence, ce détachement de tout ?

Serait-elle lasse de l'existence, à dix-huit ans ? La jeune fille ouvrit la fenêtre et s'accouda un instant à la croisée. Une bouffée d'air tiède lui caressa le visage.

Là-haut, vers l'église, les marronniers déployaient leurs feuilles de soie verte, un beau soleil revêtait d'un or merveilleux les masures vétustes.

Sous le miracle printanier, le cœur de Fanchonnette se mit à battre à coups plus larges. Resterait-il insensible à l'appel du renouveau ? La lumière glissait à travers la pièce, embellissant toutes choses. Les oiseaux gazouillaient dans les feuillages et Fanchonnette suivant cet exemple, se mit à chanter. En un clin d'oeil elle fit son modeste petit ménage. Malgré tout, c'était son « chez-elle » et la jeune fille en avait disposé le mobilier, réduit au strict nécessaire, selon ses goûts.

Jusqu'à présent, la jeune fille n'avait pas encore fait son choix et se passait d'amoureux. Alors, quel doux émerveillement quand elle se blottit tout contre celui qu'elle aimait . . .

Tout était propre, clair et jeune autour d'elle.

La jeune fille, tout en vaquant à ses occupations, se prit à revivre d'espoir. Allait-elle se replier dans sa solitude au lieu d'être une vaillante qui marche droit devant elle, le sourire aux lèvres ?

Etant honnête et sérieuse, c'était la raison de son isolement. Autrement, elle eût pu avoir, pour remplir sa chambre de mille éclats de rire, des compagnes et des compagnons de plaisir qui l'eussent distraite.

Mais elle ne voulait pas suivre la pente dangereuse menant aux entraînements faciles et parfois lourds de conséquences.

Comme elle était nouvellement venue au pays, l'exode l'ayant conduite là au hasard des routes, on la tenait un peu à l'écart, cette réfugiée qui avait perdu sa mère, morte dans un mitraillage au pont de Briare.

— Une jeune fille qui n'a plus de parents !... disaient les mauvaises langues, pleines de sous-entendus péjoratifs, sans même avoir de pitié pour la malheureuse orpheline.

Et la petite, qui sentait cet état d'esprit, se montrait distante, réservée et ne mettait personne au courant de ses affaires, ce qui mortifiait beaucoup les commères.

Fanchonnette, réfléchissait à tout cela en s'activant dans sa chambre.

Pourtant, elle avait conquis ses plus proches voisines et elle savait que l'on disait qu'elle était douce et d'humeur égale. Seulement, comme on ne savait guère d'où elle venait, la majorité des gens lui faisait grise mine de n'être pas native du pays.

Les paroles que le contremaître avaient prononcées la veille lui revenaient en mémoire, provoquant en elle un secret émoi.

— Peut-être un jour vous marierez-vous ?

Certes, ce serait en effet une solution. Le mariage, avec un garçon honnête, travailleur, deviendrait un refuge, une sécurité. Les joies et les peines partagées, comme le pain et le vin, et le lit où l'on n'est plus seule !

Jusqu'à présent, la jeune fille n'avait pas encore fait son choix et se passait d'amoureux.

C'est que, dépourvue de ce bandeau que le petit dieu malin pose sur les yeux de ses victimes, elle voyait trop nettement, par exemple, que Thomas était un fainéant, Jacques ou Jean un être brutal et qu'Edouard avait un goût très vif pour les pernod.

Alors, elle ne pouvait se laisser courtiser par eux. Devant cette constatation, Fanchonnette murmura :

— Comme je suis difficile !

Oui, mais, il y avait Paul Bésigue ! Celui-ci se montrait plein d'attentions pour elle. Comme il était persuasif en lui parlant ! Et un contremaître, ce n'est pas à dédaigner quand on est une modeste petite ouvrière !

[Lire la suite page 13]





*Comme il parcourait les
domaines en cherchant la
merveille de ses rêves, il
rencontra celle qu'il
comparait à une princesse
du soleil . . .*

Dessin de JEAN MILLET

Dieu ! qu'il faisait bon vivre sous la douceur du renouveau !

La jeune fille, dont les vingt-deux ans venaient de sonner, se hâtaient vers un pré verdoyant où le soleil tombait d'aplomb.

Aliette s'allongea dans l'herbe déjà assez haute pour lui servir de couche molle et elle respira à pleins poumons cette odeur de terre humide, de verdure acide, cette odeur végétale qu'elle aimait !

Ce matin-là, Mademoiselle de Cinchamps couchée dans le pré, arrachait des touffes d'herbe qu'elle portait avidement à ses narines, tout en murmurant :

— Ah ! cette odeur de mon pays ! Cette herbe du Cep, n'existe-t-il pas une recette magique afin que je puisse toujours m'en imprégner ?

Puis, succédant à cette exaltation, une intense dépression accabla la jeune solitaire qui se mit à pleurer.

— Pourquoi me faut-il quitter tout cela ?

Et, tout cela, c'était certes, la prairie où elle s'ébattait, mais aussi, le château du Cep dont la façade apparaissait au loin, à travers les arbres aux feuillages neufs.

Et elle se révoltait contre son destin avec toute l'intransigeance de sa jeunesse.

Désormais, sans doute, nul prince charmant ne viendrait chercher la petite princesse ! Elle avait cru trop fortement aux contes bleus, elle y croyait encore d'ailleurs, devinant que la plus grande erreur est de désespérer.

Mais, ce jour-là, qu'elle avait le coeur gros, elle se remémorait quelques épisodes de sa vie passée, où elle était si gâtée, si choyée...

Elle y pensait comme si elle lisait quelque fée dont elle se plaisait à s'enchanter l'esprit.

Un instant apaisée par la séduction de sa vision intérieure, elle se répétait les mots magiques :

Il était une fois un prince qui avait reçu du ciel toutes les qualités. Il était beau, intelligent, plein d'énergie et vivait heureux sous le toit de ses parents.

On eût pu supposer qu'il ne désirait rien d'autre et qu'il coulait des jours paisibles, tissés de bonheur.

Hélas ! il avait le coeur si exigeant qu'il voulait encore posséder la femme la plus belle et la meilleure qu'il existât.

Il la voulait pétrie de dons et de bonté.

Comme il parcourait ses domaines en cherchant cette merveille, il rencontra celle qu'il comparait à une princesse de soleil. Elle avait, disait-il, des cheveux d'or, des yeux plus doux que le velours, une bouche semblable à une belle fleur pourpre.

Ils étaient encore, elle et lui, à l'âge ingénu de l'enfance.

Mais, sitôt qu'il la vit, le jeune prince ressentit un vif attachement pour la petite princesse de ses rêves. Il s'aperçut qu'elle était douce, bonne et délicate.

Il sut aussi qu'elle s'appelait Liette et que, comme lui, elle habitait chez ses parents. Les deux châteaux étaient voisins et ces enfants qui se plaisaient à vivre un vrai conte de fées, passèrent de l'âge tendre à l'adolescence et de l'adolescence à la jeunesse, la main dans la main, partageant les mêmes jeux et les mêmes taloches, dans la mutuelle compréhension d'un frère et d'une soeur.

[Lire la suite page 18]

NOUVELLE

L'IDYLLE AUX ESCARGOTS

par MADELEINE CHAMPION

Un petit vent aigre avait chassé les nuages. Le soleil d'avril commençait à réchauffer les pierres grises et vétustes du manoir.

Il perchait ses tourelles sur une hauteur dont l'un des versants regardait la plaine et dont l'autre, couvert d'arbres aux essences diverses, descendait jusqu'à un étang encaissé dans les bois.

Le site était paisible, plantureux et vert, avec des coins intimes et, par endroits, d'admirables échappées sur la campagne environnante dont les vignobles croulaient, à l'automne, sous le poids de leurs grappes, couvrant la région d'une provende vermeille et sanglante.

Le château du Cep méritait bien son nom. Le raisin de ses treilles était réputé une lieue à la ronde et la demeure, en dépit des meurtrissures infligées par le temps, gardait encore une fière allure.

Ce pittoresque manoir s'élevait à Saint-Guilhem-le-Désert : un petit village de quatre cents feux, situé à trente-sept kilomètres de Montpellier.

Cet endroit de l'Hérault, but d'excursions, était particulièrement fréquenté par les archéologues et les amateurs de beautés archaïques.

On y venait admirer, entre autres, la célèbre église abbatiale et le cloître roman, derniers vestiges de l'ab-

baye bénédictine fondée en 806 par Guilhem, duc d'Aquitaine.

On savait aussi que dans ce village on conservait encore de curieuses coutumes, l'esprit conservateur des habitants restant fidèle aux vieilles traditions ancestrales.

Cependant, le château du Cep, comme dans les contes de fées, était seulement occupé par une grand-mère et sa petite-fille.

Quel prince charmant s'en viendrait réveiller la Belle-au-Bois, en baisant sa main fine et pâle, où bientôt, il glisserait, tout énamouré, la bague d'or des accordailles ?

Aliette de Cinchamps, ce jour-là, s'était levée de bon matin. Elle n'aimait rien tant que de courir dans la fraîcheur du jour à travers le jardin. Sa jupe retroussée jusqu'aux genoux, découvrait une paire de jambes nues aux chevilles fines, aux mollets fermes et bruns ; son buste, rond et souple, se montrait en toute liberté sous le corsage largement ouvert d'où jaillissait un cou frais, supportant une tête à l'ovale allongé, au teint clair sous le hâle, aux cheveux blonds frisotants, où de grands yeux bleus et une bouche aux lèvres charnues souriaient de la plus affriolante façon.

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

L'unique Molini

ALBERT MOLINI, président de la Ligue Provinciale, classe C., fier de son circuit depuis près de cinq ans, prétend, avec raison, que près de 700,000 personnes paieront leurs entrées, au cours de la prochaine saison, alors que d'anciennes ligues du baseball organisées de même calibre, aux États-Unis, sont obligées de fermer leurs portes.

Quelle est la raison de cet état de choses ? C'est que le président, en dépit de la radio et de la télévision, met un grand cœur et une partie du talent qu'il possède — nous ne voulons pas qu'il s'enfle la tête, en parlant ainsi, comme d'autres le font, ailleurs — à la bonne cause du baseball provincial.

Nous ajoutons, sans aucune idée d'exagération, que le président de la plus forte ligue de classe C. du baseball organisé connaîtra une saison exceptionnelle, au point de vue financier. On ne verra plus de déficits annuels de \$18,000 à \$20,000, grâce à son esprit d'initiative, doublé d'un raisonnement des plus pondérés.

Nous irons plus loin : Si Frank Shaughnessy, président de la Ligue Internationale, obtient un poste plus élevé, d'ici quelque temps, cet Albert Molini, qui n'a pas la langue dans sa poche, croyez-nous, et qui n'a d'autre crainte que son Dieu, le remplacera à la direction du circuit international. Il deviendrait, alors, le premier Canadien-français à diriger les destinées d'une ligue du baseball organisé, classe AAA. Et il est capable de remplir ces hautes fonctions, avec dignité, à la satisfaction des proprios les plus opiniâtres !

Pourquoi ne pas avoir une loterie de bienfaisance, dans notre province ?

La soif du gain, plus ardente que jamais, a développé dans le public le goût du jeu et des paris.

La soif du jeu, le goût de la spéculation s'intensifient dans une époque de matérialisme, où tout paraît vraiment les encourager.

Des fortunes scandaleuses s'édifient sur des coups de bourse, des coups de chance, des coups d'audace, des razzias de valeurs, des razzias de matières.

L'argent déprécié devient nécessaire en grande quantité. Il faut en avoir de toute manière. Il n'y a qu'à regarder pour voir que le travail le plus appliqué en rapporte moins que les tractations éhontées des intermédiaires. Les combines ont fleuri sur le gras fumier des deux dernières guerres : 1914 - 1918 et 1939 - 1945. La même chanson se répétera, lors de la prochaine guerre de 1955.

Alors, de braves gens subjugués, gagnés par la fièvre, se risquent, timidement, à l'ombre des autres, dans l'espoir de gains mirifiques obtenus sans perte de temps et sans efforts supplémentaires.

La bourse et les paris sur différents jeux, en faisant miroiter l'appât d'un gain rapide, fait de plus en plus de dévots. Et, il faut bien le dire aussi, de victimes, hélas ! Pour soutenir un train d'existence un peu large, automobile, réfrigérateur, téléviseur, médecin, modes plus ou moins folles, il faut beaucoup d'argent. Où le trouver ?

Le travail véritable, celui de l'ou-

VINGT PIASTRES À GAGNER, MALGRÉ CE CHIFFRE FATIDIQUE, TREIZE !

A la neuvième manche, aucun athlète n'ayant pu traverser le plateau, un excellent frappeur se présente au marbre, avec deux équipiers nichés sur les buts, l'un au premier sac, l'autre au deuxième but. Une minute embarrassante, il est vrai, même avec un athlète retiré !

Le gérant de l'équipe adverse, le receveur, l'un de ses auxiliaires, et le lanceur hésitent, un instant. Ils ne savent que faire, à la vue de ce jeune frappeur, impatient, dangereux !

Que feraient, à cette phase de la partie, Casey Stengel, William "Bill" Dickey, le receveur Berra, Vic Raschi, même Gérard Thibeault, "Babe" Laplante et Charlie Mayer ? Quelle perplexité et quel mélange !

Ici, une chance est concédée. Bien entendu, il ne s'agit pas de passe gratuite, c'est plus compliqué que ça, messieurs et dames !

Le rédacteur de cette page versera vingt piastres au livre de banque du premier amateur de baseball, qui réussira à démêler ce qui est assez embêtant dans cette devinette-surprise, quelque peu tirée par les cheveux...

Allez-y ! Deux semaines seulement à se percer les méninges ! Après ce temps, le jeu, relativement facile, ne va plus ! C'est-à-dire, après le treize mai !

Même les gens qui se prennent au sérieux peuvent entrer dans la danse, si leur bulbe rachidien n'est pas asséché, complètement... après la lecture de ces treize phrases !



vrier, celui du producteur, donne tout juste de quoi vivre. On le déserte. Seuls la spéculation, les paris et les jeux de cartes et les loteries offrent de grandes possibilités de gain. Mais tout le monde ne peut pas spéculer. Acheter pour revendre nécessite, souvent, d'importantes mises de fonds. L'argent va à l'argent, comme l'eau à la rivière, c'est bien connu. Que reste-t-il à ceux qui n'en ont pas ou en ont peu, pour améliorer l'ordinaire donné par le travail ?

Les courses de chevaux, trot et amble ? La bourse ? Les paris ? Les loteries ?

Aux courses de chevaux et à la bourse, la perspective d'empocher de cent à deux cents dollars, en en risquant vingt, par une simple petite opération de chiffres, quel mirage ! L'employé, l'ouvrier, le salarié fiévreux, qui rêve d'une auto et d'une maison bien à lui, pourra se les payer, après une courte période de veine. C'est facile, tentant. On joue, on gagne. C'est fini. On a passé le petit doigt dans l'engrenage. Les pertes viendront, immanquablement, et se multiplieront. Et, dans le désir de se rattraper, on jouera plus gros, appâté par des gains problématiques, rares mais possibles, puisqu'on en a déjà réalisés. On a cru que ces gains paieront son homme d'un coup, de toutes les traverses et de toutes les misères passées. Malchanceux ! C'est le contraire qui s'est montré le bout du nez !

Seulement dans notre belle province, tous ces jeux de hasard enlèvent des goussets des parieurs près de cent millions de dollars, annuellement.

Pourquoi le plus grand nombre de nos députés fédéraux se prononcent-ils contre le projet de loi, permettant l'organisation de loteries de bienfaisance, en faveur de nos hôpitaux, de nos institutions d'enseignement et de nos organisations des loisirs ?

Les gens qui prétendent condamner le principe de la loterie de bienfaisance, au nom de l'intelligence ne sont heureusement pas très intelligents, comme l'a si bien dit, en plusieurs circonstances, l'honorable premier ministre de notre province, M. Maurice Duplessis. Il désire ardemment une loterie provinciale de bienfaisance, qui

[Lire la suite page 35]

Le règne des Yankees de New-York, de la Ligue Américaine, ne prendra pas fin, cette saison. Ils gagneront un cinquième championnat mondial consécutif, pour établir un record du monde, sous la tutelle du rusé gérant Casey Stengel. Ce dernier ne ménage rien pour accomplir cet exploit. Aucun détail ne fut oublié, au cours du dernier entraînement, à St-Petersburgh, Floride. Les glissades aux buts reçurent une attention toute particulière, de la part des nombreux instructeurs des Yankees. Ils firent voir à leurs joueurs cette photo démontrant la mauvaise manière de glisser au but, la jambe droite pliée... Les joueurs devront redoubler d'efforts — même ceux qui ont leurs goussets remplis, n'étant plus affamés — pour donner le meilleur rendement. Sans quoi, les fautifs prendront le chemin des ligues mineures, avec un coup de scie dans leurs salaires.

Çà et là parmi les

TRÉSORS ARTISTIQUES de la HOLLANDE



"La Ronde de la Nuit" de Rembrandt. Ci-dessous, un portrait fameux d'Erasmus, ce Hollandais que l'on a souvent appelé le "plus grand humaniste de la Renaissance". A droite : portrait de Spinoza, autre grande figure de la philosophie hollandaise. (Photos, Ambassade des Pays-Bas à Ottawa)



Ci-dessous à gauche : toile de Jan Wyck représentant Guillaume III, prince d'Orange, roi d'Angleterre et de Hollande (1650-1702). — A droite : Guillaume dit "le Taciturne", "père de la Patrie Hollandaise" (1534-1584). Ces quelques chefs-d'oeuvre ne sont que de maigres échantillons car les collections et musées des Pays-Bas sont innombrables et attirent quantités de touristes.



Ci-dessus : van Gogh par lui-même. — Ci-dessous : une toile de l'école moderne par Chanley Tourop.



LA CHANSON DU PRINTEMPS

[Suite de la page 9]

— Je ne l'aime pas ! déclara Fanchonnette en son for intérieur, tout en achevant de laver dans sa cuvette le petit col blanc dont elle voulait égayer sa robe.

Pourtant, elle se morigéna. Il fallait faire plus ample connaissance avec lui ; elle avait toujours évité de le rencontrer en dehors des heures d'atelier. Elle se devait de ne pas repousser une affection qui semblait sincère !

Et telle était l'allégresse de cette matinée de printemps que, brusquement, de tout son être, Fanchonnette voulut croire à l'amour possible.

— Tenez, mademoiselle Lasalle, ce soir, en sortant, vous irez dire à ce vieil original que ses assiettes seront bientôt prêtes, et qu'il peut venir en vérifier les dessins à la faïencerie ?

Ces ordres étaient donnés à Fanchonnette par une des employées, qui s'apprêtait à quitter, sa journée finie, le hall de la manufacture.

— De qui s'agit-il, Madame ?

— De Pierre Mandar, parbleu ! Il habite sur le quai, vous n'aurez qu'à sonner et à entrer chez lui. Il est connu comme le loup blanc, vous trouverez bien sa tanière.

— C'est probable ! Merci, madame, du renseignement.

Sitôt sortie de la faïencerie, Fanchonnette se mit en devoir de remplir la commission qu'on venait de lui confier.

Cependant, Mandar n'était pas là ; des voisins assurèrent à la petite :

— La ville n'est pas si grande ! Allez dans une des rues commerçantes, que ce soit chez le boulanger, le boucher ou le buraliste, ce serait bien le diable que M. Mandar ne fût pas à bavarder par-ci par-là ! C'est lui qui s'occupe de la décoration de la nouvelle salle de cinéma, vous allez bien voir. Il est si gentil !... Un si brave gars que tout un chacun l'aime bien !

Fanchonnette se hâta vers les rues de la petite ville, si curieuses avec leurs vieux logis du Moyen-Age et de la Renaissance. Ce fut non loin du Café des Arts dans les Arcades que la jeune fille rencontra celui qu'elle cherchait.

Un gamin qui passait et à qui elle s'adressa lui dit :

— Tenez, le v'là, monsieur Mandar !

Interloquée, elle considéra le « vieil original » qui, alerte, empressé, le teint frais, l'oeil vif et bleu, la tête crânement coiffée d'un large feutre, apparaissait aux yeux de Fanchonnette, tel un beau jeune homme.

Evidemment, il n'avait plus vingt ans, mais il rayonnait de gaieté et de belle humeur.

— C'est moi que vous désirez voir ? interrogea-t-il en s'inclinant.

— Oui, monsieur !

Et la jeune fille s'acquitta de la commission dont elle était chargée.

— C'est entendu, mademoiselle, je passerai un de ces jours à la faïencerie, ne serait-ce que pour le plaisir de vous y revoir ! assura-t-il avec un sourire admiratif.

— Au revoir, Monsieur !

— Bonsoir, mademoiselle, et merci !

Elle n'avait pas fait quatre pas, gracieuse et légère, qu'elle surprénait cette exclamation de Mandar :

— Sacré dieu ! la jolie fille !...

Fanchonnette en rougit jusqu'à l'extrémité de ses oreilles.

Pourquoi le regard de cet inconnu l'avait-il troublée ?

Mais cette flambée de joie tomba vite, car, sur le pas d'une porte, une femme déclarait à une commère :

— Dire que c'est peut-être une de ces pécores qui détournent nos maris !

Pourquoi cette réflexion injuste, prononcée au moment où elle passait ? Fanchonnette en éprouva un petit pincement au coeur.

Mais comme elle avait la conscience nette, elle ne s'y arrêta pas davantage.

III

PIERRE MANDAR était artiste-peintre et occupait, sur le quai, une des vieilles demeures du XIII^e siècle, à l'aspect moyenâgeux, en bois vermoulu, dont la façade à pans de bois était hérissée de gargouilles.

En dépit de l'impression de jeunesse qu'il produisait et bien qu'il ne fût pas encore « un vieil original », ce garçon avait largement atteint la quarantaine.

Il était célibataire endurci, farouche, indépendant, franc comme l'or, bon comme le pain, connu, estimé, aimé de tout le pays dont il était un fils. Il allait et venait à sa guise, tantôt à Orléans, tantôt à Paris, attaché fidèlement à sa petite ville natale. Original, certes, l'esprit pétri de fantaisie, l'humeur vagabonde avec cela, toujours content, toujours heureux.

Ce jour-là, selon son habitude, il chantait à tue-tête à travers les pièces de sa garçonnière, sans doute afin d'en peupler la solitude. Mais, avec ses travaux et son art, Pierre suffisait largement à lui-même.

— Allons ! monologuait-il, le temps est venu d'aller jusqu'à la faïencerie.

Et quittant promptement la blouse qu'il enfilaient par-dessus son costume de sport quand il peignait dans son atelier, il vérifia son noeud de cravate, fit bouffer la pochette de soie auprès du revers de son veston, et passa un coup de peigne dans ses beaux cheveux châtain qu'il avait encore épais et qui encadraient noblement son beau front d'artiste.

Après quoi, il mit son feutre, qu'il portait avec l'allure d'un mousquetaire, descendit un étage, sortit, siffla son chien et, les deux mains derrière le dos, le nez en l'air, les yeux perdus en quelque songe ou tendus vers les perspectives des rives de la Loire, il se dirigea vers la manufacture.

Il avait le désir de posséder quelques assiettes et quelques plats décorés de ses propres dessins et, après s'être entendu à la faïencerie, ces objets étaient prêts et allaient le satisfaire.

— Je suis bien content, disait-il à son chien, un superbe berger de la Brie.

Et, dans la pensée de Pierre, cette joie s'adressait tout autant au plaisir qu'il ressentait à l'idée de revoir Fanchonnette qu'à celui d'avoir des assiettes commandées.

Sa course fut interrompue par des bonjours par-ci et par-là, des coups de chapeau donnés et rendus, des causeries échangées, des paroles lancées au passage.

Pierre Mandar était une figure populaire et très sympathique.

Ce fut Fanchonnette elle-même qui, à la manufacture, montra les faïences que désirait le peintre.

Ainsi, ils eurent le loisir de faire une mutuelle connaissance plus approfondie.

De ce jour, tous deux devinrent d'excellents amis. Etant donné leur différence d'âge, Pierre, dès le début de leurs relations, prit le ton quasi paternel d'un parent s'adressant à une enfant. Et Fanchonnette ne tarda pas à le considérer comme un auxiliaire précieux dans sa vie esseulée.

Ils se rencontrèrent partout au-dehors, et, de plus, l'artiste venait souvent à la fabrique choisir diverses por-



Peau Sèche : "Deux fois par jour je me lave avec Noxzema" dit Mlle Carmen Lister de Montréal. "Cette crème assouplit ma peau sèche. Noxzema est très bon aussi comme base pour la poudre."

Comment vous pouvez aussi Devenir plus jolie en 10 jours ou votre argent remboursé !

Un nouveau traitement de beauté de spécialiste, qui rend la peau plus fraîche et plus jolie — et aide à la maintenir dans cet état !

Si vous n'êtes pas satisfaite de votre teint — voici les nouvelles les plus importantes depuis des années ! Un spécialiste renommé pour la peau a développé un nouveau traitement de beauté au foyer.

Ce traitement remarquable de la beauté doit son effet aux qualités uniques de Noxzema, cette fameuse crème non-graisseuse et médicamenteuse qui contient des ingrédients pour adoucir — assouplir — cicatriser — et nettoyer en même temps.

Résultats merveilleux !

Des lettres provenant de femmes partout au Canada témoignent en faveur de l'action de Noxzema pour l'effet salulaire de cette crème sur la peau rude, sèche et défavorablement marquée.

Désirez-vous aider votre peau à paraître plus jolie ? Alors dès ce soir, essayez ce traitement :

1. Nettoyez votre peau avec Noxzema et l'eau. Appliquez une couche de Noxzema, tordez un linge dans l'eau chaude et lavez-vous comme avec du savon. Constatez alors la fraîcheur de votre peau après un tel lavage.

2. Crème de Nuit. Appliquez une légère couche de Noxzema pour aider votre peau à devenir plus douce et plus jolie. Appliquez-en un peu sur les marques cutanées pour hâter leur cicatrisation ! La crème Noxzema est non-graisseuse et ne salit pas les oreillers.

3. Base de maquillage. "Lavez-vous" de nouveau le matin avec cette crème, et appliquez ensuite une légère couche de Noxzema comme base durable pour la peau.



2. Crème de nuit

3. Base de maquillage

Elle agit ou votre argent est remboursé ! Essayez Noxzema pendant 10 jours. Si vous n'êtes pas ravies, retournez le pot à Noxzema, Toronto, et votre argent sera remboursé ! Obtenez Noxzema aujourd'hui — 26¢, 65¢, 89¢, \$1.69 — à tous les comptoirs de cosmétiques et de produits pharmaceutiques.

Crème de Beauté

NOXZEMA

Fabriqué au Canada

celaines que la jeune fille était quelquefois chargée d'aller lui porter.

Elle s'était attachée à cet homme qu'elle jugeait compatissant et le regardait comme un grand frère aîné, lui demandant parfois conseil ou aide.

Quelquefois, aux bonnes gens qui s'amusaient de leurs graves conversations, Mandar disait en riant :

— Me voici devenu grand-père maintenant !

Tellement il avait la sensation que Fanchonnette était une fragile colombe qu'un rien effarouchait, qu'une peine attristait, qu'un mot aimable reconfortait.

Un matin le peintre qui se promenait sur la place du Château, fut arrêté par un grand et fort gaillard aux cheveux bruns, à l'air ouvert et paisible.

— Eh ! bien, Tavel, cela va toujours, mon petit ?

Il se permettait cette appellation, l'homme ayant dans les vingt-cinq ans, et parce qu'il le connaissait depuis son enfance.

— Comme ci, comme ça, monsieur Pierre !

— Qu'y a-t-il qui ne marche pas, mon vieux ? Conte-moi cela.

— Eh ! bien, c'est la mère qui ne va pas fort !

— Est-elle malade, cette bonne madame Tavel ?

— Pas trop, mais elle se fatigue à l'ouvrage et elle ne pourra bientôt suffire à diriger la ferme. Quant à moi, je suis très occupé par mes coteaux. La vigne a souffert, cette année, je voudrais pourtant bien avoir une bonne récolte !

— Je te le souhaite, François. A propos veux-tu venir me donner un coup de main, ce soir, après ta journée faite ? Viens me trouver à mon jardin. Ce n'est pas toujours commode d'être seul !

— Ah ! monsieur Pierre, vous dites vrai ! Je songeais encore, pas plus tard qu'hier, que je ne voulais pas rester vieux gars, comme M. Mandar, sauf votre respect !

L'artiste éclata de rire.

— Tu n'est pas obligé de faire comme moi !

— Non, justement ; alors, ce qui me tracasse, c'est de me trouver quelqu'un !

— Comment ! un garçon tel que toi ne doit pas être en peine de découvrir par toute la Beauce, un beau brin de fille, née de braves cultivateurs.

— Oh ! ce n'est pas uniquement une campagnarde que je voudrais !... Voilà mon idée. Puisque la mère se fait vieille, il faudrait pour la ferme, une jeunesse qui entretiendrait l'ordre dans la maison, raccommoderait les hardes, et qui serait assez avenante pour bien recevoir les gros viticulteurs et même la clientèle... Parce que si mes clos donnent bien cette année, je tâcherai d'ouvrir un commerce de vin en barriques. Je vendrai mes crus en fûts, tout vigneron que je suis !

— En effet, ce serait intéressant !

— Oui, mais il me faudrait quelqu'un de capable, et pas une coquette qui ne penserait qu'à sa toilette. Eh ! bien, c'est rare à trouver. Et puis, enfin, il faut se plaire, n'est-ce pas, monsieur Mandar ? Le mariage, ce n'est pas toujours qu'une affaire !

— Tu parles comme un sage et avec ton cœur, mon cher François. Crois bien que je te souhaite de rencontrer le plus tôt possible celle qui sera madame Tavel jeune !

— Allons ! Je m'excuse de vous parler si longtemps de moi ! A tantôt, monsieur Pierre !

Et les deux hommes se séparèrent, pour se retrouver, dans la soirée, au jardin de l'artiste.

A ses moments perdus, le peintre s'occupait d'un enclos assez vaste, dans la ville haute, qu'il louait à l'année,

et qui dominait tout l'échelonnement des toits, des verdure et le large ruban d'argent que la Loire déroulait beaucoup plus bas.

Une petite cahute abritait les outils de jardinage et un banc. Pierre avait une prédilection pour les fleurs et celles-ci croissaient en abondance sur les plates-bandes.

Mandar cultivait aussi quelques légumes pour sa consommation et quelques pieds de vigne, afin d'avoir, bon ou mal an, son tonneau de vin.

Cette fois-là, il réclamait les lumières avisées de François Tavel et les deux hommes se livrèrent à leurs travaux dans la paisible béatitude de ce beau soir de mai.

Un coup léger, frappé à la porte de bois, tira les jardiniers de leur besogne.

— Entrez ! cria Pierre sans se déranger.

— Bonsoir, monsieur ! chanta une voix claire.

— Quelle bonne surprise ! C'est vous, petite Fanchon ! Comme c'est gentil d'être venue ! Je craignais de vous voir oublier ma proposition.

— Ah ! certes non ! Cela me fera tellement plaisir d'avoir de jolies petites pommes de terre nouvelles à faire sauter dans la poêle !

Pierre, en effet, depuis que les premiers levaient dans son jardin, avait proposé à la jeune fille de lui donner quelques légumes.

— Et puis, n'oubliez pas de cueillir toutes les fleurs que vous voudrez pour orner votre chambre ! déclara encore le peintre.

François Tavel, les mains sur la poignée de sa bêche, le pied au fer, considérait Fanchonnette, véritable apparition du printemps, et ses yeux brillèrent.

— Une de mes nouvelles connaissances, dit Mandar en présentant l'un et l'autre Fanchon et François : un courageux garçon, une bonne petite !

Après quoi, Pierre ajouta :

— Vous savez, Fanchette, il y aussi des petits pois ! Prenez-en !

— C'est cela qui est délicieux, au sucre ! Je parie, monsieur, que vous vous privez pour moi et que vous n'avez pas encore goûté à tous vos produits cette année !

— C'est ma foi, vrai ! répliqua Pierre en riant. Je ne me prive pas, mais je n'ai pas encore mangé de petits pois.

— Me permettez-vous de vous en écosser un kilo ?

— Si le cœur vous en dit, je les croquerai à votre santé ! répondit l'insouciant artiste.

Sur le banc de l'abri, Fanchon se mit à l'oeuvre. Comme elle appréciait la réserve de Mandar ! Comme il était toujours délicat et complaisant ! Quelle différence avec Paul Bésigue ! Celui-ci l'eût harcelée pour qu'elle partageât son dîner avec lui ! Tandis que Pierre ne demandait rien et offrait toujours. Il était respectueux envers la jeune fille, et il lui avait même dit :

— Je suis célibataire et vous aussi ; afin de ne pas faire jaser à tort et à travers, jamais je n'irai chez vous et vous ne monterez pas chez moi.

Comme il était soucieux de sa réputation, et comme elle lui en savait gré !

François Tavel, en voyant Fanchonnette éplucher les légumes, proposa.

— Le mieux serait de les emporter chez moi, et si je puis me permettre de vous inviter, mademoiselle, et vous, monsieur Pierre, ma mère préparera le souper !

La chose fut acceptée, conclue, et la soirée se termina chez Mme Tavel.

IV

PAUL BÉSIGUE ne fut pas sans apprendre le dîner que Fanchon et Pierre Mandar prirent de compagnie chez la mère de François Tavel.

Sa bile s'en échauffa, d'abord parce qu'il jugeait que la jeune fille lui faisait des cachotteries en lui taisant ses nouvelles relations, ensuite parce qu'elle semblait se plaire à causer avec « l'artiste » comme disait Bésigue, et

que cela menaçait de compromettre ses propres intérêts.

Tel le loup convoitant une timide brebis, Paul éprouvait un goût très vif pour cette blonde, fine et douce Fanchonnette.

La résistance de la petite exaspéra cette passion et la soirée, passée en tête à tête dans la guinguette n'avait été qu'une goutte d'eau pour cet être enfiévré.

Fanchon, qui n'avait pas l'effronterie ni l'audace des autres femmes de la fabrique, devenait une tentation perpétuelle pour Paul.

Un jour, il faillit même compromettre sa dignité de chef d'atelier : Fanchonnette, penchée sur son travail, inclinait le cou et Bésigue, venu surveiller l'ouvrage, manqua de planter un baiser sur cette nuque ronde !

Il se reprit à temps et se contenta d'appuyer sa main fortement sur les frêles épaules qui tressaillirent.

Il fallait que Bésigue parlât à Fanchon. Un dimanche, l'occasion s'en présentait.

Fanchonnette était venue, impasse du Billard, chercher de l'eau au puits à deux étages, curiosité pittoresque du vieux Gien.

Bésigue, voyant passer la jeune fille, s'en vint la rejoindre.

L'impasse était déserte à cette heure-là et il n'y avait pas à redouter, par conséquent, les indiscretions.

Par ce joli mois de mai, Fanchonnette, vêtue d'une robe claire laissant ses bras nus était plus fraîche que jamais. Bésigue en fut mordu par le désir.

— Bonjour, ma belle enfant ! déclara-t-il, galant.

— Bonjour, monsieur !

— Ecoutez, j'ai à vous parler, gentille Fanchonnette.

Ils s'assirent près du vieux puits, sur les marches usées.

Aux rebords des croisées, des fleurs en pots éclairaient les vétustes demeures aux murailles lézardées et parfumaient l'air de leur enivrante odeur.

Une telle griserie était dans l'ambiance de cette journée que Fanchonnette se laissa prendre aux paroles de Paul, comme l'oiseau aux mailles d'un filet.

Le couple, maintenant, s'accoudait à la margelle et les discours de l'homme excitaient une effervescence dans l'âme de Fanchonnette.

Enfin, ils parlèrent à voix plus haute. Paul entourait de son bras puissant la taille souple de la petite.

— Laissez-moi vous aimer ! Je suis sûr que votre affection me viendra bien vite, disait Paul. La pensée que nous sommes fiancés me comble de joie ! nous resterons ainsi tant que vous le voudrez, et nous ne nous marierons que lorsque vous sentirez que vous avez un peu d'amour pour moi !

Comme il tournait la tête, il se contenta de baiser ce cou frais qui s'inclinait et de sceller ainsi leurs fiançailles.

— Alors, questionna la petite, nous nous attendons maintenant à la sortie de l'atelier ?

— Ce n'est peut-être pas bien prudent ? On le remarquera tellement ! Nous nous rejoindrons plus tard, le long de la berge... déclara-t-il en riant.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, Fanchonnette se demanda pourquoi elle avait si vite répondu à Bésigue, engageant ainsi tout son avenir ?

Elle songea que l'avis et les conseils de Pierre Mandar lui eussent été précieux en l'occurrence, puisqu'elle n'avait personne à qui se confier !

Cependant, elle était étourdie, comme envoûtée par tout ce que lui avait dit le contremaître, et languie par cette chaude journée de printemps, complice de son accord avec Bésigue, elle se livra à la joie d'être amoureuse...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4 3 7 2 6 4 3 8 2 7 5 3 6 2 7 4

L E A O S E P D P G C A O P R S

8 4 3 7 5 2 6 4 3 8 5 2 6 4 3 7

E S R E H O Y O G L A R E U N A

8 4 2 6 5 3 7 4 2 6 5 3 7 2 4 8

A S T Z N E B F U P C Z L N O C

8 2 7 4 6 2 8 5 3 4 6 2 7 4 3 6

H I E N L T A E P T U E S D O S

5 4 2 6 3 7 4 8 2 6 5 3 7 2 4 6

A E F P U U S N A R U R R V D U

7 2 6 3 4 2 8 5 3 4 6 2 7 4 3 7

P O D D O R C J E L E A R L M I

6 4 2 7 5 3 4 6 2 7 5 3 4 2 8 3

N A B S E A R T L E U I S E E N

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Toutefois, ce début de fiançailles manqua de se terminer par une tragique aventure.

Quelques jours après ce dimanche, Pierre Mandar flânait le long de la promenade ombragée qui suit le bord de la Loire. Sa rêverie était troublée par des éclats de voix. Voulant jouir en paix de cette soirée délicieuse, il s'abstint de prêter attention aux exclamations qui montaient jusqu'à lui.

Sur le bas de la berge, Paul Bésigue et Fanchonnette discutaient.

Tout était changé dans le coeur de la jeune fille, depuis le jour où elle avait accepté de « fréquenter » Paul.

Mais celui-ci, qui ne se doutait de rien, s'étonnait de la résistance que lui opposait Fanchette.

Il la tenait serrée contre lui, cherchant à prendre ses lèvres. Maintenant, il la tutoyait, et ses yeux scrutaient le visage de sa victime avec une supplication inaccoutumée.

— Voyons, Fanchonnette, tu ne peux pas me refuser cela, un baiser ?

La jeune fille murmura quelques mots.

L'homme blêmit comme s'il avait reçu un coup de fouet.

Mais sa passion pour la petite était à son paroxysme, il saisit les poignets de celle-ci, en haletant :

— Eh ! bien ! quoi ! et après ? Tu seras ma maîtresse !

Fanchonnette eut un vertige, elle recula...

Un pas de plus et elle tombait dans la Loire.

Pierre Mandar, qui flânait toujours à l'aventure, était venu, lui aussi, sur la berge ; de loin, il ne reconnaissait pas le couple enlacé.

Mais, tout à coup, il vit le danger.

L'homme et la femme, car Bésigue tenait à nouveau Fanchon contre lui, allaient, s'ils n'y prenaient garde, glisser dans le fleuve !

— Holà ! mes braves gens, attention ! Vous allez vous noyer ! s'écria-t-il.

Interdit, Bésigue desserra son étreinte. Fanchonnette se dégagea et prit la fuite.

Paul vociféra à l'adresse de Pierre :

— De quoi se mêle-t-il, celui-là ?

— Vous feriez mieux de vous taire, déplorable individu ! s'exclama le peintre.

Bésigue toisa son interlocuteur. Il se tut ! Nul n'osait répliquer à Pierre Mandar.

Paul s'éloigna en maugréant et Pierre regagna le quai, où il retrouva Fanchonnette.

Il faillit crier de surprise.

— Comment ! C'était vous qui étiez avec ce vaurien ? A cause de la nuit venue, je ne vous avais pas reconnue.

— Hélas ! Monsieur Pierre... Et sans votre bienheureuse intervention, je ne sais pas ce qu'il serait advenu. Comment vous remercier ?

— En allant bien vite vous reposer, ma pauvre petite, demain vous me conterez tout cela.

Fanchon, encore oppressée et confuse, serra la main de l'artiste et se hâta de rentrer chez elle.

Pierre continua sa flânerie et, tout en songeant aux agissements du contremaître, il murmura :

— Quel sale type tout de même !

V

UN SOIR, vers onze heures, Pierre Mandar achevait de fumer une cigarette, tout en feuilletant une revue d'art.

Soudain, il fut tiré de sa lecture par des coups précipités frappés à sa porte d'entrée.

— Que diable peut bien faire un pareil branle-bas ? Surtout à cette heure ? C'est sans doute quelque mauvais plaisant. Je ne vais pas ouvrir !

déclara le peintre en pestant contre l'importun.

Les coups redoublèrent. Mandar se rendit vers la fenêtre et, penchant la tête, il perçut une voix affolée qui suppliait :

— De grâce, ouvrez ! Ouvrez vite monsieur Pierre !

C'était Fanchonnette qui demandait ainsi à entrer.

Mandar n'eut qu'une pensée : la petite se trouvait en péril ! Le peintre descendit en hâte et tourna le loquet de la porte.

— Oh ! merci monsieur Pierre !... Oh ! si vous saviez !...

Fanchonnette était pâle. Une lueur apeurée brillait au fond de ses yeux bleus. Son corsage était soulevé à un rythme accéléré par les battements affolés d'un coeur dérégulé.

Mandar eut pitié de cette détresse :

— Voyons, qu'y a-t-il ? Entrez vous asseoir !

Il était temps. Fanchonnette défaillait.

Mandar, empressé, lui tamponna les tempes avec de l'eau de Cologne, l'obligea aussi à ingurgiter quelques gouttes de cognac et étendit la jeune fille sur le divan de son atelier.

Mademoiselle Lasalle, réconfortée par l'alcool, retrouva ses sens et eut la force de dire :

— Oh ! j'ai eu si peur ! C'est affreux ! Elle bégayait des mots sans suite.

— Dites, je reste là ? Vous ne me chassez pas ! Je puis passer la nuit ici ?

— Si vous voulez, Fanchon. Ma maison est ouverte !

— Merci ! murmura la jeune fille dans un souffle, et ses paupières se refermèrent sur ses yeux où luisait encore l'effroi.

— Allons ! Allons ! Qu'est-ce que cela veut dire, petite enfant ?

Pierre Mandar, célibataire endurci, se jugeait plutôt incapable de soigner une femme en pâmoison !

Cependant, installant plus soigneusement Fanchonnette sur le divan, il cala contre ses reins les coussins épars, déposa une couverture sur ses jambes et passa de nouveau le tampon imbibé d'eau de Cologne sur les joues de sa petite amie.

— Voyons, reposez-vous d'abord, vous parlerez ensuite, déclara-t-il à la jeune fille qui reprenait connaissance.

— Je dois vous sembler un peu folle ?

— Mais non ! Vous savez bien que je vous suis tout dévoué ! Que vous arrive-t-il ?

— Eh ! bien voilà. Je m'apprêtais à me coucher, lorsque j'entendis un pas lourd gravir les marches et s'arrêter sur le palier de ma chambre.

« Tout à coup, j'entendis que l'on tournait la poignée de ma serrure.

« Je m'en étonnai pas trop, me disant que c'était quelqu'un qui se trouvait sans lumière et qui se trompait de porte, alors je continuai à ranger mes vêtements dans ma penderie. N'avais-je point mis le verrou ?

« Hélas ! Je devais m'apercevoir de mon oubli, car par je ne sais quelle fatalité, ce qui se passa ensuite me permit de me rendre compte que j'avais omis de pousser la targette bien à fond !

« Bientôt, en effet, ma porte s'ouvrit sous une brusque intrusion et fut refermée tout doucement afin que le bruit en fût étouffé...

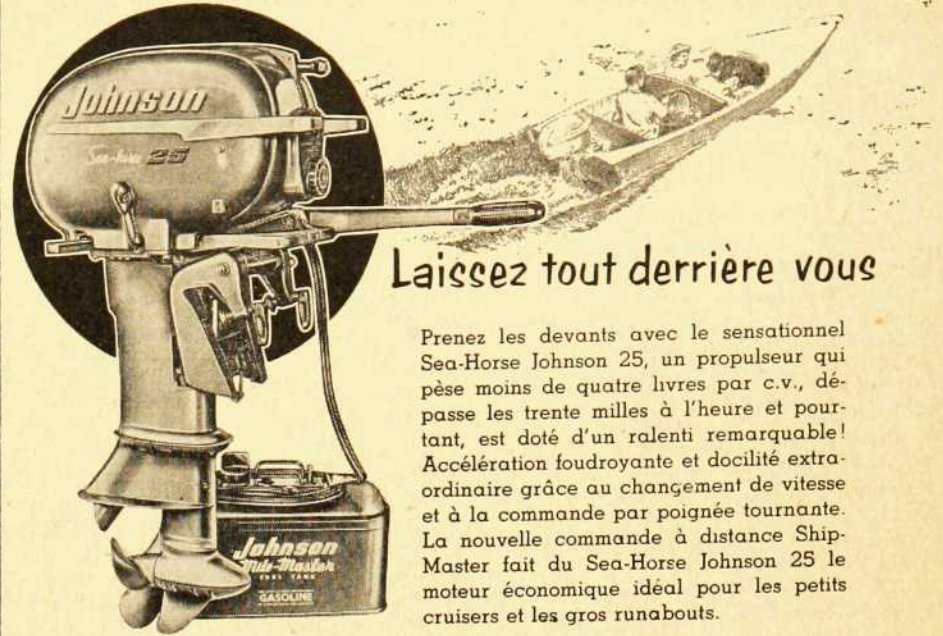
« Lorsque je me retournai pour voir qui osait franchir le seuil de ma chambre, un homme d'une voix rauque, affirmait :

« — A nous deux, Fanchette !

« Je refrérai un cri de frayeur...

« Paul Bésigue était devant moi !


— La brute ! l'odieux personnage ! Comment avait-il l'audace ? proféra Mandar, révolté.



Laissez tout derrière vous

Prenez les devants avec le sensationnel Sea-Horse Johnson 25, un propulseur qui pèse moins de quatre livres par c.v., dépasse les trente milles à l'heure et pourtant, est doté d'un ralenti remarquable ! Accélération foudroyante et docilité extraordinaire grâce au changement de vitesse et à la commande par poignée tournante. La nouvelle commande à distance Ship-Master fait du Sea-Horse Johnson 25 le moteur économique idéal pour les petits croiseurs et les gros runabouts.

FABRICATION CANADIENNE

 Puissance certifiée par O.B.C. à 4000 t.p.m.

Demandez notre documentation GRATUITE.

Johnson

PETERBOROUGH MOTORS CANADA

Une division de Outboard, Marine & Manufacturing Co., of Canada, Ltd. fabricants des tondeuses rotatives Lawn-Boy et des moteurs à essence et génératrices Iron-Horse.



SERVICE DE VENTE ET D'ENTRETIEN D'UN OcéAN À L'AUTRE DEPUIS 25 ANS



Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLEZZEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL (POUR LE CANADA SEULEMENT)
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom

Adresse

Ville Province

«Une porte dérobée se dissimulait derrière la penderie où je me tenais.

«Sans répondre à l'être cynique venu me poursuivre jusque chez moi, je m'enfuis par cette issue et je m'échappai, courant jusque chez vous.

«Bésigue peut bien bouleverser tout dans ma chambre s'il le veut, que m'importe !

«Maintenant que je suis hors de ses atteintes, qu'il aille au diable ! Seulement, quand je pense à cela, ma pauvre tête en éclate encore !

Fanchonnette, accablée, bouleversée par cette émotion, haletante, sanglotait.

Pierre essaya de la consoler :

— N'ayez plus de peine, aucune crainte ! répétait-il. Je suis là, je veille sur vous ! Vous allez passer une bonne nuit sous mon toit, sans trop songer à ce qui vous tracasse, et demain matin je vous apporterai un grand bol de chocolat fumant.

Et, fraternel, Pierre effleura le front de Fanchonnette d'un baiser paisible.

Le lendemain, il était plus de huit heures quand la jeune fille se réveilla.

Elle eut beau se frotter les yeux, se pincer les bras afin de constater qu'elle ne rêvait pas, elle n'en croyait pas sa vue !

Où était-elle donc ? Rêvait-elle éveillée ? Où était le simple décor de sa modeste chambre ? Où était son petit lit de fer ? Des coussins bariolés l'entouraient, un châle de l'Inde protégeait ses pieds. Tout, autour d'elle, lui semblait surprenant et merveilleux !

Cet intérieur si agréable, par quel coup de baguette magique s'y trouvait-elle transportée ?

Mais, cependant, le souvenir de la soirée précédente, véritable cauchemar, vint la rappeler à la réalité.

Elle était chez son vieil ami Pierre Mandar ! et une sorte de pudeur s'empara d'elle à l'idée qu'il pourrait venir et la voir encore couchée.

D'un coup de reins, elle se leva et s'habilla en hâte.

Puis, lorsqu'elle fut prête, de sa voix fraîche, elle cria au travers de la porte, à Mandar qu'elle entendait remuer dans la pièce voisine :

— Monsieur Pierre ! Venez ! Je suis sûre que je vous empêche de travailler dans votre atelier !

L'artiste accourut, un bon sourire aux lèvres.

— Bonjour, gentille Fanchon ! Alors, la nuit a été bonne ? Nous allons déjeuner, maintenant, tout en bavardant. J'ai attendu votre réveil pour prendre mon café. Mais, selon ma promesse, il y a un grand bol de chocolat pour vous et des tartines beurrées.

Fanchonnette battit des mains comme une gosse qu'elle était encore.

Doucement heureuse, elle s'installa aux côtés de Pierre, dans la cuisine qui tenait lieu de salle à manger rustique avec ses meubles anciens, ses cuivres, ses étains et ses poteries de grès patiemment collectionnés par le goût du peintre.

Tout en faisant honneur aux mets préparés par les soins de son hôte, la jeune fille qui semblait à son aise dans cette ambiance artistique, commença à parler un peu de son passé.

— Mon enfance s'est écoulée au milieu de l'ambiance des belles demeures, monsieur Pierre ! Ma mère était femme de chambre dans une grande maison de Paris.

«Lors d'un grand bombardement sur la capitale, Maman qui avait pris peur voulut s'en aller. Nous allâmes d'abord aux environs, où je m'établiss lingère et puis, avec ma mère, nous nous sommes souvenues des belles fêtes de la Pentecôte, passées à Gien, jadis, avec Papa. Alors, nous décidâmes d'aller y demeurer nous croyant plus à l'abri du

danger en habitant le centre de la France.

«Hélas ! Vous connaissez la suite et notre tragique odyssee : Maman tuée a pont de Briare, moi errante parmi les décombres et folle de douleur.

«Il y a quatre ans, je décidai de rester dans notre petite ville mutilée.

«Je commençai à faire des journées comme lingère. Mais, je ne gagnais pas très lourd.

«Et puis, voici quelques mois, j'appris qu'il y avait de l'embauche à la faïencerie.

«Je fus bien accueillie. J'avais ma chambre, du travail que me fallait-il de plus ? Rien ! Mais Bésigue, notre contremaitre, commença à me poursuivre de ses assiduités. Je ne l'aimais pas.

«Pourquoi ai-je cru, un moment, à ses mensongères paroles, quand il me parla de fiançailles !

— Lui ? questionna Pierre, surpris. Lui, viser au jeune premier ! Au fiancé respectueux... Quelle parodie ! Ma pauvre petite... Vous ne saviez donc pas la vérité ?

— Non ! Hélas ! Je l'ai apprise tout dernièrement ! Oui, non seulement, il osait me parler de son amour pour moi, mais, se laissant croire libre, il parlait de m'épouser ! Lui qui était marié !

— Ma pauvre enfant ! Comment ne saviez-vous pas ?

— Hélas ! Bésigue négligeait de porter son alliance. Il ne faisait jamais allusion à sa femme, qui ne travaillait pas à la faïencerie.

«L'hypocrite me laissait croire qu'il était libre ! Dès l'instant où je connus l'existence de son foyer, je voulus rompre ces ridicules fiançailles.

«Vous connaissez la suite...

«C'était le soir où vous êtes intervenu au bord de la berge, je lui criais alors les mensonges à la face et je me défendais de lui en le repoussant. Quel

homme cynique, et comme il me fait peur !

— Pauvre Fanchonnette ! Bésigue est un impudent coureur de cotillons ; sa réputation est faite dans le pays... N'ayez aucune crainte !

«Vous sachant sous ma protection, et bien convaincu maintenant de sa défaite, il se tiendra tranquille vis-à-vis de vous ! assura le peintre en serrant affectueusement les mains de la jeune fille.

VI

APRÈS ces incidents, la paix de Fanchonnette se trouvant fort compromise par les poursuites de Bésigue à son endroit, la première des choses que fit la jeune fille fut de quitter la faïencerie.

Elle ne voulait pas rester dans un lieu où elle s'exposait chaque jour à voir le contremaitre qui s'était joué si affreusement d'elle.

Cependant, Paul Bésigue comprit la leçon malgré son manque de finesse naturelle et maintenant, il baissait la tête lorsqu'il rencontrait la jeune fille sur son chemin.

Comme Pierre Mandar, qui était très connu dans le pays, ne se gênait point pour lancer des allusions directes à la conduite de certain chef d'atelier de sa connaissance, la réputation de Bésigue était des plus mauvaises.

L'artiste-peintre avait fait pour Fanchonnette, tout ce qui lui était possible.

Pendant quelques jours, il l'abrita complètement dans son atelier.

Mais la situation prêtait aux commentaires.

Pierre se moquait bien des langues des commères, mais il ne voulait pas qu'elles salissent la réputation de la jeune fille qui s'était toujours, elle, montrée d'une conduite irréprochable.

Celle-ci, vivant comme dans un rêve, sentait chaque jour grandir en elle un véritable culte pour l'artiste, qui ne

tenait aucun compte des histoires colportées à l'actif de la petite orpheline.

Cependant, comme toutes ses affaires étaient restées dans sa chambre, un jour, elle voulut s'y rendre.

Elle savait bien que cette vie délicieuse ne pouvait être qu'une trêve et qu'il lui faudrait quitter tôt ou tard, le logis du célibataire.

— Si vous me permettez de vous accompagner, Fanchon, interrogea celui-ci, je vérifierai vos portes et j'assujétirai solidement vos verrous.

— Oh ! avec grand plaisir, monsieur Pierre ! répondit Fanchonnette, joyeuse.

Parvenu avec sa compagne dans le petit appartement qu'elle occupait, Mandar s'assura du bon fonctionnement des serrures, cloua de gros verrous, installa une chaîne de sûreté, puis déclara :

— J'espère ainsi, qu'avec tout cela vous n'aurez plus peur et que vous serez à l'abri des indiscretions.

Ce fut de la sorte que Fanchonnette réintégra son domicile habituel.

Cela ne l'empêcha pas, du reste, de se rendre quotidiennement chez Pierre. Elle lui gardait une vive reconnaissance et une très grande sympathie.

Comme elle était libre de son temps, n'ayant pas encore retrouvé de travail, elle rendait au peintre de menus services, s'occupait de son intérieur, faisait les courses, la cuisine, le ménage.

Et, se souvenant de son métier de lingère, elle raccommodait les chemises, ravaudait les chaussettes, tout en chantant à tue-tête, tellement elle avait le coeur gai !

Le célibataire trouvait un grand charme à la présence de cette petite fée, comme il nommait la jeune fille.

Parfois, il lui disait en la regardant tendrement :

— Savez-vous, ma chère Fanfan que vous seriez une maîtresse de maison accomplie et que vous feriez une gentille petite femme ? Il faudra songer à vous marier !

— Oh ! J'ai bien le temps d'y penser ! répliquait-elle avec insouciance ! Je suis à peine sortie de mon aventure avec Bésigue. Je ne suis pas pressée de me laisser de nouveau conter fleurette !

— Tous les garçons ne sont pas des goujats, vous savez !

— Je le crois bien. Mais en voilà assez sur ce sujet !

Et les jours s'écoulaient ainsi. Fanchon passant le plus clair de son temps dans l'atelier du peintre.

Comme elle était jolie, Mandar se plaisait aussi à faire son portrait, et elle se montrait heureuse de poser pour lui et de passer des heures entières en tête à tête avec Pierre.

Pourtant, elle s'inquiétait de son avenir ! Quel métier allait-elle de nouveau entreprendre ?

Quand elle s'interrogeait ainsi à haute voix devant Mandar, il s'empressait d'arrêter son élan.

— Pour le moment, disait-il, il faut vous refaire de la santé. Toutes ces émotions vous ont affaiblie et vous avez besoin de vous reposer.

«Un ou deux mois de vie bien tranquille et nous verrons ensuite ! Votre nourriture est assurée puisque vous me rendez maints services. De quoi vous inquiétez-vous ? »

Comme ces paroles étaient réconfortantes à l'orpheline ! Fanchonnette se montrait l'humble reflet de Pierre qui, lui, la traitait avec la plus grande gentillesse et la considérait comme une soeur plus jeune et dont il avait la garde.

Mais, même les sentiments les plus purs ne sont pas à l'abri des propos malveillants.

Cette vie de ravissante intimité fut

LA VIE COURANTE ...



— Combien de mariages avant le nôtre ? Encore une demi-heure et je perds ma situation !

salie par les plus méchants commérages.

Un soir que Pierre et Fanchon prenaient le frais sur la terrasse de l'atelier, assis tous deux sur le petit banc, qui regardait la Loire couler entre les peupliers, ils surprirent parmi les voisines caquetant sur le trottoir d'en bas, quelques réflexions désobligeantes, émises par la bouche des bavardes curieuses.

Fanchonnette en pâtit de douleur, et le front de Pierre se rembrunit.

— Quelles idioties! murmura-t-il... Il n'y a aucun compte à tenir de leurs propos stupides.

La jeune fille, elle, eut soudain, très nette, la sensation que cette situation qui leur plaisait tant, à tous deux, ne pouvait pas durer.

Elle rentra dans l'atelier et, tristement écourlée sur le divan, elle se mit à pleurer.

Pierre, machinalement, secoua les cendres de sa cigarette et acheva de la fumer, toujours assis sur le banc.

Puis, à son tour, il gagna la pièce. Traversant l'atelier, il perçut soudain les sanglots de la petite.

Il la vit, tordue de chagrin, sa forme svelte étendue sur le sofa.

— Eh! bien, ma mignonne, qu'y a-t-il? Suis-je si ours que cela pour ne pas savoir contenter ma petite fée?

— Oh! vous qui êtes si délicat, si bon pour moi!

— Alors, pourquoi ces larmes?

Pierre se pencha, enveloppa de ses bras le buste fragile de la jeune fille.

De ses doigts caressants, il chercha à essuyer les yeux humides, et berça, comme il l'eût fait d'un enfant, sa petite compagne.

— Il va falloir nous quitter, nous séparer, ne plus nous revoir!

— Mais vous êtes folle, petite fille! En voilà des idées. Restez ici!

— Vous le voulez bien? Oh! oui, tenez, gardez-moi! Je veux demeurer toujours ici! Faites de moi ce que vous voudrez!

Tout à coup, ils eurent tous deux un véritable éblouissement.

Voici donc qu'ils s'aimaient!

Pierre palpita d'émotion à cette constatation tandis que Fanchonnette soupirait:

— Mon grand ami, embrassez-moi d'amour!

Et, sous le clair de lune moirant le fleuve, éclairant les peupliers, faisant scintiller d'étranges lueurs dans l'atelier, le peintre vit se tendre vers lui les lèvres ardentes de la jeune fille.

Un vertige s'empara de l'artiste et il s'inclina vers ce jeune visage, qu'il baisa tendrement.

Allait-il étreindre ce souple corps d'amante, happer cette bouche fraîche tentatrice comme une rose entrouverte, un fruit juteux, à portée de ses propres lèvres enfiévrées?

Mandar reprit la maîtrise de lui-même. Il se redressa, s'arracha de ces bras qui cherchaient à l'attirer, recula, passa une main nerveuse sur son front... Voyons, quelle folie s'emparait de lui?

Il sentit un grand serrement lui pincer le coeur, puis, plus calme, il eut le courage de déclarer, paisible en apparence:

— Il faut vous marier, Fanchonnette! — Vraiment! Vous voudriez bien m'épouser?

Quelle tentation pour Pierre, et que de prudence il dut avoir pour ne pas faire souffrir de nouveau la malheureuse et s'abstenir lui-même d'être durement touché!

— Ne parlons plus de cela pour l'instant. Le printemps qui chante nous bouleverse et nous émeut. Il faut bien réfléchir avant de s'engager! Savez-vous quel est mon âge?

— Que m'importe! Je vous aime.

— Demain, ma chérie. Je vous donnerai ma réponse.

— Alors, bonsoir!

— Oui, il faut rentrer chez vous, être sage et raisonnable! Bonsoir, petite chérie!

— Bonsoir!

Ils n'échangèrent même pas le fraternel baiser coutumier, et, comme chaque soir, depuis qu'elle ne demeurait plus chez le peintre, Fanchonnette s'en alla rejoindre sa chambre de la rue des Quatre-Vingt-Cinq Degrés.

Pierre Mandar, lui, passa une nuit blanche, troublé par les élans qu'avait eus Fanchonnette envers lui.

Hélas! l'amour était né entre eux à leur insu. Cette intimité quotidienne en avait tissé la trame, et le printemps, perfide complice, avait fait éclore ce sentiment que chacun couvait en lui, secrètement, silencieusement.

Car, Pierre devait bien se l'avouer. Il aimait depuis longtemps Fanchonnette, mais la considérant comme une petite soeur cadette il n'eût jamais osé lui faire part du trouble et de l'exaltation que sa vue faisait naître en lui.

Il se croyait très fort en cachant cette évidence. Mais, elle, femme par excellence, n'avait pu demeurer insensible à tant de ferveurs, cependant inexprimées, et que l'intuition de Fanchon, aiguillée par son propre amour, avait devinées, pressenties.

Le sommeil ne vint pas pour l'artiste tourmenté.

Dès l'aube, il quitta son lit où l'insomnie ne le quittait pas et il se dirigea vers son atelier.

Une fois-là, il ouvrit toute grande la porte-fenêtre. Au jour pur du matin, il groupa, coordonna ses pensées et récapitula les tendances de son caractère.

Oui et non, était-il un mari possible pour Fanchonnette? S'il n'écouait que son coeur et son amour, il pouvait répondre oui. Il apporterait la sécurité à cette petite qu'il se sentait capable d'idolâtrer.

Mais, la rendrait-il heureuse?

Il était resté célibataire, ne pouvant se résoudre à une vie régulière... Se marier? C'était renoncer à toutes ses aspirations de quiétude un tantinet égoïstes... Faire de Fanchon sa maîtresse? La servitude en serait peut-être encore plus grande... Et Pierre se jugeait un piètre cadeau à offrir à un coeur de vingt ans!

Quelle cruelle énigme!

Pierre se trouvait profondément atteint car il aimait aujourd'hui, comme il n'avait jamais aimé!

N'était-il pas coupable? N'avait-il pas provoqué ce sentiment chez cette petite? Non, il avait seulement voulu la protéger, la défendre, et non la troubler, précieux fardeau dont la confiance en lui était si grande!

Allait-il détruire cette confiance en se déroband? Non il fallait épouser Fanchonnette et sacrifier ses habitudes, ce qui serait chose bien douce, étant donné l'amour qu'il éprouvait.

Et puis cela ferait taire tous les commérages. Et Pierre, sa résolution prise, comme un collégien se mit à chanter d'allégresse.

Mais, soudain, il se dirigea vers la glace accrochée au-dessus de la cheminée. Le jour cru jetait impitoyablement une lumière sincère sur tout ce qui était dans la pièce, et Pierre, sur le miroir, vit se refléter son visage.

Alors, il eut un sursaut. Insensé qu'il était! Partager l'amour de Fanchonnette! Quelle erreur! N'allait-il pas lui, Mandar, avoir quarante-six ans? Il ne les portait pas, certes! Toutefois, d'un coup de peigne, il écarta ses cheveux châtain, près des tempes; là, une mèche blanche mettait sa lueur d'argent. Il passa sa main sur son front et y sentit se creuser des rides.

[Lire la suite page 35]

BOUGIES

CHAMPION

DIGNES DE CONFIANCE

PRÉFÉRÉES pour toutes
LES CONDITIONS
RIGOUREUSES



... et meilleures
aussi pour votre auto

FABRIQUÉS
AU CANADA
DEPUIS 1919

à New York...

une adresse qui est une marque de distinction!
Entre les magasins chics de la
5ième Ave et le gai Broadway.



**Au Carrefour de tout
ce que vous désirez**

Choisi par les grands voyageurs pour sa bonne ambiance. Vous y serez comme chez vous! Seul, à partir de \$4.50 par jour. Chambres doubles et suites.

Son fameux "International Room"
Son "Fiesta-Bar" climatisé

HOTEL GREAT NORTHERN

118 WEST 57th STREET * NEW YORK

Tel. Circle 7-1900

500 chambres, toutes avec bain.
Télévision sur demande.

Le meilleur passe-temps et le moins coûteux

Un abonnement à l'hebdomadaire "Le Samedi", le plus ancien (fondé en 1888) et le plus moderne des magazines canadiens. Abonnez-vous-y en remplissant le bulletin ci-dessous ou achetez-le toutes les semaines chez votre dépositaire.

Coupon d'abonnement

Le Samedi

	Canada		Etats-Unis
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

NOUVELLE L'IDYLLE AUX ESCARGOTS Suite de la page 10

Vint un jour où le prince parvenu à l'âge d'homme, déclara son amour à la princesse de soleil et lui exprima son désir de l'emmener dans son château afin de l'épouser. Alors, une vive rougeur empourpra le visage de la jeune princesse.

Elle était si surprise par cette demande qu'elle éclata de rire, brisant le charme...

— Tu sais bien, voyons, mon beau seigneur que nous sommes Prince et Princesse pour nous amuser ! Dans la réalité, tu es mon ami d'enfance et je n'ai pas encore songé à me marier ! Vois-tu beau Sire, je te connais trop ! Un époux, il me semble que c'est quelqu'un de grave. Toi, tu es le prince du conte enchanté vécu lorsque nous étions petits...

« Devenir ta femme ? Peut-être cette idée me plaira-t-elle un jour... mais... »

Et l'insouciant princesse, comblée par le destin, quelque peu coquette, par un refus de ses jolies lèvres capricieuses, laissa le prince tout interdit !

Alors, celui-ci, peut-être par dépit, peut-être par chagrin, quitta la contrée. Ses parents vendirent le château et le prince, sa famille et sa suite s'en allèrent vivre à la ville.

La petite princesse resta seule dans son manoir. Les jours, les mois, les années s'écoulant, lui firent comprendre quel vide et quels regrets le départ du prince laissaient dans son cœur. Elle attendait toujours. Comme Soeur Anne, elle ne voyait rien venir.

Et la princesse de soleil se languissait...

Aliette de Cinchamps, ayant achevé de regarder sur l'écran de sa mémoire, le conte de fées dont elle était l'héroïne, rentra dans la réalité.

Que celle-ci se montrait décevante ! Cinq ans avaient passé depuis que le Prince s'était en lui.

Absent, il demeurait présent. Aliette avait eu besoin de ne plus voir son bonheur pour apprendre que c'était lui qui embellissait sa vie sans qu'elle s'en doutât.

Elle savait maintenant, que nous n'apprécions les choses qui nous sont bonnes, nécessaires et salutaires que lorsque nous ne les possédons plus !

Pourquoi avait-elle éloigné d'elle Pierre Darcourt, ce voisin de campagne qu'elle avait toujours connu ?

Le château de la Faisanderie n'était séparé du Cep que par des bois.

Les parents de Pierre, comme ceux d'Aliette, ne quittaient jamais ces belles et spacieuses demeures, si confortablement meublées, si pleines de recoins charmants, permettant des découvertes toujours nouvelles, où les enfants heureux se perdaient à loisir et s'enfermaient dans les greniers afin de piller les malles où s'entassaient les robes et les costumes d'autrefois qui leur servaient à jouer au prince et à la princesse...

Au cours du temps, les deux amis étaient souvent séparés. Pierre suivait les cours à la Faculté de Montpellier, tandis qu'Aliette travaillait chez elle avec une institutrice à demeure.

Mais il y avait les vacances ! Toutes les vacances... celles, familiales et intimes de la Noël, passées devant les bûches crépitantes des vastes cheminées ; celles moins casanières où les cloches de Pâques rapportaient les oeufs bariolés ; les quelques jours trop courts de la

Pentecôte où parents et amis piquenaquaient dans les bois. Enfin, arrivaient ces jours de juillet, ces deux mois d'août et de septembre que Pierre et Aliette vivaient en commun !

Des souvenirs l'assaillaient : il était déjà un adolescent alors qu'elle n'était encore qu'une fillette, avec ses moues puériles, ses caprices volontaires et ses boutades d'enfant gâtée.

Mais il n'avait jamais cessé de témoigner une profonde admiration à cette petite bonne femme !

Lorsqu'elle grandit, il étonna leurs parents par les soins délicats que lui, un rude garçon, parfois batailleur, prenait, lorsqu'il s'agissait d'Aliette.

Il défendait toujours sa cause lors des discussions entre camarades. Il était son chevalier servant et elle avait toujours raison à ses yeux.

Les années passèrent, l'ère des bourrades à coups de poing aussi.

Elle fut une adolescente encore frêle, aux prunelles bleues pleines de rêve ; lui, un potache dégingandé à la naissante moustache qu'elle se chargeait de lui épiler avec sa petite pince de poche. Si ses cheveux étaient parfois coiffés à la gribouille, d'un coup de peigne elle les disciplinait, mais elle l'avait dans son regard la même admiration fidèle.

Aliette considérait son camarade comme une chose lui appartenant. Cet absolu dévouement lui apparaissait naturel. Elle n'en faisait aucun cas. Elle savait bien cependant, que si cette soumission lui eût manqué, elle en eût souffert, par amour-propre, par cette espèce de despotisme qui fait que nous souhaiterions exclusifs, à notre usage, les sentiments de ceux qui nous témoignent de l'intérêt ou de l'affection.

Et voilà que par la suite, après l'aveu qui la surprenait, elle avait anéanti tout ce passé !

Pierre avait-il parlé trop tôt ? Sans doute.

Aliette rêvait de l'inconnu, elle se demandait quel oiseau bleu, comme dans les contes, elle capturerait ?

Or, de savoir que c'était Pierre qu'elle retenait prisonnier, cela avait été pour elle une telle surprise, qu'elle avait repoussé, déçue, le bonheur qui s'offrait...

Tout d'abord, elle n'avait point regretté sa décision. Pierre, son ami d'enfance, devenir son mari, quelle plaisanterie !

Mais, en face de l'absence qui se prolongeait, Aliette songea de plus en plus à ce Prince Charmant, et le tendre et cruel amour, peu à peu s'était emparé d'elle.

Elle savait que Pierre Darcourt ayant

brillamment soutenu sa thèse était établi docteur à Montpellier.

Il n'était jamais revenu au petit pays de son enfance où Liette, la Princesse lointaine prenait des allures de Reine Pénélope...

A présent, de plus pressantes réalités étreignaient l'esprit de la jeune fille.

Trois ans auparavant, sa mère, déjà veuve, avait quitté ce monde. Aliette restait seule avec sa grand-mère, une femme exquise d'une soixantaine d'années.

La vie eût pu être supportable et paisible en dépit des deuils qui assombrissaient l'atmosphère du Cep.

Hélas ! les bouleversements de l'existence actuelle obligeaient cependant l'aïeule à prendre une décision terrible pour elle et pour sa petite fille.

Madame de Cinchamps voyant ses rentes fondre comme neige au soleil sous la rigueur des temps résolut de mettre le château en vente.

Aliette, ce matin-là ne voulait pas s'appesantir sur la catastrophe que cela représentait pour les deux générations de ce domaine. On ne se sépare jamais sans de cuisants regrets d'un lieu où l'on a vécu heureux.

Il restait, à la lisière du bois, une maison de forestier appartenant à la châtelaine qui serait encore une habitation trop grande pour une grand-mère et sa petite-fille !

Mais elles seraient bien là, la vente du Cep leur assurant fort largement de quoi vivre sans avoir le souci du lendemain.

Pour Aliette et son aïeule, l'horizon ne serait pas changé. Mais il serait bien dur, certes, de vivre si près du château sans pouvoir, désormais y pénétrer !

On avait mis l'affaire entre les mains du notaire de la famille. L'acte de vente maintenant, était signé, Aliette savait que l'acquéreur, qui avait tenu à demeurer anonyme s'étant servi d'un prête-nom comme intermédiaire pour conclure cette affaire, achetait la propriété afin d'y aménager des locaux destinés à une colonie de vacances.

La jeune fille ne savait rien de plus.

Un peu intriguée par le soin que prenait le nouveau propriétaire à cacher son identité, elle n'avait pour lui qu'une antipathie profonde.

Pouvait-il en être autrement envers l'intrus que les circonstances l'obligeaient à voir régner en maître dans des lieux où s'était écoulé son enfance !

La semaine sainte de ce printemps-là était arrivée. Avant de quitter définitivement le château du Cep, Madame de Cinchamps appela sa petite-fille :

— Aliette, tu veilleras, n'est-ce pas et je t'y aiderai moi-même à tout préparer pour la procession ? Il faut faire tout comme à l'accoutumée.

— C'est entendu, chère Mémé ! Je n'ai pas beaucoup de courage pourtant !

— Certes, je le conçois. Mais cela te distraira. De plus, nous ne pouvons manquer à la tradition !

C'est que le petit village de Saint-Guilhem avait conservé une coutume plutôt curieuse !

C'était la procession des Escargots qui se déroulait le Jeudi-Saint, à neuf heures du soir, à travers les rues.

Le cortège en lui-même se composant d'un défilé d'ecclésiastiques, d'acolytes,

COUPABLE OU NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Quand les participants à une beuverie en viennent aux coups, que l'un d'entre eux accuse un autre de voies de fait et que les versions du plaignant et du prévenu sont contradictoires, qu'arrivera-t-il de la plainte ?

Un jeune homme et son amie vont visiter un ménage. Les deux hommes décident de jouer aux dés, avec de l'argent comme enjeu. Ça dure toute la nuit.

On ne se contente pas de jouer cependant. Les dames comme les messieurs consomment force bouteilles de bière. A quatre, au cours de la nuit, ils ont vidé quatre douzaines de bouteilles. Au petit jour, la dame du logis va en quêrir une cinquième douzaine de grosses bouteilles dans un "blind pig" voisin.

Comme on peut s'y attendre en telles circonstances, la bière engendre la dispute, puis on en vient aux coups.

Les échos de cette nuit de beuverie et de jeu parviennent jusqu'en Correctionnelle. L'épouse de l'hôte accuse le visiteur de l'avoir battue.

Rien d'étonnant alors que deux versions différentes soient présentées au Tribunal.

La plaignante explique l'affaire ainsi. Comme le jeu durait toujours, elle s'était couchée vers le matin. Alors qu'elle se relevait du lit, elle vit les deux adversaires faire un pari de \$20.00. C'est le mari qui gagna. Mais comme il se baissait pour ramasser les \$40.00 sur le plancher, le visiteur lui assena un coup de pied sur la tête. La plaignante intervint alors pour reprocher ce procédé brutal au jeune homme. Mais il se tourna alors contre elle et la battit.

La plaignante avoue cependant que son mari avait triché en jouant, ce qui avait suscité l'ire du visiteur.

D'autre part le visiteur et sa compagne rapportent l'affaire différemment. Alors que tout le monde était passablement ivre, la plaignante a frappé le prévenu au bras avec un instrument dont on ne se souvient plus. Puis elle a tenté de lui casser une bouteille de bière sur la tête. C'est en se défendant que le prévenu aurait pu malmené la plaignante.

En tenant compte des faits et des circonstances, Faut-il trouver l'accusé COUPABLE ou NON ?

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu, à Montréal, le 4 février 1953, aux Sessions de la Paix.

de chantes et de pèlerins portant bannières en tête ne présentait rien d'extraordinaire.

Ce qui le rendait si pittoresque c'était la façon dont les habitants du village illuminaient leur maison en cet honneur.

Sur le seuil des portes, sur l'appui des fenêtres, sur les rebords de maçonnerie, les femmes répandaient des traînées de sable fin.

Sur ce sable, elles plaçaient à intervalles réguliers et rapprochés, des coquilles d'escargots.

Ces coquilles avaient été vidées soigneusement les jours où toute la maison s'était régalée d'un fricot d'escargots, plat régional apprécié dans cette contrée où les limaces bavent sur les vignes!

On choisissait les plus grosses coquilles, on les vidait complètement, on les lavait et elles étaient prêtes pour la procession du Jeudi-Saint.

Les ménagères versaient dans ces lampes rustiques une cuillerée de crasse d'huile d'olive, y plongeait un brin de coton; quand sonnait la cloche annonçant le départ de la procession, elles allumaient la lampe « escargotique » comme l'appelait Aliette qui voyait toujours avec un plaisir renouvelé cette sarabande de lucioles!

En effet, cela luisait, éclairait et fumait! Mais la fumée ne se distinguait pas trop dans la nuit et se perdait dans la vallée, tandis que les mille petites flammes dansantes illuminaient étrangement les vieilles maisons et entouraient d'un aspect fantastique le cortège religieux qui descendait en chantant psaumes et cantiques.

Au soir du Jeudi-Saint de cette année-là, tout était prêt comme à l'accoutumée.

Aliette, en robe blanche sous un manteau de lainage, car la nuit était fraîche, parcourait une des rues du village. Elle était seule. Sa grand-mère s'étant assise à la porte de l'auberge en attendant la procession.

La jeune fille flânait, ravie de revoir cette coutume qui mettait une effervescence de bon aloi, faite de vie et de recueillement, dans ce petit village.

Vu d'un peu loin, Saint-Guilhem, couronné de fumée et léché de lueurs rouges, semblait en proie à quelque terrible incendie.

Et les Guilhemois savaient bien que le commerce marcherait un peu, car on venait de Montpellier et des environs, assister à la procession des Escargots.

Tandis qu'Aliette rallumait la flamme au-dessus de deux coquilles dont la brise venait d'éteindre le lumignon, une auto stoppa non loin d'elle.

— Mademoiselle, auriez-vous l'obligeance de me dire si la procession est sortie de l'église?

— Pas encore, Monsieur! Cela, toutefois, ne saurait tarder? Si vous voulez l'attendre sur ce passage, elle arrive!

A la lueur des lilliputiennes lampes, Aliette, en levant les yeux, eut un brusque sursaut.

L'homme ne lui semblait point inconnu. Sa voix, surtout, plus mâle que jadis, réveillait en elle d'intimes résonances.

Mais, le touriste, déjà, s'inclinait: — Aliette de Cinchamps, n'est-ce pas? proféra-t-il non pas en interrogation, mais en certitude.

La jeune fille, tant son heureuse surprise était grande, ne cachait ni son émoi, ni sa joie.

— Pierre! Oh! Pierre, est-ce donc vous?

Darcourt s'immobilisa, debout devant elle. Un moment de silence régna. Mais, à la clarté des flammes d'escargots, il perçut une autre flamme plus secrète et si réchauffante qu'il fut envahi par sa chaleur, comme si, tout à coup, une allégresse imprévue faisait battre plus vite son cœur.

La flamme qui animait le regard d'Aliette, son amie d'enfance, possédait une ferveur touchante pour lui, comme une révélation émouvante.

Dans la sincérité de son élan, Aliette assurait:

— Oh! Pierre, comme je suis contente de vous revoir!

Elle n'osait pas, cependant, reprendre le tutoiement familial à leurs jeunes années d'autrefois.

— Ma chère Aliette! Je me suis souvenu de la procession aux escargots. Le désir, tout à coup, m'est venu de la revoir; le soir étant libre, j'ai pris ma voiture.

— Oui, c'est toujours comme jadis! dit simplement Aliette en marchant aux côtés du jeune docteur. Par exemple, je n'ai jamais su m'expliquer cette singulière coutume!

— Eh bien! je vais satisfaire votre curiosité, un de mes amis, félibre de Montpellier attaché aux traditions de notre Languedoc m'a conté l'origine de cette illumination.

Le luminaire était cher dans l'ancien temps. Les pieux habitants de Saint-Guilhem savaient ce qu'il en coûtait d'acheter des cierges ou de la chandelle pour faire honneur à la proces-

sion. Mais ils avaient sous la main, dans cette région où l'on cultive l'olive, une matière éclairante; ils avaient de l'huile à revendre! quant aux brins de coton qui servaient de mèche, ils étaient fournis par les pompons des bonnets de nuit.

Ainsi, peu à peu, cette coutume s'est implantée et, si les couvre-chefs nocturnes ont dû disparaître, il reste encore bien du coton aux mains de nos ménagères.

Ce Pierre Darcourt, combien il savait de choses!

Voici qu'ils retrouvaient la fraternelle camaraderie d'autrefois, nuancée cependant d'un sentiment plus fort, plus troublant aussi.

Afin de chasser cette sensation étrange qui paralysait un peu l'expansion d'Aliette, celle-ci s'empressa de parler. De parler vite et beaucoup. Elle raconta les épreuves qui l'attristaient, elle et sa grand-mère. Elle annonça la vente du Cep à un acquéreur anonyme qui devait le transformer en abri pour une colonie de vacances.

Pierre l'écoutait en silence. Mais il avait pris le bras d'Aliette et ils avançaient tous deux, mêlés à la foule de la procession.

Ils passaient devant les rangées de lucioles aux assises en coquilles d'escargots. Il entendait parler la voix chantante d'Aliette.

Soudain il questionna:

— Cet homme qui a acheté votre château vous le détestez, n'est-ce pas?

— J'ignore son nom, mais Pierre, vous devez comprendre mon chagrin à l'idée de quitter le Cep!

— Aliette, croyez-vous toujours aux contes de fées?

Hélas! Pourquoi évoquait-il cette époque où le Prince aimait la Princesse de soleil?

— Mon enfance est finie et j'ai eu des caprices de fille trop gâtée... Les fées, les contes de bonne femme... non, Pierre, je n'y crois plus!

— Vous avez tort! Le conte bleu ne finit pas. Il recommence et voilà tout. Il nous reste toujours, d'ailleurs, les escargots! Voyez comme ils brillent, reliant la tradition du passé aux réalités du présent! Les escargots, les fées, tout cela nous assure de ne jamais désespérer!

— Pierre, si vous saviez... Je suis si malheureuse...

Le docteur Darcourt serrait plus fortement contre lui le bras de sa compagne, il murmura:

— Il était une fois, un petit Prince qui voulait emmener dans son château la belle Princesse Liette afin de l'épouser. Celle-ci, désolant son Seigneur, répondit que, peut-être, un jour, elle l'aimerait...

— Pierre! Pierre! comme vous êtes cruel de me rappeler mon hésitation! Je ne savais pas alors ce que c'était que d'aimer en vain...

— Aliette, croyez-vous aux contes de fées! Peut-être ai-je le pouvoir de vous vendre votre château? Voulez-vous que le Prince et la Princesse y rentrent en fiancés heureux?

— Je le voudrais bien! Mais hélas! c'est impossible!

— Tout est possible, au véritable amour! Aliette, l'acquéreur du Cep, c'est moi...

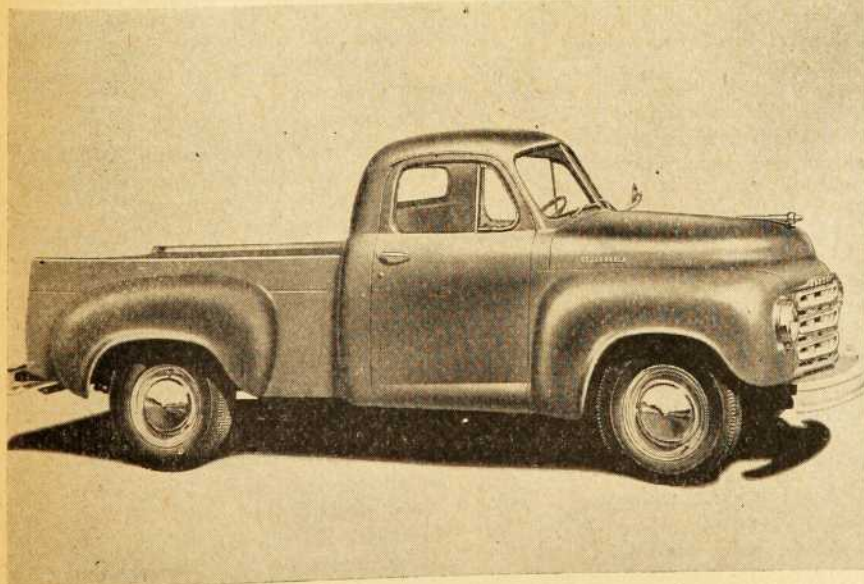
Cette année-là, la procession aux Escargots ne vit pas que de pieuses dévotes psalmodiant des litanies en se signant.

Elle vit aussi, furtivement dans l'ombre bien en arrière du cortège recueilli, un jeune couple enlacé qui s'embrassait...

Mais, les escargots ont toujours été muets!

Quant au bon pasteur du lieu, s'il a deviné la scène idyllique, certainement qu'il s'appropriait à bénir les fiancés.

MADELEINE CHAMPION.



Pratique, élégant, aussi maniable qu'une voiture de tourisme et fort résistant: c'est le fameux 1/2 tonne "2R5" fabriqué par les usines Studebaker du Canada. S'il en est tant pour sillonner nos routes, c'est qu'il a fait ses preuves.

MAUVAISE HALEINE— MOI?

LES EXPÉRIENCES PROUVENT QUE DANS 7 CAS SUR 10

COLGATE

ENRAYE LA MAUVAISE HALEINE D'ORIGINE BUCCALE

PURIFIE L'HALEINE TOUT EN NETTOYANT LES DENTS

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pourquoi souffrir?... La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.

POUDRES

LAMBLY'S

CONTRE LE MAL DE TÊTE

JEUNES FILLES QUI TRAVAILLEZ

Si votre ouvrage vous épuise recouvrez et maintenez vos forces avec cet infatigable fortifiant vitaminisé.

Ideal a tous les ages

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier

D. WATSON & CO., Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *Le Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

CAT-TEX

SEMELLE économique

DE CAT'S PAW

NOTRE FEUILLETON

LA VOLEUSE D'HÉRITAGE

par MAXIME VILLEMER

No 8

Et, se penchant vers l'escalier, il appela Pipe-en-Bois.

Une seconde à peine s'écoula, des pas précipités résonnèrent sur les marches de pierre et Mme Giacomo apparut sur le seuil de la voûte sombre.

— Monsieur de Hautmont! dit l'Italien en présentant Laurent.

— Tu reconnais Monsieur, hein! un ami, ton client du square Monge.

Et il fit un imperceptible geste.

Laurent était si troublé qu'il ne le remarqua pas.

— Nous avons à causer de Bluette, lui et moi. Alors, ne m'attends pas, ma grosse... je rentrerai directement à la cagna.

Et, souriant, il se pencha vers elle pour l'embrasser et, à voix basse, imperceptible, lui murmura en italien ces quelques mots à l'oreille :

— *Nascondi la Piccola i aspetti mi qui!* (Cache la petite et attends-moi ici).

Pendant ce temps, Laurent, impatienté, s'était dirigé vers la porte, et, sur le seuil, attendait.

César, posté sur le trottoir en face de l'estaminet faisait les cent pas sans patience, car il trouvait que la conférence était bien longue.

Enfin, il vit sortir du cabaret Laurent de Hautmont et Giacomo, et, de loin, les prit en filature.

Ils descendirent ensemble la rue Mouffetard.

Sans échanger une parole, ils arrivèrent à la place Monge.

Ce fut l'Italien qui attaqua.

— Alors, monsieur le docteur, vous avez à me parler, paraît? De quoi s'agit-il et en quoi puis-je vous être utile, car vous savez d'avance que mon dévouement vous est tout acquis. Parlez sans crainte, vous avez affaire à un ami. Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je vais droit au but, reprit Laurent; je viens vous reprendre Bluette.

Giacomo sursauta.

— Reprendre la gosse! Ah ça docteur, c'est-y pas que vous êtes un peu piqué, à c'heure? Comment, vous m'avez lâché une fortune pour que je vous en débarrasse, et, maintenant il y a malbonne, vous voulez la reprendre?... C'est vrai tout de même, que les riches n'ont pas de suite dans leurs idées.

« Reprendre Bluette! D'abord, ça ne se peut pas.

— On peut ce que l'on veut! s'écria Laurent en lui saisissant le bras violemment, tout en jetant un regard vers César, qui, blotti sous le porche de l'église, tout près d'eux, ne perdait pas un mot de leur conversation.

« Oui, Giacomo, affirma le docteur de Hautmont à voix haute, ou de bon gré, ou de force... entendez-vous... nous nous avons des tribunaux, en France!

— Comment qu'vous dites ça?

« Ainsi, c'est vous qui avez manigancé l'affaire. Par vos ordres, l'héritière gênante a été subtilisée... Et vous avez encore le culot de me menacer de la

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Gladys de Frileuse fait assassiner son demi-frère le comte Jean de Frileuse par le docteur Laurent de Hautmont. Puis, avec la complicité du notaire Antoine de Perceval, elle détruit un testament de Jean en faveur de Valentine Mornas et de sa fille, Bluette, et s'empare bientôt de l'héritage. Enfin, Gladys et Laurent s'étant épousés, ils font enlever par des bandits la petite Bluette. Et maintenant, compromise avec le comte Ulrich de Burlow, Gladys est mêlée à une affaire d'espionnage peu avant la première grande guerre.

justice et de tout son tremblement de police? Ça, voyez-vous, c'est épatant d'entendre une canaille parler comme un honnête homme.

— Oui, murmura Laurent en se penchant vers Giacomo, vous avez raison, je suis une canaille!

« Mais, admettez que cette canaille se repente et que, pour alléger sa conscience, elle soit décidée à dénoncer son complice tout en s'accusant elle-même, que ferez-vous?

« Or, cette heure a sonné pour moi... il me faut, à tout prix, Bluette, vous comprenez... à tout prix.

L'offre était alléchante et Giacomo réfléchissait. Mais, en ce moment, il voulut tenter l'impossible, en grossissant les difficultés, pour augmenter encore son bénéfice.

D'un air tout pantois, il murmura :

— Ah! je connais votre générosité, monsieur, et croyez bien que, si on pouvait vous la rendre, ce serait fait tout de suite; mais voilà...

« Elle était trop bien chez nous, voyez-vous, l'ingrate... Il y a quinze jours, un soir, en rentrant, je ne l'ai pas trouvée à la maison. Elle avait fui... et, depuis, malgré toutes mes recherches, impossible de la retrouver... Voilà, monsieur, l'aveu que j'avais à vous faire. Mais vous êtes riche et puissant, vous! Agissez... racontez votre aventure à la justice. On vous la retrouvera, votre Bluette!

Giacomo, sûr de l'effet de sa petite harangue, en avait à l'avance réglé la savante mise en scène, les gestes et les intonations.

Et il était content de lui! La fable grossière qu'il avait inventée lui semblait si vraisemblable!

Mais, malgré tout, il se rendait compte qu'il avait commis une irréparable gaffe. Comment, maintenant, rabibocher l'affaire? Il essaya pourtant, maladroitement.

— Alors, monsieur le docteur, ce que je vous ai dit du départ de la même vous chagrine tant que ça? Comme je vous comprends! Elle était si gentille, si douce, si bonne. Aussi, jugez de ma douleur lorsqu'en rentrant nous ne l'avons plus trouvée. Ah! parbleu! on l'a bien cherchée partout, mais, avec nos faibles ressources, on n'est arrivé à rien...

Laurent, songeur, laissa passer ce flot de paroles sans l'interrompre, mais en cherchant à lire la vérité sur le visage du bandit, Giacomo voulut enlever le doute qu'il sentait planer.

— Pauvre gosse! c'est un vide chez nous tout de même!

« Bref, si je puis vous être utile à

quelque chose, je me tiens à votre disposition... vous savez où je reste, appelez-moi.

M. de Hautmont était désespéré. Le rêve un instant caressé venait de s'écrouler lamentablement.

Et il appela César.

Le matelot accourut.

— Tiens, tiens, vous avez amené du renfort! gouailla Giacomo qui, malgré lui, commençait à s'impatienter des suites de cette aventure.

— Du renfort! clama César... non! mais un gaillard résolu à retrouver sa petite Bluette... et tu sais, l'homme, c'est à moi que tu auras des comptes à rendre, tonnerre de Brest? Où est l'enfant que tu nous as volée, bandit?

Giacomo ne se sentait pas à son aise, d'autant plus qu'il venait de voir poindre là-bas la silhouette inquiétante d'un agent de police.

Il murmura :

— Ne restons pas dans la rue à discuter comme ça, on finirait par nous remarquer. Voulez-vous venir causer chez moi, je demeure à deux pas; le docteur sait bien où je reste, pas vrai?

César, remarquant le trouble qui se lisait sur la figure sinistre de Giacomo persistait à le dévisager en grommelant d'une voix terrible :

— Bluette entends-tu, bandit, je veux savoir où tu la caches?

— Cet homme prétend ignorer la retraite de l'enfant, Bluette, lasse sans doute des mauvais traitements qu'il lui infligeait, s'est sauvée; voilà ce qu'il affirme, du moins, et il m'en offre la preuve en me proposant d'aller m'en assurer chez lui.

— A quoi bon? rugit César. Il l'a cachée, parbleu! loin d'ici sans doute, et il sait bien que nous ne la retrouverons pas.

« Il y a mieux à faire...

Giacomo poussa un soupir de soulagement.

César, maintenant, s'adressait à lui :

— J'ai cinq mille francs d'économies, je te les donne si tu me dis la vérité.

— Hélas! reprend Laurent, je lui ai offert déjà une fortune!

— Alors, murmura sourdement le matelot de Jean, cet homme dit la vérité.

Et l'Italien conclut :

— Vous m'offririez des millions, ce serait le même prix... Je ne sais rien... rien de rien.

— C'est bien, dit Laurent, je vous reverrai, Giacomo.

— Quand vous voudrez, fit l'Italien goguenard. Je suis toujours chez moi de cinq à six.

Et, fredonnant une chanson de barrière, il tourna les talons.

— Qui sait? dit gravement le matelot. J'ai mon idée! Demain, c'est moi qui descendrai dans le sous-sol, s'il le faut.

Dans la taverne obscure et enfumée, seules Pipe-en-Bois et Bluette, sont restées tapies dans un coin d'ombre où parviennent à peine les faibles lueurs du quinquet fumeux.

Et Giacomo ne vient pas! Bluette, blottie sous une table, s'est endormie. Pipe-en-Bois, devant son verre vide, tendant l'oreille au moindre bruit, commence à s'inquiéter de cette absence prolongée.

Tout à coup, elle tressaille : une voix sonore vient de se faire entendre dans l'escalier branlant et humide.

C'est Giacomo qui revient, Giacomo qui appelle :

— Pipe-en-Bois!

— On y va... crie la mégère. Attends un peu.

Et, timidement :

— Tu es seul?

— Oui.

— Et l'autre?

— Ils étaient deux.

— Tu me fais peur!

— Ils sont partis! Viens... pour plus de sûreté, on va sortir par l'impasse avec la môme.

— Elle roupille.

— Eveille-la! Allons, ouste, cavalons.

D'un coup de pied, Bluette est éveillée; et, d'une allure traînante et lasse, encore à moitié endormie, elle suivit les deux misérables.

Tous trois se dirigèrent, en faisant mille détours, vers leur logis. La rue était morne et sombre; au ras des maisons se profilaient sans bruit, comme des ombres, quelques retardataires pressés de regagner leur foyer.

La bise était glaciale et Bluette grelottait.

Devant une très vieille maison à trois étages, percée de trois fenêtres en façade, ils s'arrêtèrent, pénétrèrent un à un dans un étroit corridor obscur et grimpèrent en file indienne jusqu'en haut.

— Ouf! fit Pipe-en-Bois en s'arrêtant, essouffée, en voilà une soirée! Et tu m'en as fait, une peur!

— Tais-toi. Je te narrerai la chose tout à l'heure.

Et, avec ironie :

— Conduis d'abord, mademoiselle dans sa chambre, où son chien roupille en l'attendant.

Bluette, tout à fait éveillée, entra dans un petit cabinet prenant jour sur une courlette sombre.

Debout, mais tenant à peine sur ses pattes, tant la fatigue de la veille avait été grande, le vieux chien recueilli dans le bois de Vincennes attendait l'enfant, se ruait sur les mains tendues vers lui et Bluette, lasse elle aussi et pouvant à peine parler, murmurait :

— Mon vieux chien! Yette chérie! me voilà enfin!

A côté, dans la pièce voisine, on parlait d'elle, et son nom, prononcé à voix basse, frappa néanmoins ses oreilles; alors, Bluette se souleva à demi sur sa couche, s'approcha de la cloison et écouta.

Commencé dans l'édition du 21 mars 1953.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Dans ce silence de la vieille maison endormie, les paroles de ses tortionnaires lui arrivaient distinctes.

— Si tu veux m'en croire, disait Giacomo, nous garderons la gosse enfermée ici pendant plusieurs jours ; et, ce qu'il y aurait de mieux à faire, ce serait même de nous embarquer le plus tôt possible pour une destination lointaine.

« La perte de cette môme serait pour nous irréparable ; tous les jours, elle nous rapporte une vingtaine de francs ; les dimanches de grandes tournées, elle double la recette : cette gosse est une véritable fortune et il ne faut à aucun prix nous en séparer.

— Oui, oui, murmure Giacomo, il faut s'trotter avant la fin de la semaine. Nous partirons la nuit, c'est plus sûr.

« Je vais, dès demain, acheter un cheval, une vieille guimbarde et... en route pour le pays du soleil !

« Tout près de ma patrie, nous serons mieux qu'ici, car là, du moins, nous n'aurons plus rien à craindre de ce docteur à la manque qui, après nous avoir donné la môme avec tant d'empressément, veut nous la reprendre pour la rendre à sa mère.

Sa mère ! Il avait dit... sa mère !

— Ah ! pensait Bluettes éperdue, j'ai donc aussi une mère, moi ! Une maman qui m'aime, qui me cherche et se désespère sans doute.

« Ah ! écoute, toi aussi, mon bon chien. Tu entends ? j'ai une maman !

Et, prenant la tête du vieux gardien fidèle entre ses bras qui tremblaient de joie, elle la couvrit de baisers.

— Chut ! N'aboie pas, surtout, ma Yette. Demain, nous nous en irons très loin et, cette fois, ce sera fini... nous ne reviendrons jamais ici, jamais...

Et, dans l'esprit de l'enfant, avait germé un projet de fuite prochaine.

Bluettes s'endormit.

Le lendemain, de très bonne heure, elle se leva hâtivement, et, entrouvrant doucement la porte, murmura :

— Pouvons-nous partir, Giacomo ?

Au son de cette voix, l'Italien s'est éveillé, de fort méchante humeur, car Pipe-en-Bois et lui ont veillé fort tard pour causer de leurs projets, et il est encore abruti par l'ivresse.

— On en r'causera plus tard. Fiche-moi la paix ! Rentre dans ta turne, je t'appellerai.

— Mais il est sept heures, Giacomo, et c'est dimanche.

S'interposant :

— Si elle reste ici, dit Pipe-en-Bois se dressant sur son séant, c'est deux louis que nous perdons. Deux louis ! entends-tu ? une grosse perte pour nous.

Et, tout bas :

— Si tu allais, mon petit Giacomo, la conduire un bout de chemin ? Tu pourrais voir s'il n'y a rien de suspect et tu reviendrais tranquille, après, faire un bon somme.

— Tu as toujours raison, ma femme. De quel côté Giacomo allait-il diriger leurs pas ?

Bluettes ne s'en occupait point : elle avait son but, un but bien arrêté que, tôt ou tard, il lui faudrait atteindre.

Giacomo ne la laissa sortir de la maison qu'après s'être bien assuré qu'il n'y avait personne aux environs qui pût avoir des velléités de les suivre.

Ils gagnèrent la rue des Ecoles, le boulevard Saint-Michel et, quand ils furent arrivés sur les quais :

— Tu es à deux pas de Notre-Dame, dit Giacomo, ce sera pour toi une journée de repos ; flanquée de ton cabot, tu peux t'installer sous le porche et récolter beaucoup d'argent.

— On fera ce qu'on pourra... Yette et moi.

— Tu l'aimes, hein ? cette sale bête-là !

— Comme on aime son compagnon de misère, oui, ami Giacomo.

— Ah ! langue de vipère ! si Pipe-en-

Bois t'entendait, elle te caresserait les reins de la trique.

L'enfant ne répliqua rien et, silencieusement, continua son chemin, accompagnée de son fidèle ami.

Alors, un soupir de soulagement souleva la poitrine de Bluettes.

Longuement, elle explora les alentours, les quais un peu déserts ; puis, répondant par de douces paroles aux caresses du chien tout heureux, lui aussi, du départ de Giacomo, elle s'achemina vers Notre-Dame.

Le projet qui avait germé dans sa petite tête lui donnait du courage. Elle avait hâte de gagner quelque arpent et, la nuit venue... de s'enfuir, loin, bien loin !..

Mais, où irait-elle ?

Au hasard, parbleu ! en chantant pour vivre.

Soudain, elle eut un tremblement de joie : tout près d'elle, un jeune garçon venait de s'arrêter et, curieusement, l'examinait :

— Mais je ne me trompe pas, dit-il, vous êtes la petite violoniste du bois de Vincennes ?

— Oui, monsieur. Moi aussi, je vous ai reconnu tout de suite.

— Et qu'est-ce que vous faites ici ?

— Comme vous le voyez, j'attends les aumônes qu'on voudra bien me donner.

— Alors, vous ne chantez plus ? vous ne jouez plus du violon ? demande Marcelin dont les fins sourcils s'étaient rapprochés ; vous mendiez ?

Une pâleur malade s'épandit sur le front pur de l'enfant. Sous une poussée de larmes, ses yeux se fermèrent à demi.

Elle dit, très grave :

— En cet endroit-ci, où l'on m'a amenée aujourd'hui, je ne peux ni chanter, ni jouer, je ne peux que mendier... mais je ne mendierai plus longtemps.

Et, avec un soupir :

— Je vous ai fait de la peine, fit Marcelin ému.

— Peu importe ! puisque nous ne nous reverrons sans doute jamais.

— Qui sait ? murmura Marcelin en prenant les petites mains de l'enfant. Le hasard ne nous a-t-il pas déjà réunis deux fois ? Vous connaissez le proverbe : jamais deux sans trois... Au revoir mademoiselle.

Et avec un bon sourire il la quitta.

Elle le suivit des yeux et le vit entrer dans la cathédrale. Les sculptures magnifiques de Notre-Dame attiraient Marcelin qui venait là très souvent.

Abîmé dans sa contemplation, Marcelin s'attarda dans toutes les chapelles de la basilique et, quand il sortit, Bluettes avait disparu.

VI

Le jour qui suivit la rencontre de Giacomo et de Laurent de Hautmont, César attendit que la nuit fût venue et se dirigea vers la rue Lhomond.

Dans un café de la rue Soufflot, il s'arrêta pour prendre un apéritif, demanda, au garçon qui le servait, de l'encre et du papier, puis écrivit :

« En vous quittant hier au soir, mon intention était d'envoyer au préfet de police la preuve accusatrice de votre crime ; mais j'ai réfléchi que je perdrais ainsi tout d'un coup les avantages que je peux tirer de la possession de ce fameux carnet ; possession qui n'est pas sans vous causer quelque inquiétude, je suppose.

« Donc, après mûre réflexion, j'ai résolu d'attendre encore pour livrer ma trouvaille.

« Avant d'agir, il me faut voir une de vos victimes, Mlle Valentine Mornas, la consulter à ce sujet. Ce qu'elle décidera, je le ferai.

« En attendant, vous pouvez retourner à Maison-Rouge en toute tranquillité — si possible ! — et je vous tiendrai

au courant de ce qui aura été convenu entre nous.

« César ».

Il cacheta la lettre, y mit un timbre, paya sa consommation et partit pour se rendre chez Valentine, bien décidé à lui dire toute la vérité...

Mlle Mornas ne l'attendait point.

Depuis quelques jours, Pâquerette et elle chômaient.

La grande Coralie ne leur donnait plus de travail, prétextant que les affaires allaient très mal ; et ce jour-là, justement, Pâquerette s'était mise en campagne pour essayer de trouver un peu d'ouvrage.

Neuf heures cependant venaient de sonner à la petite pendule de zinc de la modeste salle à manger, où se tenait Valentine quelque peu anxieuse, quand César se présenta.

— Quoi ! vous ici, mon bon César ?

— Oui, César en chair et en os, mais avec toutes sortes de choses embêtantes à vous dire.

— Tu sais quelque chose ? murmura Valentine, dont les regards brûlants de fièvre se fixèrent, ardents, sur César.

— Oui, je sais ! malheureusement.

Et, avec un soupir :

— C'était à prévoir : Laurent de Hautmont s'est débarrassé de l'enfant ; et quand il était résolu enfin à nous la rendre, il ne pouvait plus : l'enfant avait disparu.

Un sanglot souleva la poitrine de Valentine.

— Elle s'est enfuie ! continua César ; mais consolez-vous, on la retrouvera, et j'ai l'espoir, moi, que ce sera bientôt.

« Au moment où j'ai fait mon apparition, les amoureux avaient filé ; le mari était là, tout seul ! Il pleurait comme un serin qu'il est... Alors, j'ai parlé de vous, de l'enfant... et du carnet !

« Je le lui ai mis sous le nez, le carnet ! Ah ! quelle scène ! Vous comprenez bien que je n'ai pas pris de gants pour lui dire ce qui lui pend à l'oreille : je l'ai menacé, lui et la fille du marquis de Frileuse, de les mener en cour d'assises.

— Mon César, tu ne feras pas cela, murmura Valentine en passant la main sur son front.

— Et qui m'en empêchera ?

— Moi.

— Ah ça ! déraisonnez-vous, madame Valentine, permettez-moi de vous le dire !

— Peut-être bien ! Mais tu n'as donc jamais songé, toi, que j'ai failli porter ce nom de Frileuse ! que ma fille, quoique bâtarde, est de cette race ! Tu n'as donc jamais songé au retentissement d'un tel procès ! Tu n'as donc jamais pensé que je serais appelée là comme témoin ! que mes chers secrets d'amour seraient dévoilés en plein tribunal, devant une foule qui certainement me serait hostile, pour laquelle je serai toujours, comme pour les juges, du reste, la fille perdue, cause indirecte d'un drame !

César restait songeur :

— C'est pourtant vrai tout de même, ça, mademoiselle Valentine !

— Ne te sers donc des preuves que tu possèdes, reprit Valentine très grave que pour retrouver ma fille, et surtout qu'il ne soit jamais question d'argent entre cette famille maudite et moi. Je suis pauvre, qu'importe ! Je serai relativement heureuse, puisque ma conscience ne me reproche rien.

Et César vit de grosses larmes rouler sur les joues de la pauvre femme.

Ce fut en ce moment de détresse si grande que Pâquerette, exténuée de fatigue, rentra.

En apercevant César, elle eut un cri de joie.

— Tu sais, dit Valentine, rien de nouveau : impossible de savoir où est Bluettes ; elle n'est plus chez les gens qui me l'ont volée.

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Vent qui se glisse à travers une fente, un trou ?
2. Un jaune d'oeuf ?
3. La broche mobile unissant les deux parties d'une charnière ?
4. Boule que l'on met au bout des fleurets d'escrime ?
5. Des boucles frisées de cheveux postiches ?
6. Cercle en bois en haut et en bas d'un tambour, servant à tendre les peaux de ce tambour ?
7. Celui qui recherche les paillettes d'or dans le lit de certains cours d'eau et terres aurifères ?
8. Pli fait à un vêtement pour le raccourcir ?
9. Parler d'une voix enrouée ?
10. L'art de transmettre des ordres au moyen d'instruments de musique ?

REPONSES

1. Vent coulis.
2. Un moyen.
3. Un lacet.
4. Un étouff.
5. Des chichis.
6. Une vergette.
7. Orpailleur, pailleteur.
8. Troussis.
9. Grallier. (Aussi : crier comme une corneille).
10. La célestique.

Pour vous qui voulez construire

Les prêts de la L.N.H. facilitent l'acquisition de la propriété

CHACQUE ANNÉE, depuis la fin de la deuxième grande guerre, un plus grand nombre de Canadiens deviennent propriétaires de nouvelles maisons, grâce à l'aide financière offerte sous le régime de la Loi Nationale sur l'Habitation.

Vous pouvez bénéficier de ces facilités de la Loi Nationale sur l'Habitation si vous résidez au Canada, si vous êtes âgé d'au moins 21 ans et si votre revenu est suffisant pour vous permettre de faire le versement initial et de rencontrer les paiements mensuels occasionnés par le prêt. Les demandes de prêt doivent être faites aux institutions prêteuses ayant accepté d'opérer sous le régime de la Loi nationale. La majorité des compagnies d'assurance-vie, de fiducie et de prêt ont accepté de prêter de l'argent pour la construction de nouvelles maisons sous le régime de la Loi Nationale sur l'Habitation. Vous pouvez obtenir une liste de ces compagnies de tout bureau de la Société centrale d'Hypothèques et de Logement.

Il y a deux principales façons de devenir propriétaire sous le régime de la Loi Nationale sur l'Habitation. Vous pouvez acheter une maison construite pour la vente par un constructeur, ou vous pouvez faire vos propres arrangements avec un entrepreneur pour la construction de votre maison. Lorsque vous achetez une maison déjà construite, vous devez faire votre versement initial au constructeur et assumer le prêt hypothécaire qui lui fut déjà accordé. Dans ce cas, vous devez consulter l'institution prêteuse par l'entremise de laquelle le prêt original fut accordé afin de savoir ce à quoi l'on s'attend de vous comme acheteur. Si vous avez recours à un entrepreneur pour construire votre maison, vous avez la responsabilité de conclure vos propres arrangements financiers et de faire surveiller la construction du commencement à la fin.

Sous le régime de la Loi Nationale sur l'Habitation, le propriétaire éventuel peut emprunter un maximum de 80 pour-cent de la valeur d'emprunt de la maison et du terrain. Le prêt maximum que vous pouvez obtenir pour une maison à famille unique est de \$8,500. La mise de fonds du propriétaire doit être investie avant que des avances soient faites sur le prêt.



Obtenez des titres clairs avant d'acheter un terrain

Il est absolument essentiel que les titres d'un terrain soient libres de toute servitude et que les limites en soient clairement définies pour que le propriétaire éventuel puisse éviter toutes difficultés dans la poursuite de son projet de construction. Dans bien des cas, l'aide financière est retardée principalement parce que les titres du terrain ne sont pas clairs.

L'acheteur ne devrait jamais prendre pour acquis les déclarations du vendeur dans une transaction immobilière. Il se peut que des erreurs furent commises dans les titres et répétées à plusieurs reprises parce que la recherche des titres ne fut jamais faite par un avocat ou un notaire.

L'acheteur d'un terrain devrait obtenir le certificat d'un arpenteur, lui donnant une description exacte du lot. Cette description doit être inscrite dans les titres et l'acte d'obligation hypothécaire. Si le terrain n'a jamais été arpenté, l'acheteur devrait engager les services d'un arpenteur à ses frais.

L'arpenteur peut également être utile afin d'établir la location de la maison pour l'excavation des fondations. Vous serez assuré ainsi que les règlements locaux concernant la distance entre la maison et la rue principale, les ruelles et les cours soient observés.

Les services légaux sont des plus importants lorsque l'on fait l'acquisition d'une propriété. L'avocat ou le notaire fera la description technique du lot, examinera les titres du vendeur, enregistrera l'acte d'obligation hypothécaire au bureau d'enregistrement local et étudiera tous les documents afin d'assurer l'acheteur qu'il possède des titres clairs sur la propriété. Ainsi, l'acheteur sera avisé s'il existe des servitudes ou des privilèges pour taxes municipales ou autres dettes.

Si l'acheteur éventuel désire prendre une option sur un lot avant de l'acheter, il serait préférable que ce document soit rédigé avec l'aide du conseiller juridique, étant donné qu'il doit contenir toutes les clauses de l'acte de vente.



— Allons! dit Pâquerette en ôtant son chapeau et en poussant un profond soupir, voilà encore une mauvaise journée!

— Pas de travail, sans doute?

— Non. Je reviens bredouille.

— Tu as revu Coralie?

— Elle se cache: Madame n'est jamais là. C'est Polyte qui garde la boutique. En me voyant aujourd'hui, ce gamin a paru très embarrassé, et rien ne m'ôtera de l'idée, vois-tu, que c'est lui qui a fait le coup.

— Ne songeons plus à ce malheur: à côté des autres, celui-ci fut peu de chose dans ma pauvre vie.

— Je te l'accorde. Si seulement... on avait de l'ouvrage!

— Cette maison est décidément un refuge de malheureux, pensait César ému.

Gauchement, il ouvrit son porte-monnaie et en tira un billet de cinquante francs qu'il tendit discrètement à Pâquerette, très émue de ce prêt.

— Vous me rendrez cela plus tard, mademoiselle, dit-il, je vais de ce pas rue du Caire, voir cette Coralie et sa crapule de commis.

— Polyte?

— Oui.

— Vous le trouverez sûrement.

— Ah! je lui ferai bien lâcher le morceau: ayez confiance en moi. A bientôt!

Valentine n'entendit point ses paroles; sa pensée était bien loin! Elle ne vit même point César qui lui tendait la main. César s'en allait.

La grande lutte pour la vie que Pâquerette avait entreprise si crânement avec Valentine devenait un fardeau lourd pour ses faibles épaules: elle se sentait découragée.

VII

Le lendemain, César gagna le boulevard Sébastopol, bien décidé à voir Coralie et à exiger d'elle la restitution du fameux écrin volé à Valentine — en admettant toutefois que ce fût elle qui eût commis le larcin.

Sur le seuil de la boutique, Polyte prenait le frais tout en dévisageant les passants.

Et César, en apercevant le gosse, eut tout de suite l'intuition que ce gamin de Paris en savait long sur le vol commis chez Valentine.

S'en approchant, résolu:

— J'voudrais acheter un bouquet de belles fleurs artificielles? demanda-t-il.

Et, d'un air dévot:

— Pour orner la chapelle de mon pays.

— Pour sûr que nous en avons, des bouquets... et des beaux! Tenez, en voilà un destiné à la Vierge, l'Etoile de la mer! comme disent les marins. En voici un autre...

— Alors! vous en vendez beaucoup?

— On demande encore assez cet article-là. Entrez, je vais vous montrer nos échantillons.

— Tiens, la patronne n'est pas là? dit César en jetant un regard circulaire autour de la pièce.

— Non, elle est en voyage, m'sieu. Le patron, c'est moi, pour l'instant, dit-il en éclatant de rire.

Puis, ouvrant un carton:

— R'mouchez-moi ça, l'ancien... v'la ce qui vous faut, superbe! plus beau que le vrai, et pas cher!

Tout en causant, Polyte qui, en effet, était seul en ce moment, étalait devant César — indifférent... et pour cause — des quantités de bouquets blancs.

En désignant un au matelot:

— Tenez, prenez celui-là, c'est le plus chouette!... Il est marqué douze balles, j'vous l'ai laissé pour trois flèches, parce que vous avez une tête qui me revient. Et avec ça, monsieur?... Faut-il vous l'porter à domicile?

César lui tendit machinalement cinq francs... Polyte tira de sa poche une pièce de quarante sous et la lui remit solennellement... puis, en riant, annonça à haute et haute voix à un caissier imaginaire:

— Petite caisse à mézigo, trois balles!

Polyte enveloppa le bouquet soigneusement, le remit à César en lui disant:

— Et maintenant, l'ancien, si qu'on irait boire un « glass » j'ai la pépie moi!

César avait souri devant cette proposition qui mettait le comble à ses vœux:

— Ça va!... déclara-t-il.

— Alors, attendez-moi une minute. Allez chez le bistro d'en face... J'boucle la lourde et j'vous rejoins.

Puis, il enleva prestement le bec-de-cane, le mit dans sa poche et rejoignit César déjà installé à une petite table, chez le marchand de vin.

— C'est moi qui vais vous offrir une vieille bouteille de bourgogne, dit le matelot, à moins que vous ne préfériez un apéritif.

— J'en pince que pour le byrrh, moi, dit Polyte. Nous allons d'abord nous rincer la dalle avec quelques verres de ce nectar succulent, c'est moi qui les paye. Quant à vous, vous offrirez après le bourgogne si le cœur vous en dit.

— Le cœur m'en dira: j'adore le bourgogne.

« Quand on a bu un bon petit verre de vieux pommard, on peut escalader des montagnes... sans s'en apercevoir... »

— Peste! vous avez le cœur bien attaché, monsieur le matelot!

— Qui t'a dit que j'étais matelot?

— Ça se voit tout de suite. Vous avez une des binettes qui ne trompent pas. J'aime ces types-là, moi!... et, bien souvent, j'ai envié le sort de ceux qui passent leur vie entre le ciel et l'eau. Au moins, là, personne ne vous embête!

— Ah! tu crois ça? mais... on n'est pas tout seul sur le bateau, voyons.

— C'est vrai, mais... ça ne fait rien; pendant ces longs voyages, on doit avoir du temps à soi et, sur le pont à bâbord ou à tribord, — je n'ai jamais pu m'expliquer ces deux positions-là — on doit pouvoir roupiller à son aise... et souvent!

— Pauvre gamin! tu ne te doutes pas du travail qu'il y a à faire sur un bateau.

— On y boit à son aise... toujours.

— A la grande tasse... oui! quelquefois! fit César, en riant franchement tout en avalant son petit verre de byrrh.

— C'est bon, hein? fit le gosse.

— Excellent.

— Si on m'mettait ça?

— J'aime mieux mon pommard.

Et César, appelant le garçon, cria à tue-tête:

— Deux bouteilles de pommard, du pain et du saucisson.

— Ah! mince! un festin complet! fit Polyte. Je vais enfin boulotter à ma faim; je ne peux pas en dire autant tous les jours!

« Figurez-vous que j'ai une patronne qui m'en fait voir de rudes, allez! Beaucoup travailler, pas toujours manger... Oh! des promesses, tant qu'on en veut, ça ne la gêne pas... Aussi, je commence à en avoir marre, de la patronne et de son sale boulot, et, aussi vrai que je m'appelle Polyte de mon nom, je vais la laisser tomber un de ces quatre matins.

— Pauvre garçon! Bois toujours ce petit coup, dit César d'un ton apitoyé.

— Oh! le bon vieux vin! murmura le gamin, comme ça réchauffe! La Coralie ne s'en prive pas, elle... vous savez. Elle en plinte souvent d'aussi bon que ça. Quant à moi, du château Wallace!...

Et sitôt le repas terminé:

— A présent, si tu veux, nous allons faire un tour, dit César.

— Comme vous voudrez. J'ai la tête qui me tourne un peu : ça me fera du bien.

— Tu peux prendre mon bras, tu sais, j'en ai traîné de plus costauds que toi.

— Là-bas... en Amérique ?

« Ce doit être beau, l'Amérique, s'pas, monsieur le matelot ? dit Polyte en empoignant le bras de César.

Puis, dans un hoquet, il ajouta : — Moi aussi, je voudrais bien m'en aller loin pour voir du pays et pour faire fortune, car il faut que vous soyez millionnaire, deux bouteilles de pommar !

— On est à son aise, j'en conviens, dit César en se rengorgeant, et l'on peut aider les autres.

« Si tu veux vraiment fuir la capitale, je te procurerai un engagement comme mousse sur un bâtiment marchand dont je connais le capitaine.

— Ah ! si vous pouviez faire cela pour moi, je vous en aurais une reconnaissance éternelle, mais... voilà...

— Il y a un « mais » ?

— Avant de filer, j'ai un projet que je veux exécuter, un projet qui me permettra d'attendre les mauvais jours.

César, sans relever ces paroles, était tout oreilles.

Lentement, ils gagnèrent les grands boulevards ; un fiacre passait à vide : le matelot le hêla.

— Où diable allez-vous me conduire ? demanda Polyte en sautant dans la voiture.

— Faire une promenade au Bois ! Je trouve qu'il fait un tantinet de brise, et puis, nous serons mieux pour causer ; car, vois-tu, petit, il faut toujours se méfier des indiscrets.

Dans le fiacre, qui les emmène vers les Champs-Élysées, Polyte, dans un coin, pousse un soupir de soulagement :

— Tout de même... c'est bon, la galette ! Avec ça, on a tout : on se régale, on se promène, on laisse tomber la Coralie comme un paquet de linge sale.

« Ah ! ce que j'en ai soupé, de sa viole !

« Elle me fait crever de faim, c'te bougresse-là ! ne me paye jamais !

— Eh bien ! lâche-la !

— C'est ce que je vais faire. Tout à l'heure, je rentrerai pour fermer la boutique, car, si par malheur elle était là avant moi, elle en ferait un chambard !

— Eh tant mieux ! ce serait une occasion inespérée, puisque tu veux t'en aller.

« Si elle t'attrape... comme tu parais le craindre, tu l'enverras au diable !

— Ah ! si j'avais seulement quelqu'un avec moi pour lui tenir tête.

— Tu as l'air d'en avoir peur. Pourquoi ?

A demi balbutiant : — J'sais pas, moi... j'sais pas... reprit le gavroche.

— Mais si, tu sais ! On n'a pas peur des gens sans raison.

« Voyons, petit, tu me caches certainement quelque gros secret reprit César plongeant un regard d'acier dans les yeux du gamin qui, toujours gai, ricanaît dans son coin :

— Un secret ? Pour sûr que j'en ai un, et un gros ! Et comme vous êtes un bon zig, on peut bien vous le dire : j'ai fauté... oh ! oui, j'ai fauté ! et, ma foi, je m'en suis bien repenti... de ça ! J'ai barboté une boîte... pleine de choses brillantes qui valent, paraît-il, des mille et des cent. Tout ça, pour le compte de cette Coralie de malheur.

— Nous y sommes ! pensait César.

— Oui, m'sieu, tout ça pour elle seule !... Elle devait me donner deux cents balles : je les attends encore... Elle ne peut me les donner qu'après avoir vendu tous ces bibelots... et ce n'est pas facile, paraît-il.

« Il faut que tous les bijoux soient démontés pour pouvoir s'en défaire.

— Le voilà qui parle comme un homme complètement dégrisé, se disait César ; il faut agir vite.

Et, ouvrant la portière, il cria au cocher :

— Rebroussez chemin et conduisez-nous rue du Caire.

— On rentre déjà ? demanda anxieusement Polyte.

— Oui, et vite !

— Que va-t-on faire ? fermer la boutique ?

— D'abord ; puis, nous allons chercher ensemble la boîte volée, et... en route pour Bordeaux !

Les yeux du gavroche s'illuminèrent et ce fut avec une joie sans mélange qu'il pénétra dans la boutique de la rue du Caire, suivi par César, qui, prudemment, referma la porte sur lui et mit la clef dans sa poche.

— Nous voilà chez nous ! dit Polyte triomphant. Nous allons commencer la petite perquisition.

« Je dis « nous », car vous allez m'aider, pas ?... à faire une petite descente de justice dans une certaine cave pleine de rats, où il se pourrait bien...

— Que nous trouvions quelque chose ?

Polyte alluma une petite lampe à essence, et, précédant César, se dirigea vers la porte mystérieuse que nous connaissons.

— V'là ! il faut descendre là-dedans ! dit le gosse, et si je n'ai pas déjà pris le

magot — qui, après tout, est bien à moi, puisque c'est moi qui l'ai grinché, — eh bien ! c'est que jamais je n'ai osé m'engager dans ce noir... Mais, avec vous, qui êtes un brave, monsieur le matelot, je vais tout oser : en avant, donc !

Et tous deux descendirent.

Soudain, un coup de vent éteignit leur lumière.

— N'aie pas peur, petit, j'ai ce qu'il faut sur moi.

Et, faisant craquer une allumette, il alluma la lampe dont la flamme vacilla de nouveau.

— Tiens ! il y a un courant d'air ! dit César. Le souterrain pourrait bien avoir une autre issue par laquelle nous nous enfuirions plus sûrement que par la boutique, où nous sommes exposés, — si nos recherches durent trop longtemps, — à voir revenir Coralie.

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un bruit sec venant d'en haut se fit entendre : on venait d'ouvrir et de refermer la porte de la boutique.

— La Coralie ! cria Polyte, épouvanté. Nous sommes fichus !

— Allons, voyons ! tais-toi, imbécile... Elle ne va pas s'amuser à descendre là-dedans tout de go en revenant de promenade, et, si elle y vient...

« Elle rendra les bijoux... ou je l'étrangle !... »

— Tu sais où la vieille l'a enfoui, cet écrivain ? Dis-le vite...

— C'est là ! c'est là ! dans ce caveau, dit Polyte dont la peur intense faisait claquer les dents. C'est tout ce que je sais... mais, dame, la place, vous comprenez bien que si la Coralie a trouvé une cachette, elle ne me l'a pas indiquée.

« Si nous avions eu le temps, on l'aurait cherchée ensemble, pardine ! et on l'aurait trouvée... c'est sûr ! mais benique ! plus possible de rien faire, maintenant : la v'là qui entre dans la salle à manger et va s'apercevoir tout de suite que quelqu'un est passé là.

En effet, au même moment, des pas lourds se firent entendre et des cris retentirent :

— Au voleur ! au voleur !

Polyte, qui avait prudemment battu en retraite, pris de peur, ne fit qu'un bond vers l'escalier. Comme une trombe, le gamin traversa la salle à manger, bousculant Mme Coralie qui voulait s'opposer à son passage et qui, maintenant, le regardait fuir, figée dans son attitude d'épouvante et criant à tue-tête d'une voix que l'émotion étranglait :

— Au voleur !... au voleur !

Tout à coup, elle entendit du bruit dans la cave : César, sa lampe éteinte, venait de trébucher contre une marche. Alors... une pensée rapide comme un éclair fulgurant traversa l'esprit de Coralie.

— Ils étaient deux ! mais l'autre, je le tiens... il ne sortira pas d'ici !

Et elle se précipita pour fermer la porte, mais César ne lui en laissa pas le temps.

Coralie s'était arc-boutée contre l'huis verrouillé, essayant de toutes ses forces de pousser le loquet.

Mais César, d'un coup d'épaule, fit sauter la porte qui, s'ouvrant toute grande, renversa Coralie qui tomba comme une masse.

— Si tu cries... je t'étrangle, dit César en se penchant vers la misérable. Lève-toi et descends avec moi dans cette cave. Si tu refuses, prends garde : aussi vrai que nous sommes seuls en ce moment tous les deux, je te tue sans pitié.

Et, comme elle refusait d'avancer, il la traîna, la jeta... comme un paquet, dans les ténèbres de ce bas-fond.

— Ce que je veux, je vais te le dire, si tu ne devines pas, murmure César en se rapprochant de Coralie.

« Tu as fait voler chez une pauvre ouvrière une boîte renfermant des bijoux

Coup de circuit!

OLAND'S EXPORT ALE BAVARIAN LAGER

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Écrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.**

SI VOUS NE L'AVEZ PAS ENCORE FAIT...

... empresses-vous de vous procurer

La Revue Populaire

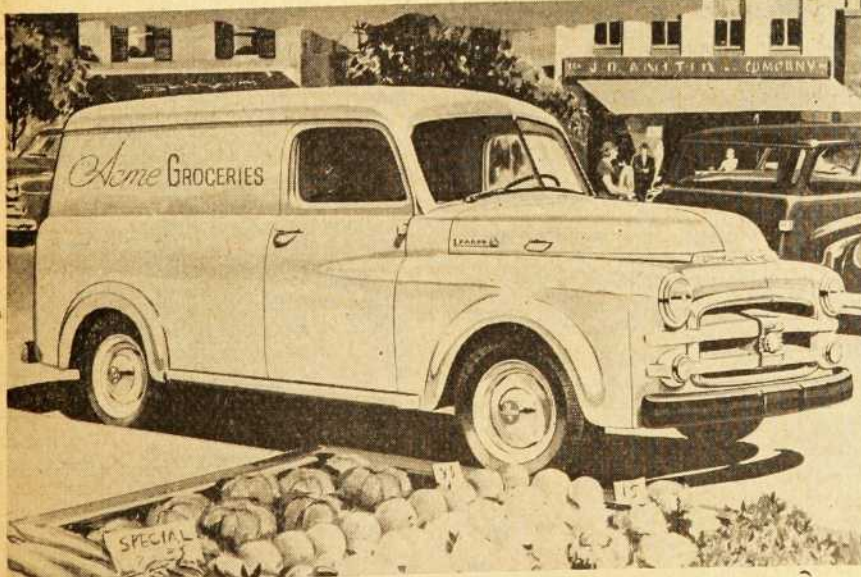
de mai, en vente depuis le 29 avril, et où vous trouverez un roman d'amour d'intérêt exceptionnel :

JEUNES COEURS

par **CLAUDE JAUNIERE**

Ayez plus de confort avec vos FAUSSES DENTS

Voici un moyen agréable de supprimer le malaise causé par les fausses dents. **FASTEETH**, une poudre améliorée, qu'on saupoudre sur les fausses dents du haut et du bas, fait que ces dernières adhèrent plus fermement, de sorte que vous vous sentez plus à votre aise. Aucune sensation ni goût gommeux, sur ou pâteux. Elle est *alcaline* (non acide). Ne surit pas. Enrayez l'odeur désagréable (haleine des dentiers). Procurez-vous **FASTEETH** dès aujourd'hui à n'importe quelle pharmacie.



Cette carrosserie de la camionnette Fargo fabriquée par la Chrysler Corporation of Canada a été spécialement étudiée pour une grande facilité de chargement et de déchargement. Elle est en outre confortable et robuste autant qu'élégante. Sur le même châssis d'autres carrosseries sont proposées suivant vos besoins.

L'avez-vous Essayé?

Le Merveilleux
Old Dutch
TOUT
NOUVEAU
Nettoie mieux
que **TOUS**
les autres



FACILITE
les Gros
Nettoyages!

**Nettoie deux fois plus vite —
deux fois plus facilement!**

Polit en nettoyant!

Prenez vos plus durs travaux de nettoyage — spécialement un que votre nettoyeur actuel ne peut faire. Les taches tenaces, la graisse brûlée, la saleté incrustée s'en vont vite et sans danger!

**Dissout la graisse plus vite —
Même dans l'eau la plus dure!**

Se rince complètement!

Vous savez qu'une mousse insuffisante ne fait pas le travail. Mais la mousse abondante du Nouvel Old Dutch s'empare de la saleté et de la graisse, en eau dure ou en eau douce — les absorbe et les entraîne dans l'égout!

Doux pour vos mains!

**Une odeur "fraîche et
agréable" aussi!**

Employez le merveilleux Nouvel Old Dutch amélioré, blanc comme neige — le seul qui soit fait avec du Seismotite Activé! Épargnez du temps, des pas, de l'argent — achetez-en 2 boîtes. Ayez toujours du Nouvel Old Dutch à la cuisine et à la salle de bains.

**Old Dutch Désinfecte et
Désodorise en nettoyant!**



NETTOYEUR
OLD
DUTCH

Si vous habitez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

précieux. Tu t'en es emparée et tu veux les vendre: je le sais!

— Mensonge! mensonge! je n'ai rien, cria Coralie qui, reprenant son aplomb, cherchait à fuir comme l'avait fait Polyte, qui déjà était loin.

Mais César la retint par un pli de sa robe, la ramena devant lui, la poussa en avant, la rejetant pantelante contre la muraille et répétant:

— Rends ce que tu as volé... ou je t'étrangle! Je referme cette cave et nul ne saura jamais ce que tu es devenue... Car ce n'est pas Polyte, crois-moi, qui viendra te délivrer...

— Je ne sais rien! répliqua Coralie d'un ton glacial.

Elle le bravait, maintenant: dans sa poche, elle avait touché une boîte d'allumettes, un rat-de-cave qui lui servait tous les soirs quand elle rentrait tard. Et un sourire diabolique errait sur ses lèvres.

— Ah! coquine! la police te fera cracher ce que tu caches!... cria César.

Elle le vit gravir en hâte les marches de pierre. Elle entendit la porte se refermer sur elle comme une trappe, le roulement d'un gros meuble poussé vers la muraille bien connue d'elle, ôta la pierre derrière laquelle s'abritait son trésor et regarda.

Un éclair de triomphe illumina ses yeux: le coffret était là!

Fébrilement, elle l'ouvrit, en vérifiant le contenu: rien ne manquait.

Elle prit en hâte tous ces bijoux, les glissa dans une poche dissimulée sous sa robe, laissa le coffret dans la cachette et remplaça la pierre.

Puis, triomphante, elle fit quelques pas dans le caveau, posa à terre le rat-de-cave, en vit vaciller la lumière et dit, en étendant la main vers une petite ouverture d'où, de temps à autre, soufflait le vent:

— C'est là!

Devant elle, une porte basse se détachait de l'ombre; un verrou la fermait.

Après quelques minutes d'un travail acharné, elle put enfin le tirer; la porte céda et, après s'être assurée que personne ne pouvait la voir, elle poussa sans bruit cette porte derrière elle et disparut dans la nuit.

Depuis longtemps, elle connaissait l'existence de cette issue qui, comme elle s'en était rendu compte plusieurs

fois déjà, donnait accès dans une ruelle aboutissant à une des rues voisines.

Onze heures venaient de sonner. Coralie descendit la ruelle, s'engagea dans les rues avoisinantes à peine éclairées par quelques becs de gaz. Une pluie fine tombait. Où diriger ses pas à cette heure tardive?

Son parti fut vite pris et elle allait hâler un fiacre qui passait à vide quand, tout à coup, elle trébucha contre quelque chose de sombre et d'inerte qui entravait sa marche.

Effrayée, elle se pencha poussa un cri de surprise:

Une enfant d'une douzaine d'années environ était là, affaissée contre le mur d'une vieille maison, la main tendrement posée sur le cou d'un pauvre chien couché près d'elle.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres? Vous allez vous faire ramasser par la police, dit Coralie.

— Qu'on me conduise où l'on voudra, madame, dit l'enfant qui n'était autre que Blulette. Je suis fatiguée et je voudrais dormir.

— D'où viens-tu?

— Peu vous importe, madame. Quand on est trop malheureux quelque part, on s'en va et tout est dit; c'est ce que j'ai fait. Les enfants sans famille peuvent arranger leur vie à leur guise.

— Eh bien! bonsoir... et bonne chance!

Elle s'était penchée vers l'enfant; d'un mouvement un peu brusque, elle se redressa, saisit le bas de jupe qu'avait souillé le trottoir humide, se retroussa soigneusement et continua son chemin, sans s'apercevoir qu'elle laissait tomber derrière elle... son trésor!

La poche qu'elle portait entre sa robe et son jupon, attachée insuffisamment à la ceinture, dans sa fuite précipitée, venait, entraînée par le poids, de se détacher.

Coralie était déjà loin quand Blulette, fatiguée de son immobilité et se préparant à s'éloigner, aperçut Yette portant triomphalement dans sa gueule la précieuse trouvaille qu'elle venait de faire.

L'enfant ne s'en émut pas tout d'abord. Yette était coutumière du fait; d'ailleurs, elle était tout à la joie d'échapper — et cette fois pour toujours! — à Giacomo et à Pipe-en-Bois.

Tandis qu'elle s'éloignait avec son chien fidèle, Coralie, de son côté, ayant

hélé un fiacre, se faisait conduire chez une de ses amies, avenue des Ternes.

Ce ne fut qu'en y arrivant qu'elle s'aperçut de la perte qu'elle venait de faire.

Retourner sur ses pas à cette heure, ce n'était guère possible; se coucher et dormir tranquille l'était encore moins: malgré son amie qui, prévoyant un scandale, cherchait à la retenir près d'elle, elle voulut du moins revenir dans sa maison, savoir ce qui s'était passé depuis sa fuite.

Elle se rendit donc rue du Caire, où elle aperçut de loin sa boutique ouverte et César gesticulant avec le commissaire qu'il était allé chercher.

Tous deux venaient de remonter de la cave où ils avaient espéré arrêter Coralie et retrouver l'écrin volé à Valentine.

Espoir déçu: plus de Coralie... et un écrin... vide!

« Je suis roulé » pensait César.

— Monsieur le commissaire, je vous jure que tout ce que je vous ai raconté est vrai.

— C'est une farce qu'on vous a jouée. mon pauvre homme. Une autre fois, ne venez pas ainsi déranger inutilement les hommes de loi... autrement, il pourrait vous en cuire.

Elle ne se doutait guère, la mignonne blonde, des belles choses que son vieux chien avait ramassées pour elle, allait lui rapporter dans sa gueule! des choses lui appartenant, provenant d'un père qu'elle avait à peine connu.

Le hasard, plutôt la Providence, lui avait rendu ces bijoux volés à sa mère.

Elle ne savait pas encore, elle, ce que portait si joyeusement son chien; elle ne remarquait pas les haltes que, de temps à autre, il était obligé de faire pour saisir plus solidement son précieux fardeau.

Toujours en pleine nuit, l'enfant s'en allait à l'aventure, les yeux rivés vers les profondeurs sombres des rues, vers le ciel obscur, plein de brume, d'où tombaient quelques gouttes de pluie.

L'enfant atteignit enfin les premières maisons de Saint-Mandé, puis le bois désert, sur la lisière duquel on apercevait de loin en loin quelques maisons éclairées.

Blulette, exténuée, ne put continuer sa route.

En face d'elle, un kiosque se détachait de l'ombre des arbres; elle s'approcha. C'était une remise des outils des cantonniers, et la porte était entrouverte. Elle y entra et, sans souci du lendemain, s'endormit profondément, sous la garde fidèle de son brave toutou.

Elle s'éveilla aux premières lueurs du jour.

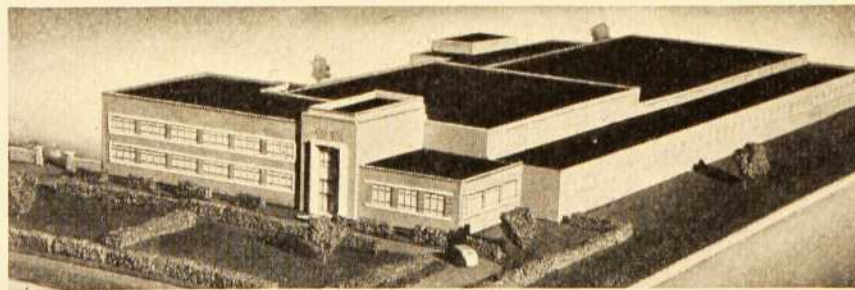
Sous les pâles rayons du soleil, le bois fut soudain enveloppé d'aurore. Les oiseaux, épargnés par les tourmentes de neige, se mirent à chanter, se répondant d'une branche à l'autre; et ce fut sous le charme d'un véritable concert que Blulette s'en alla, continuant sa route à travers le bois, jouissant du silence des grandes solitudes.

Dans la profondeur d'un taillis, Blulette et son chien s'arrêtèrent, et l'enfant, curieuse, examina ces diamants et ces perles dont elle ne soupçonnait pas la valeur et qu'elle supposait avoir appartenu à quelque danseuse foraine. Elle les prit néanmoins, les jeta pêle-mêle dans un petit sac qu'elle portait à son bras.

Elle gagna Nogent, puis Villiers, s'arrêtant aux carrefours pour chanter, et les gros sous pleuvaient dans son escarcelle.

Sans trop savoir où elle allait arriver, elle suivit une grande route bordée d'un côté par un bois aux arbres dénudés, de l'autre par quelques maisons au nombre desquelles se trouvait une petite auberge qui frappa les regards de la fillette.

UN NOUVEL IMMEUBLE SALADA



UN IMMEUBLE INDUSTRIEL UNIQUE EN SON GENRE qui renferme une riche collection d'objets d'art de l'Orient, dans un cadre architectural moderne, a été inauguré officiellement, le 8 avril dernier, à Ville Mont-Royal. Des personnalités du monde de la finance et des affaires, ainsi que des représentants des principaux pays producteurs de thé avaient été invités à visiter le nouvel établissement, à admirer ses trésors artistiques et à assister à une réception.

Des sculptures, des céramiques, des meubles, des broderies et d'autres travaux d'art de la Chine et de l'Inde décorent le foyer principal, la salle des conférences, les salles de repos des employés et plusieurs bureaux du nouvel immeuble Salada, sur le chemin de la Côte-de-Liesse. La compagnie Salada a récemment déménagé ses services de l'édifice situé rue St-Laurent, dans le vieux Montréal, qui, lors de sa construction il y a quelque 30 ans, fut l'un des premiers grands immeubles de la métropole.

On a mis plusieurs années à réunir les objets d'art de la collection Salada et le nouvel immeuble a été spécialement aménagé pour les présenter avantageusement.

Le nouvel édifice renferme également l'outillage le plus perfectionné qui soit pour composer et emballer le thé. Cet immeuble est considéré comme le plus vaste et le plus moderne du genre, au Canada.

Sur le seuil de cette auberge une vieille femme — la cabaretière, sans doute... — la regardait venir. Il y avait près d'elle deux petits enfants qui s'accrochaient à sa jupe.

— Grand'mère! la petite fille a un violon sous le bras!

— Bonne maman! dit la plus jeune, une mignonne gamine de cinq ans, n'est-ce pas, que tu veux bien qu'elle joue de la « misique »? Ça me fera tant plaisir!

Bluette avait entendu cette prière, et s'était arrêtée.

Sur la demande de la bonne grand-mère, Bluette joua, chanta... et bientôt, en cet endroit tout à l'heure presque désert, se pressèrent les habitants des maisons voisines.

Yette, sa sébille à la gueule, quèta et eut la joie de rapporter à sa maîtresse quarante-cinq sous!

Appuyée nonchalamment contre un arbre, de l'autre côté de la route, une femme, jeune encore, ne perdait pas de vue Bluette.

A quelques pas d'elle une roulotte stationnait.

Un vieux cheval somnolent était attaché à quelque distance.

— Que cette petite est jolie! pensait cette femme. Si j'avais près de moi une telle merveille et aussi ce chien qui ressemble tant à celui que j'ai perdu, j'oublierais cet ingrat de César! Nous ferions ensemble de fructueuses tournées et j'aurais enfin quelqu'un à aimer!

Ce disant, Sidonie se rapprocha pour mieux voir Bluette.

Ah! cette fois, elle fut tout à fait conquise. Mais... l'enfant voudrait-elle la suivre? monter dans cette roulotte qui, demain, se dirigerait vers Gretz, et de là vers Faremoutiers et Maison-Rouge où la faisait appeler la belle Mme de Hautmont?

En effet, Sidonie avait lu récemment dans les annonces d'un journal la note suivante:

« On demande l'adresse de Mme Sidonie, cartomancienne. Très pressé. Ecrire: Mme F. H. F., poste restante. Coulommiers. »

Et Sidonie, ayant fait réponse immédiate à cette annonce, avait reçu le télégramme suivant:

« Rendez-vous au château de Maison-Rouge. Vous y êtes attendue. Ligne de l'Est. Gare Faremoutiers la plus proche. »

Depuis qu'elle avait reçu cette invitation, Sidonie roulait pendant le jour dans la direction de l'Est. Elle aurait là certainement beaucoup d'argent à gagner... surtout avec cette petite qui pourrait jouer du violon et chanter à Maison-Rouge.

Son parti fut pris.

Résolument, elle traversa la route et pénétra dans le cabaret où Bluette, installée devant une petite table, buvait une tasse de lait.

— Ma petite, lui dit-elle, vous êtes une véritable artiste: vous jouez du violon à merveille et vous chantez encore mieux. Vous avez besoin de leçons évidemment; je connais une cantatrice qui vous en donnerait. Je ne peux rien pour vous, moi, mais mon amie peut tout. Elle est vieille, restée célibataire, et pourrait vous être de grande utilité.

— Pour aller au théâtre, peut-être? fit ingénument Bluette qui avait entendu Giacomo émettre quelques fois l'idée de la lancer dans cette voie.

— Et tu serais contente d'arriver à quelque chose, de gagner beaucoup d'argent?

— Oh! l'argent! il nous en faut si peu, à moi et à mon chien!

« Je n'ai pas été heureuse dans ma

vie, je n'ai pas de famille, je suis toute seule!

— Veux-tu que je remplace la mère que tu n'as plus? fit Sidonie avec beaucoup de douceur. Essayons; si tu n'es pas heureuse avec moi, eh bien! tu reprendras ton vol ailleurs. Je ne te retiendrai pas.

« Tu t'es enfuie, n'est-ce pas? Pourquoi? D'où viens-tu? »

Longuement, Bluette la regarda, mais resta silencieuse.

Elle ne voulait point encore ouvrir son âme; une crainte instinctive s'était emparée d'elle: elle avait été si souvent trompée par Giacomo!

— Tu ne réponds pas? fit Sidonie; tu te méfies, tu as peur de moi?

— Non, madame, je n'ai pas peur de vous, mais voilà: je m'étais enfuie pour être libre; j'ai soif de liberté.

— Et tu en auras bientôt assez de cette liberté que tu rêves, pauvre petite! Tu ne songes donc pas aux tristesses de la solitude? La vie sera pour toi un désert, tu n'auras plus personne pour t'aimer, que ton chien; et les nuits finiront par te paraître longues, si tu es obligée de dormir souvent dans les bois. Du reste, le jour viendra où tu seras prise, condamnée comme vagabonde et séparée de ton compagnon d'infortune; on te le prendra sans pitié. Et quand tu sortiras, soit d'une maison de correction, soit du Dépôt, la liberté reconquise te sera lourde, bien lourde!

« Vois, je suis seule, moi aussi. J'habite cette roulotte qui est là, cachée à l'orée du bois; je repartirai demain, de très bonne heure. Ordinairement, je m'en vais un peu au hasard, de-ci, de-là en quête d'une occasion favorable pour gagner de l'argent.

« Par exception cette fois, j'ai un but arrêté: je vais à Maison-Rouge; veux-tu y venir avec moi? »

Elle dit timidement:

— Eh bien! oui, madame, je veux bien m'en aller avec vous. Je suis si lasse! et si triste!

Le lendemain, la roulotte partit de bonne heure au trot lent du vieux cheval.

Deux jours après, elles arrivaient à Faremoutiers.

Par un de ces hasards dont la vie est semée, Bluette allait voir la maison de sa mère, le château superbe où avait vécu son père et où battait encore un cœur qui ne demandait qu'à la connaître et à l'aimer: le cœur du marquis de Frileuse.

Sidonie connaissait ce pays, les bords rians du Grand et du Petit Morin, car elle était venue souvent, autrefois, dans ces parages, aux différentes fêtes locales du département; mais, depuis sa rencontre avec César et à la prière de celui-ci, elle n'y était plus jamais retournée.

Elle savait quel drame tragique s'était déroulé là, dans ces bois ombreux.

Et Bluette, peut-être, allait passer là, près de ce tertre couvert de mousse où son père était tombé mortellement frappé.

Tout près de l'église de Faremoutiers, Sidonie détela et dit gaîment à l'enfant:

— Nous resterons ici plusieurs jours, mais, comme tu es fatiguée, tu ne chanteras pas; tu joueras seulement du violon le soir, quand je serai seule pour t'entendre; pas aujourd'hui, toutefois, car je vais à Maison-Rouge, où je suis attendue. Tu n'auras pas peur?

— Oh! non, je n'ai jamais peur avec Yette.

— Tu as raison. D'ailleurs, nous aurons un clair de lune superbe.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, Sidonie se dirigea vers Maison-Rouge.

Devant elle, les lapins fuyaient vers leurs terriers, et, de temps à autre, une biche passait, rapide, la tête au vent, et prise de peur à l'approche de cette lumière mouvante portée par Sidonie.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier de LA REVUE POPULAIRE et du SAMEDI

Omelette aux champignons

1/4 de livre de champignons frais
2 c. à tb. de crème
4 oeufs
Quelques grains de poivre
1/2 c. à thé de sel
1 c. à tb. de beurre

Battre les oeufs avec la crème et les assaisonnements jusqu'à ce qu'ils soient bien mêlés et mousseux. Chauffer le beurre dans une poêle en fonte ou en aluminium épais jusqu'à ce qu'il soit bien chaud mais non bruni. Ajouter les oeufs battus, réduire la chaleur et cuire sans brasser jusqu'à ce que le fond soit pris. Soulever les côtés de l'omelette pour laisser passer les oeufs non cuits. Répéter l'opération jusqu'à ce que le mélange soit entièrement cuit. Garnir de champignons à la crème et servir aussitôt sur un plat chaud et garnir de persil frais.

Champignons à la crème:

Laver et éponger les champignons, les couper en tranches minces, faire sauter au beurre, saupoudrer 1 c. à thé de farine sur les champignons puis y ajouter 2 c. à tb. de crème. Laisser cuire en brassant 10 minutes. 4 services

Cossetarde au fromage

1/2 livre de fromage coupé en petits morceaux
1 1/2 tasse de lait
4 oeufs légèrement battus
1/2 c. à thé de moutarde en poudre
1/2 c. à thé de sel
1/8 de c. à thé de paprika
1 c. à thé de sauce piquante

Faire chauffer le lait jusqu'au point d'ébullition. Ajouter le fromage et brasser jusqu'à ce qu'il soit fondu. Verser lentement sur les oeufs battus en brassant constamment. Ajouter le sel, le paprika, la moutarde et la sauce piquante et bien mélanger. Verser dans un moule bien graissé en forme d'anneau ou des moules à cossetarde individuels. Placer dans une lèchefrite d'eau chaude et cuire à four modéré 350° F. 40 à 45 minutes ou jusqu'à ce que la cossetarde soit bien prise. Démouler et servir avec une sauce aux petits pois.

Si l'on emploie un moule rond, remplir le centre de pois verts sautés au beurre et de haricots verts. Servir avec une salade croquante. 6 à 8 services.

Crème de légumes

2 tasses de légumes cuits: oignons, carottes, pommes de terre, pois, etc...
1 tasse de bouillon de viande ou de bouillon de légumes
Sel et poivre
2 c. à tb. d'oignon émincé
2 c. à tb. de beurre
2 c. à tb. de tapioca minute
2 1/2 tasses de lait

Passer les légumes en purée. Faire sauter l'oignon haché finement dans le beurre. ajouter le lait, les bouillons de viande et de légumes et le tapioca. Porter vivement au point d'ébullition en brassant constamment. Ajouter les légumes, faire jeter un bouillon, assaisonner et saupoudrer de persil haché, de ciboulette ou de feuilles de céleri. 6 services.

Poulet à la crème

2 tasses de crème claire ou de lait riche
1/4 de livre de champignons tranchés
1 poulet de 3 à 4 livres
4 c. à tb. de beurre
1 1/2 c. à thé de sel
1/4 de c. à thé de muscade
4 c. à tb. de farine
1/4 de c. à thé de poivre

Séparer le poulet en services individuels. Mélanger les épices et la farine. Passer les morceaux de poulet dans ce mélange et cuire jusqu'à ce que ce soit bien doré. Saupoudrer le reste de la farine sur le poulet. Chauffer la crème au point d'ébullition et l'ajouter en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter plus de crème si c'est nécessaire pour couvrir le poulet à la moitié. Couvrir la casserole, cuire à four modéré 350° F. jusqu'à ce que ce soit tendre 1 1/2 à 2 heures. Tailler les champignons en tranches minces et ajouter dans la crème chaude. 5 à 6 services.

Shortbread aux arachides

1 tasse de farine tamisée
1/2 tasse de shortening
1/2 tasse de sucre
1/2 tasse de beurre d'arachides
1/2 tasse de cassonade
1 oeuf ou 3 jaunes d'oeufs

Tamiser la farine et la mesurer. Défaire en crème le beurre d'arachides et le shortening, ajouter le sucre, la cassonade et l'oeuf et battre jusqu'à ce que le tout soit bien léger. Ajouter la farine, bien mélanger en pâte lisse, étendre la pâte à 1/4 de pouce d'épaisseur. Découper à l'emporte-pièce, garnir les petits shortbreads de moitiés d'arachides. Cuire à four modéré, 325° F. jusqu'à ce que ce soit délicatement bruni, environ 20 minutes.

Soufflé aux légumes

2 tasses de blé d'Inde en conserve à la crème
1 petit oignon haché
1 tasse de fromage râpé
1 piment rouge haché finement
2 oeufs séparés
1/2 c. à thé de sel
1/2 tasse de tomates cuites
1 c. à tb. de shortening
1/8 de c. à thé de poivre

Faire blondir l'oignon avec le shortening; ajouter le blé d'Inde, le piment, les tomates, le fromage, les jaunes d'oeufs battus et les assaisonnements. Incorporer les blancs d'oeufs battus bien fermes, verser dans un plat graissé, cuire à four modéré 350° F. 30 à 40 minutes ou jusqu'à ce que ce soit ferme. 6 services.



Une Américaine à Paris

CLAIRE BLOOM, la jeune vedette partenaire de Charlie Chaplin dans son dernier film "Limelight", tourna ensuite en France « Les Innocents à Paris », avec Claude Dauphin pour partenaire. On les voit ici tous deux dans un grand restaurant du Bois de Boulogne. Le film passera prochainement au Canada. — (Ci-dessous), ПАТАЧОВ a fait dernièrement un long séjour à New-York dans un grand cabaret où elle obtint un énorme succès. Elle est d'ailleurs aussi populaire aux États-Unis qu'au Canada français. Patachou voyage beaucoup, forcément tout en détestant les déplacements. Voici la tête qu'elle fait habituellement dans les aéroports où elle attend son avion.

(Photos A.G.I.P.)

Une Française à New-York



Huit heures sonnaient au beffroi de Maison-Rouge quand Sidonie monta les premières marches du château.

Sur le seuil du hall, Gladys l'attendait : elle savait que la cartomancienne devait venir le soir même ; elle lui fit signe de la suivre, et toutes les deux montèrent au premier étage sans rencontrer âme qui vive.

Gladys souleva une portière de riche brocart et introduisit Sidonie dans un petit salon Louis XV, où flambait un bon feu de bois.

— Ici, on se chauffe toute l'année, dit Gladys ; il fait un froid !...

Face à face, elles s'étaient assises toutes deux à une table de marqueterie et, tout en tirant des cartes de son réticule, Sidonie disait, un peu railleuse :

— Vous aviez pourtant dit, madame, que jamais vous ne consulteriez mes tarots ; ne vous ai-je pas répondu, moi... que j'étais sûre de vous revoir ; qu'un jour viendrait où vous auriez besoin de moi !

« Ce jour est venu.

Mme de Hautmont ne répondit point. Ses mains tremblaient un peu quand, les tarots tendus vers elle, elle dut en prendre quinze ; mais ce fut bien autre chose quand elle les vit alignés sur la table !

— Des piques... toujours des piques... dit-elle, les dents serrées.

« Toutes les mauvaises cartes du jeu sont là ; n'est-ce donc que pour m'annoncer les douleurs qui m'attendent que vous êtes venue, satanique sorcière ? Car tu sors de l'enfer, n'est-ce pas ? et tu voudrais lire au fond de ma pensée. N'y compte pas ; mon âme est fermée, et ce n'est pas toi qui pourras l'ouvrir.

— Votre âme ? Gardez ce mot pour d'autres.

— Misérable ! Je vais appeler mes gens pour te chasser.

Ironiquement :

— Après m'avoir fait venir ? demanda Sidonie.

— Après t'avoir fait venir, oui.

— Eh bien ! chassez-moi, peu importe ! vous ne saurez rien de ce que vous désirez savoir, et moi, je n'ai rien à apprendre de vous, parce que je sais tout ; je connais toute votre vie : le crime d'autrefois, le vol... et le reste

— Même mon amour ?

— Oui... un noble allemand ! répéta Sidonie en battant avec violence le reste des tarots qu'elle tenait dans ses mains.

Les reposant alors lentement sur la table :

— Ce n'est plus l'assassinat que vous méditez, madame, mais quelque chose de pire encore, car il ne s'agit plus de la mort d'un seul : c'est contre tout un peuple que vous conspirez avec d'autres, l'espionne de Maison-Rouge.

— Peu m'importe ! si je suis aimée du comte de Burlow ! Oh ! je peux bien te crier le secret qui m'étouffe ; j'ai besoin de le dire à quelqu'un et je sais bien, d'ailleurs, que, partie d'ici, tu auras tout oublié.

— Parlez donc, alors.

— Ne le devines-tu pas ? Tu as devant toi une femme qui se meurt d'amour !... et qui veut savoir de toi si celui qu'elle adore follement, éperdument, l'aime autant qu'il en est aimé !

La pythonisse ricana :

— Il ne vous a jamais aimée. Vous êtes sa complice... pas autre chose.

— Si : je suis sa raison de vivre.

— Sa raison de vivre... nécessaire à ses projets.

— En aimera-t-il une autre ?

— Peut-être. Le cœur de cet homme est de fer, et, quand il le donnera, ce sera pour toujours ; et alors, il aura pour vous non plus de l'indifférence comme aujourd'hui, mais... de la haine !

— Ainsi, il aimera follement, comme les hommes tels que lui savent aimer : jusqu'à la mort !

« Il aimera !... et je ne serai pas là pour broyer le cœur de cette femme en même temps que le sien !... Il me faudra assister au triomphe d'une créature que je vois en ce moment surgir devant moi, comme dans une vision.

Et Sidonie, qui l'écoute, murmure :

— C'est encore une toute jeune fille...

— Ah ! misérable ! tu n'as pas pitié de moi... tu te plais à retourner le fer dans la plaie ; tu jouis de ma douleur. Je ne t'ai cependant jamais fait de mal.

Sidonie ne l'écoutait plus ; son esprit s'envolait très loin, sondant l'avenir. La somnambule réparait ; la voyante triomphait ; et, dans ce demi-sommeil, elle voyait... cet avenir terrible... comme en un miroir.

Elle dit, très calme :

— Ici, dans ce vieux domaine, se passeront des choses pénibles : ils s'en iront tous... le marquis d'abord, l'enfant après.

— Et après l'enfant ? cria Gladys épouvantée.

— Le docteur de Hautmont.

— Et puis ?

Un silence s'était fait. Quelque chose de tragique planait dans le petit salon.

Alors Sidonie, poussant un soupir profond, s'éveilla, voulut partir.

Mais Gladys s'était dressée menaçante devant elle.

— Tu n'as pas tout dit ! cria-t-elle ; reste, reste... je veux que tu parles.

— Je ne vois plus rien... plus rien... répondit Sidonie, en passant la main sur ses yeux.

— Tu mens.

En effet, elle mentait... mais, au moment de dire à cette femme l'épouvantable vérité, elle s'était tue : un peu de pitié était entré dans son âme.

— Plus tard, dit-elle en se dirigeant vers la porte, je reviendrai.

— Quand ?

— Dans quelques années ; quand je reviendrai, Maison-Rouge sera désert, et vous y serez seule...

« Dans cette région-ci, il y aura des cadavres partout, jusque dans les ravines et le Morin sera rouge de sang.

— Adieu !... fit Gladys.

— Adieu !... madame.

Elle mit dans les mains de la pythonisse un billet de cent francs.

Et, tout bas, la voix tremblante :

— Vous m'avez annoncé des événements terribles, reprit-elle ; je crains qu'ils ne soient vrais.

— Je vous l'ai dit, madame. Beaucoup de sang sera versé.

— La guerre !... murmure Mme de Hautmont en se voilant le visage de ses mains qui tremblaient.

Et, d'un geste hautain, elle renvoya Sidonie.

Là-bas, dans la roulotte, près du Grand-Morin et de la petite église de Pommeuse, Blulette jouait du violon et chantait.

Sur les cimes fières des grands centenaires, sur les branches dénudées des saules, des oiseaux pépiaient de surprise en entendant cette voix si douce qui ressemblait quelque peu à leur chant.

Et, dans l'ombre, un homme, immobile, écoutait lui aussi, ces chants harmonieux.

C'était Laurent de Hautmont.

Il lui a semblé reconnaître cette voix, les sons plaintifs de ce violon, des sons qui ressemblent à des sanglots, et son cœur bat à coups précipités.

Il murmure :

— C'est Blulette ! mon Dieu ! c'est Blulette !...

Ah ! sauver l'enfant, la rendre à César qui la rendra à Valentine... faire une heureuse ! racheter son crime !... — car il a peur, maintenant, que ce crime ne retombe sur Rose-Marie, cette fille qu'il adore ! — voilà ce qu'il faudrait faire sans doute.

Mais les conséquences de cette réparation, quelles seront-elles ?

Pendant quelques minutes, il hésita... entre le bien et le mal... et ce fut le mal... qui l'emporta.

Il s'éloigna...

Un grand silence se fit, interrompu de temps à autre par le clapotement de l'eau qui atteignait presque les roues de la roulotte et par le sifflement de la bise qui commençait à se faire sentir.

— Ah! mon Dieu! Mme Sidonie qui ne revient pas! pensa Blulette.

Elle appela son chien, l'installa près d'elle; et machinalement, comme font les enfants qui cherchent quelque chose pour se distraire, elle ouvrit son petit sac et, sur ses genoux, le renversa, y puisa à belles mains tous les bijoux qu'elle y avait entassés.

Elle murmurait émerveillée:

— Comme ça brille! comme c'est beau!

« Regarde, mon vieux chien: c'est à toi, toutes ces belles choses, c'est toi qui les as trouvées.

Puis, elle soupesait le collier, essayait les bagues, trop larges pour ses petits doigts...

Tout à coup, devenue grave, elle dit à Yette, dont la queue frétillait d'aise à la seule voix de sa maîtresse:

— Tu ne fais pas grand cas de tout cela, hein? Et qu'est-ce que nous allons en faire, dis?

Soudain, Sidonie entra. Eblouie par le scintillement des perles et des diamants, elle recula de quelques pas, et, avec une exclamation de surprise:

— Mon Dieu! où as-tu pris tout cela?

— Mais nous ne sommes pas des voleurs, madame. C'est Yette qui l'a trouvée dans une grande poche noire qu'elle m'a rapportée.

— A quel endroit? Parle, ma petite, je ne te gronderai pas.

Alors, Blulette raconta toutes les circonstances dans lesquelles la trouvaille avait été faite.

— Mais, madame, ajouta-t-elle, ça ne vaut pas grand'chose, tout ça. J'en ai vu de ces colliers-là, qui coûtaient six francs. Oh! je me rappelle bien: à Vichy, toutes les petites filles comme moi en avaient au cou de pareils.

— C'était du faux... tandis que tout ce qui est là, c'est du vrai, et il faut le rendre, ma mignonne, au commissaire de police.

— Alors, on dira que c'est moi qui les ai pris. Le commissaire de police s'informerait, saura d'où je viens, et Giacomo prévenu, me reprendra! soupira Blulette fondant en larmes.

— Elle a raison, pensait Sidonie à qui Blulette avait déjà raconté toutes les détresses de sa vie; elle a raison... car en faisant son devoir, en se montrant honnête comme elle devrait le faire, elle s'expose, en effet, à retomber entre les mains des misérables qui la martyrisaient.

Pendant quelques instants, elle resta silencieuse.

— Ecoute, dit-elle enfin; la personne qui a perdu tous ces bijoux les fera certainement rechercher; nous lirons les annonces des journaux tous les jours, et, quand on les réclamera, j'irai les rapporter moi-même.

« Tu ne seras donc pas en jeu, ma pauvre petite Blulette. Tu es avec moi maintenant et tu y resteras... sois-en sûre.

Elle reprit, en embrassant l'enfant:

— Demain, nous irons à la Houssaye; c'est un joli pays, tu sais, et nous y ferons visite à un bon prêtre de ma connaissance: l'abbé Lerouge.

« César le connaissait et l'appréciait, lui demandait des conseils, mais il y en eut un qu'il ne suivit pas: ce bon prêtre voulait, paraît-il, nous marier, et César refusa obstinément.

« Il fallait à ce grand fou des horizons inconnus, des randonnées lointaines... Le foyer lui fit peur.

« Cette roulotte, où l'on est si bien, cependant, où l'on vit libre comme l'air, lui déplaisait.

Elle parlait à cette fille comme à une amie capable de la comprendre.

— Et que ferons-nous chez l'abbé Lerouge? demanda-t-elle d'une voix douce.

— C'est vrai, je ne te l'ai pas dit. Quand je pense à César, vois-tu, j'oublie tout. Eh bien! mon enfant, nous lui donnerons en garde tous ces bijoux jusqu'au jour où on les réclamera. Alors, nous enverrons l'heureux possesseur de toutes ces richesses chez l'abbé Lerouge, et tout sera dit.

« Si, par hasard, on ne les réclame jamais, alors, ce que tu as trouvé sera pour toi, ma petite Blulette.

Le lendemain, la roulotte se dirigea vers la Houssaye.

Ce fut une promenade délicieuse pour l'enfant, le temps était si beau! Déjà des bourgeons verdissaient aux branches, les bois s'emplissaient de chansons, quelques fleurettes apparaissaient timidement dans les sentes qu'aucun pied humain n'avait foulées. Les rivières semblaient plus claires, les courants plus rapides sous les rayons encore pâles du soleil.

Elles traversèrent plusieurs villages, s'arrêtèrent de temps à autre dans les bois pour faire reposer le vieux cheval, puis, enfin, arrivèrent à la Houssaye.

— Nous y voilà! dit Sidonie.

Elles sautèrent de voiture, et, après avoir mis à l'abri la roulotte et le cheval, elles suivirent un petit chemin à travers champs qui les conduisit devant une très vieille maison.

La porte était ouverte. Elles pénétrèrent dans une cour où picoraient quelques poules et aperçurent, sur le seuil de la maison, un homme pâle et amaigri, les regardant avec bonté.

C'était l'abbé Lerouge.

L'abbé Lerouge très vieilli... Sa longue barbe et ses cheveux encore abondants étaient couleur de neige, ses yeux avaient une expression de tristesse.

— Bonjour, madame Sidonie, dit-il en s'effaçant pour laisser passer les deux visiteuses.

— Vous me reconnaissez donc?

— Voilà bien longtemps que je ne vous ai vue, mais, malgré mon âge, j'ai bonne mémoire.

— Je me trouve dans cette région par un effet du hasard, dit Sidonie. J'avais affaire à Maison-Rouge.

— Maison-Rouge... répéta le vieillard en se signant, la maison des maudits... dit-il, et César en sait quelque chose. Moi, je vis ici en anachorète; je ne vois personne, et je sais tout.

« Je sais que César est venu, il y a une quinzaine de jours, à Maison-Rouge.

— Et vous ne l'avez pas vu?

— Non...

— Oh! l'ingrat! murmure Sidonie. A-t-il donc oublié tout le bien que vous lui avez fait? tous les conseils que vous lui avez donnés quand il s'est agi de cette malheureuse Valentine et de son enfant? Il voulait attaquer la famille de Frileuse, le docteur de Hautmont, et c'est vous — il me l'a dit souvent — qui l'en avez détourné, vous qui lui avez montré l'inutilité de ses dénonciations.

— Evidemment; l'aurait-on écouté, lui?

« Qu'il arrive mon enfant, le riche triomphera toujours.

Alors Sidonie expliqua le but de sa visite.

— Des frivolités à garder? Donnez-les, ma fille, personne ne viendra les chercher ici.

Il se leva, fit quelques pas dans la chambre, souleva un carreau, et dit:

— Voyez cette ouverture, ce trou qui semble fait tout exprès pour recevoir votre trouvaille. Placez-y ces bijoux.

« Si je viens à mourir avant que vous ayez pu les reprendre, il vous sera facile de les y retrouver.

Puis, il remit le carreau en place et tout fut dit:

Alors, Sidonie se leva, prit Blulette par la main, et, d'une voix émue:

— Au revoir, monsieur l'abbé, dit-elle, et merci.

« Bientôt, certainement, nous viendrons vous redemander le dépôt dont vous voulez bien vous charger. Ce sont des choses qui ne nous appartiennent pas et qu'il faudra rendre.

Sur le seuil de la vieille mesure, le vieillard, debout, les suivit longtemps des yeux. Il perçut le bruit de la roulotte qui s'éloignait.

Puis, plus rien.

Alors, il rentra chez lui, murmurant:

— Ah! les braves gens! les braves gens!

Cette courte visite de la femme et de l'enfant avait été comme un rayon de soleil pour le vieux solitaire.

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

2 AOÛT 1914...

Par ce clair matin ensoleillé, la foule se pressait aux environs de la gare de l'Est: hommes, femmes, enfants formaient des groupes compacts devant les grandes affiches blanches annonçant l'ordre de mobilisation générale.

C'était la guerre... la grande guerre enfin!.. la Revanche tant attendue!..

L'enthousiasme populaire était indescriptible, la victoire planait dans l'air, vengeresse, inéluctable.

Devant les affiches blanches de la gare de l'Est, cependant lues et relues cent fois, il n'y avait certes pas que des Parisiens: ouvriers, petits employés ou modestes bourgeois des environs de Paris les « banlieusards », comme on les appelle avec ironie, étaient accourus par le premier train, avides, eux aussi, d'aller aux nouvelles, de savoir.

En quittant la gare, ils se joignaient aux groupes déjà formés et où l'on discutait avec une fébrile animation.

Là, depuis quelques instants, un vieux prêtre s'était arrêté.

Il venait de descendre du train de Cou'ommiers.

Dans sa petite maison solitaire de la Houssaye, il avait entendu circuler des bruits alarmants et il avait voulu connaître la vérité.

Il était donc venu, et, à sa descente du train, s'était glissé à travers la foule houleuse pour lire les affiches, lui aussi.

— Hum! v'là déjà les corbeaux! dit un ouvrier goguenard. Est-ce que ça le regarde, ce qui se passe? Il ne compte plus, ce bonhomme-là.

— Bien vieux, en effet, mon ami, répondit l'abbé Lerouge — car c'était ce digne prêtre. — Il peut à peine marcher, ce bonhomme-là, mais, s'il faut aller au feu consoler ceux qui y meurent, il ira!

« Oui, sous la mitraille! et je ne serai pas le seul, reprit-il d'un ton très doux: d'autres prêtres iront aussi, mais jeunes, ceux-là, et ils se batront comme vous, avec vous, mon ami, ils seront vos camarades de danger et de gloire.

L'ouvrier s'était tu; d'un regard étonné il examinait ce vieillard qui, tout près de lui, continuait à lire l'affiche sensationnelle, et, se penchant vers l'abbé qui semblait l'avoir oublié:

— Regardez donc ces deux-là... monsieur le curé, fit-il en désignant du doigt deux femmes qui sortaient de la gare.

« La plus âgée ressemble comme deux gouttes d'eau à une vieille tireuse de cartes que j'ai connue autrefois à la fête de Montmartre. Quant à cette jeunesse qui pleure, à cette gentille blonde qui l'accompagne, quel joli minois! quels yeux!



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.

Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

«Elles arrivent d'Esby. Je les connais toutes deux; elles montent tous les jours dans le même train que moi. Elles aiment la campagne, à ce qu'il paraît, et apprécient les charmes d'une petite maison entourée de son jardin fleuri.

Par hasard, la jolie blonde s'était retournée, et, apercevant l'ouvrier, elle lui avait fait un léger salut: elle venait de reconnaître, en effet, ce voisin d'Esby dont elle ignorait le nom et qui ignorait le sien.

C'était, dans ce même train qui les amenait quotidiennement à Paris, une de ces rencontres fortuites auxquelles on ne s'attache pas, qui font qu'on se connaît sans se connaître.

Néanmoins, à voir pleurer cette charmante inconnue, l'ouvrier s'était attendri, et, s'avançant vers elle résolument:

— Vous allez abîmer vos jolis yeux, mademoiselle, dit-il en riant.

— C'est plus fort qu'elle, répondit sa compagne qui n'était autre que Sidonie; Bluette est une sensitive.

— Peut-être son amoureux va-t-il partir?

— Sachez que Bluette n'a point d'amoureux, monsieur, fit Sidonie sèchement, en entraînant la jeune fille.

L'abbé Lerouge, qui avait repris sa lecture interrompue un instant par l'ouvrier, n'avait point retourné la tête jusqu'alors, mais, en entendant la voix de Sidonie, il releva ses lunettes, examina les deux femmes et poussa une exclamation de surprise.

Le regard paternellement affectueux de l'abbé Lerouge s'arrêta sur Bluette. Et extasié:

— Comme cette petite a grandi! dit le bon prêtre; comme elle est devenue belle!

— N'est-ce pas, monsieur l'abbé, n'est-ce pas? dit Sidonie. J'ai eu bien du mal avec elle, allez! elle a été très malade; j'ai failli la perdre! pas Bluette! il lui fallait le grand air, la campagne, et dame! quand on n'est pas riche, on se loge où on peut, monsieur l'abbé.

«Ma roulotte étant devenue trop petite pour deux, j'ai donc loué un logement à Montmartre; deux chambres et une entrée, au sixième étage. C'est là que Bluette est tombée très malade; si malade qu'il a fallu la mettre à l'hôpital, la pauvre! et moi, pendant ce temps-là, j'ai tiré les cartes... Que cela ne vous effraye pas, monsieur le curé, il faut bien vivre!

«J'ai retrouvé d'anciennes clientes, des clientes huppées: la belle Mme de Hautmont, par exemple, qui m'a fait redemander, et à laquelle j'en donne... pour son argent.

— Pauvres femmes! pensait le vieillard, dont la main un peu tremblante se leva comme pour les bénir.

Quand Bluette chantait une chanson d'amour, c'est à Marcelin qu'elle songeait... et sa voix se faisait plus chaude, plus vibrante.

Quand elle se promenait dans le petit jardin de la maisonnette d'Esby, il était là comme en une vision... et vers cette vision elle tendait les bras; et aujourd'hui encore, dans l'ombre des arbres, il lui semble entendre la voix du bien-aimé mêlée à celle qui monte du fleuve dont elle aperçoit les eaux cristallines qui miroitent sous le chaud soleil d'août.

Et, soudain, elle entend un pas vite reconnu, et son cœur bondit dans sa poitrine. Elle s'est dressée... transfigurée par une joie surhumaine, et elle murmure:

— C'est lui! c'est Marcelin!...

Il est là, devant elle.

— Ah! petite amie, que j'ai de choses à te dire! dit celui-ci en étreignant les mains de la jeune fille.

— Oui, je sais... la guerre. Eh bien! tu partiras! mon aimé... mais tu reviendras... La Providence qui a permis

que nous nous retrouvions après tant d'années ne nous séparera plus.

— Oui, je vais partir, mais je reviendrai... et, avant de te quitter, je veux te présenter à ma pauvre maman qui vit toute seule. Je veux lui dire combien je t'aime... et qu'il faut que tu deviennes sa seconde fille! et tu le seras!... j'en suis sûr. Elle t'adorera comme elle adore Régine.

Bluette, éperdue, n'entend plus que les cris de détresse de son cœur qui, douloureusement, saigne, et doucement murmure:

— Tu vas te battre? tu vas te battre?

— Et avec joie!... comme tout Français appelé à l'honneur de défendre son pays.

Soudain, des clameurs s'élevèrent des quais: une foule enthousiaste, composée d'hommes, de femmes, d'enfants même, descendant vers la place de la Concorde, d'un même cœur et d'une voix vibrante, entonne la Marseillaise:

*Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé!*

Marcelin eut un frisson.

*Aux armes, citoyens! formez vos
[bataillons!]*

— Ecoute... fit Marcelin, allons-nous-en. Suivons cette foule ce sont des frères que j'aime, tous ces hommes qui passent. Toutes ces femmes, ce sont nos mères! Viens, Bluette...

Et sur les quais il l'entraîne.

La foule est compacte, houleuse.

Où va-t-elle?

Peu leur importe.

Quelques voix crient:

— A l'Elysée!

— Vive la France!

— A Berlin! A Berlin!...

— A bas Guillaume!

— A bas l'Autriche!

Des quatre coins de Paris, ces mêmes cris s'élevèrent depuis le matin, et le peuple ne se lasse point de les entendre.

Des quatre coins de la capitale, le peuple accourt, se rassemble comme une marée montante, se ruant vers les grands centres, sonnant le ralliement prochain de tous ces braves qui vont partir pour la frontière.

Bluette et Marcelin sont restés silencieux; mais, bien des fois, Marcelin anxieux a retourné la tête: c'est avec

regret qu'il s'éloigne, et Bluette murmure en serrant son bras:

— Tu voudrais aussi les suivre... mais je te garde: cette journée est pour moi. Demain, tu seras libre.

«Ne m'as-tu pas dit que tu voulais me conduire chez ta mère? Eh bien! allons-y. Et, ensuite, nous nous séparerons, dis, veux-tu?

— Viens, dit-il, très grave.

Et ils rebroussèrent chemin, gagnèrent le boulevard Saint-Michel, la place du Panthéon et cette petite rue Lhomond, toujours calme, toujours la même, avec son vieux couvent et ses vieilles bâtisses.

Ils pénétrèrent dans la maison que nous connaissons.

Sur le seuil de la loge, la mère Victoire, vieillie, cassée, le dos voûté, un peu de moustache aux lèvres, les accueillit avec un bon sourire.

— Maman est-elle chez elle? demanda Marcelin.

— Elle était allée aux commissions, mais elle vient justement de rentrer.

«Alors, pauvre petit... vous allez filer comme les autres, vous! et si jeune!

Marcelin n'entendit point ces dernières paroles et, suivi de Bluette émue, il sonnait déjà à la porte du petit logement de sa mère.

— Ah! mon enfant... c'est toi?

— Je t'amène une petite amie qui m'est bien chère — car c'est le moment, n'est-ce pas, de tout te dire? — C'est à toi que je veux la confier.

La mère eut un tremblement.

Inquiète, et d'un regard défiant, elle examina la jeune fille que son fils lui présentait.

Et, sous ce regard inquisiteur, Bluette frissonna... des larmes lui montèrent aux yeux.

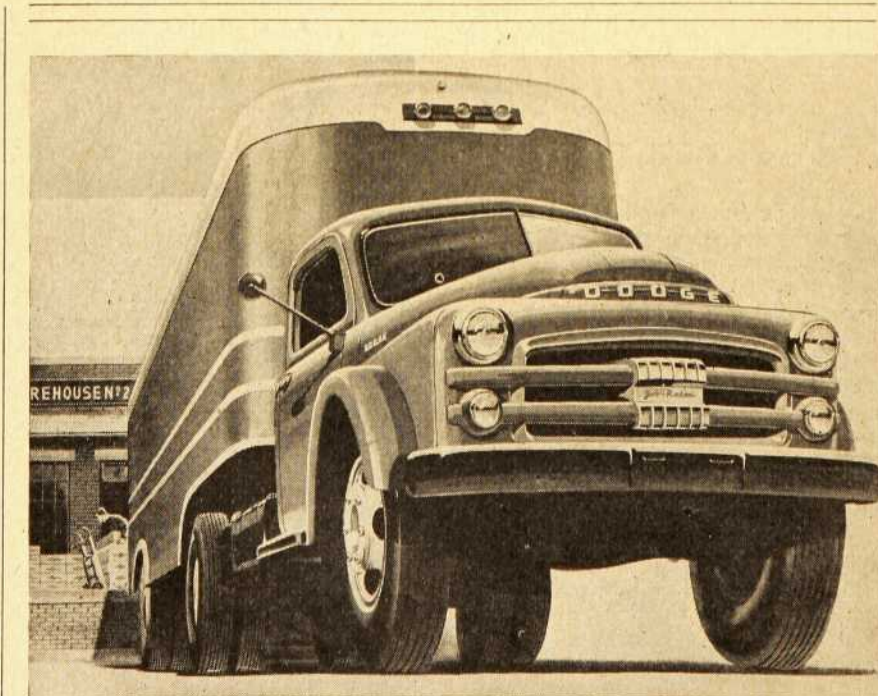
— Il ne faut pas trembler, il ne faut pas pleurer, petite amie, fit Marcelin. Je t'aime! et, crois-le bien, je t'aimerai toujours...

«Tu es sans famille, sans nom, peu importe... si je te donne le mien! Nous sommes pauvres tous deux... mais notre amour fera des miracles. Nous travaillerons... car, avec le travail, on est heureux.

Madeleine, surprise, ne comprenait pas.

Interdite, elle écoutait les paroles graves de ce fils qu'elle adorait... de ce fils qui la faisait vivre!

Employé chez un architecte, Marcelin, en effet, gagnait déjà largement sa vie;



135 chevaux, deux carburateurs, un rendement maximum, telles sont les caractéristiques principales du moteur qui équipe maintenant les fameux camions Dodge produits par la Chrysler Corporation of Canada. On les trouve montés sur différentes carrosseries parfaitement adaptées aux besoins des usagers. Ci-dessous le DH7 — 1953.

ce qui n'empêchait pas ses études aux Beaux-Arts, où il se distinguait dans les classes de sculpture et promettait déjà de devenir un grand artiste.

Un lourd silence s'était fait dans ce petit logement où, deux ans auparavant, s'était éteint le père Audet.

Levant sur Marcelin un regard d'infinie tristesse:

— Tu as bien des choses à me dire... je le comprends, mon enfant! soupira Madeleine; car tu vas me laisser seule... bien seule! Tu vas partir, toi aussi!

«Je sais depuis ce matin la terrifiante nouvelle... et, depuis que je sais... je ne vis plus.

«Malheureuses sont les épouses! mais combien malheureuses aussi, les mères!

— Oh! pauvre maman!

Vers cette femme angoissée il tendit le deux mains, l'enlaça dans une étreinte filiale, et, sur sa joue flétrie et baignée de larmes, il posa longuement et tendrement ses lèvres.

Bluette se taisait.

La même détresse n'étreignait-elle pas son cœur... ce cœur... que, tout entier, elle avait donné à Marcelin?

— Tu vois... Bluette, tu vois... petite amie, dit le jeune homme, ma pauvre maman aura besoin d'être consolée quand je ne serai plus là; tu l'emmèneras à Esby, dis, veux-tu? Sidonie, qui est une bonne âme, ne s'y refusera certainement pas.

— Oh! oui! murmure Bluette, Sidonie sera heureuse de vous recevoir, madame, puisque vous êtes la mère de celui que j'aime.

— Non, je resterai ici toujours, mon enfant. A ce petit logement se rattachent tant de souvenirs! Mon père y est mort, mon fils y a grandi, y est devenu homme. Là, j'ai pleuré ma vie perdue; là aussi, ma fille vient tous les jours me retrouver. Ah! vous ne connaissez pas Régine. Elle vit dans un monde qui n'est pas le nôtre; elle deviendra peut-être une grande dame.

Madeleine se leva, prit sur la cheminée une photographie et, la montrant à la jeune fille, d'un ton grave et impressionnant:

— Voici le père de Marcelin et de Régine.

«Il m'a abandonnée, moi et mes enfants.

Elle ne dit pas autre chose.

Sur la cheminée, elle replaça le cadre, et, se tournant vers Marcelin, dont, plus profondément encore, les yeux s'étaient assombrés:

— Maintenant, cette jeune fille connaît toutes nos détresses, dit-elle en enveloppant son fils d'un regard d'une infinie douceur, et je sais que tu l'aimes.

«Tu peux aller tranquille au feu, mon enfant! Bluette sera ma seconde fille! la soeur de Régine!

Et, d'une voix frémissante, elle ajouta:

— Quoi qu'il arrive, crois-le bien, elle sera ma fille...

II

SEULE, Bluette s'en alla de cette maison qui lui était désormais ouverte; et comme Marcelin voulait l'accompagner jusqu'à la gare de l'Est, où Sidonie anxieuse l'attendait, ce fut elle qui le supplia de rester près de sa mère.

Devant la loge de la vieille Victoire, toutes les locataires de la maison étaient réunies, parlaient de la mobilisation, de la guerre, de nos alliés.

Quelques-unes de ces femmes pleuraient: leurs maris allaient partir! Dans quarante-huit heures, la maison serait vide... les hommes tous au front.

— M. Marcelin aussi va nous quitter, dit la concierge, et, de cela, je suis sûre: c'est lui-même qui me l'a dit.

Et, avisant Bluette au fond du couloir, elle ajouta :

— Tenez! v'là sa bonne amie. Elle peut vous en dire quelque chose.

Bluette entendit ces dernières paroles, mais, hautaine et dédaigneuse, elle passa au milieu du groupe qui la dévisageait.

— Mon Dieu! que cette fille est jolie! dit Valentine en se rapprochant de Pâquerette.

Pâquerette se retourna vivement, mais ne put qu'entrevoir Bluette déjà loin.

— Elle se sauve comme si elle avait peur qu'on la regarde, dit-elle en haussant les épaules.

— Elle est cependant si jolie! fit Valentine!

Et, courant sur le seuil de la porte pour la voir :

— Ma fille aurait cet âge, dit-elle avec un tremblement dans la voix, et serait aussi jolie peut-être que cette belle inconnue.

Mais, de celle-ci, elle n'aperçoit plus maintenant que la silhouette fugitive.

Pâquerette est venue la rejoindre.

— Moi, j'en connais un qui reviendra d'Amérique pour se battre!... dit Pâquerette avec orgueil.

— Ton Antoine de malheur...

— Tu parles de ce pauvre garçon comme s'il nous avait fait beaucoup de mal. Il ne nous gêne pas, pourtant. Voilà bien des années déjà que nous ne nous voyons pas! Il m'écrit, je lui réponds; quoi de plus naturel? Mes lettres lui apportent avec notre souvenir des nouvelles de son pays qu'il doit regretter... certainement car j'ai dans l'idée que l'exil volontaire de cet homme cache quelque grande douleur, quelque terrible secret.

— C'est possible, fit froidement Valentine. Du reste, quand il s'agit de défendre M. Antoine, tu as réponse à tout. Moi, j'ai connu autrefois dans les circonstances les plus pénibles de ma vie.

— Je ne t'ai jamais dit que j'aimais Antoine, répondit Pâquerette dont les regards se firent très doux; mais, quand je lis ses lettres, je suis heureuse, je ne sais pourquoi. Il me semble que c'est une parcelle de son coeur qu'elles m'apportent, par-delà des mers, de ces pays lointains où je n'irai jamais le rejoindre.

— Il t'écrit et tu lui réponds... murmure Valentine en haussant les épaules. A quoi cela te mènera-t-il?

« Tu as fait de cet homme ton idéal, et, certainement, cet idéal t'échappera quelque jour.

Pâquerette ne répondit point, mais, rêveuse, passant son bras sous celui de Valentine, descendit avec elle la rue Lhomond, la rue d'Ulm, et gagna le jardin du Luxembourg.

A cette heure, le grand jardin, ordinairement plein de promeneurs, était presque désert. Il semblait que le vent de tempête qui soufflait sur la France eût déjà passé là.

Côte à côte, elles marchaient, silencieuses et tristes.

Des heures sonnèrent au palais du Sénat; le soleil se coucha, la rêverie des deux amies était telle qu'elles n'avaient point vu venir à elles une grande et belle jeune fille qui, tout à coup, venait de s'arrêter, leur tendant les mains.

— Régine! dit Valentine.

— Oh! je suis bien heureuse de vous rencontrer. Je vais voir maman; Marcelin va partir: elle doit être au désespoir.

— Vous allez la consoler... revenir parmi nous... interrompit Pâquerette.

— Je le voudrais! et je ne le puis pas.

Et comme elles paraissaient surprises :

— Ne me condamnez pas, je vous en prie... continua Régine. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir le but que je poursuis depuis tant d'années! Et celui-là n'est pas le seul, hélas! Je

ne peux rien dire... mais d'autres considérations, plus graves encore, m'obligent à rester chez mon père.

Elle parlait d'un ton résolu et autoritaire.

Son beau visage avait pris soudain une expression de révolte; et, dans ses magnifiques yeux bleus, des flammes passaient :

Cette fille superbe de vingt-quatre ans n'avait au coeur qu'une pensée: venger sa mère! les venger tous!... Elle ne pardonnait pas au père de les avoir délaissés tous les trois sans autre motif que sa passion pour d'autres femmes qui n'étaient pas leur mère.

Régine continua son chemin, et ce n'est pas sans appréhension qu'elle pénétra chez sa mère.

Elle la trouva seule et en larmes.

— Oh! ma pauvre maman!

— Enfin, toi! fit Madeleine; enfin, toi!

— Marcelin est venu?

— Oui... Je sais que Marcelin va partir demain!

Et, d'un ton de prière :

— Mais... tu vas revenir, toi? tu ne m'abandonneras pas?

— Je ne reviendrai pas encore, mère. Des raisons très graves me retiennent chez mon père.

— Et quelles raisons? reprit Madeleine. Rien ne peut t'empêcher de revenir près de moi. Ton père n'est devenu indifférent. Pourquoi chercher à me venger? Je ne tiens plus qu'à mes enfants... Je ne cherche plus autre chose dans la vie.

— Après la guerre, oui, mère! mais pas avant.

« Le grand-père sait pourquoi je veux rester chez mon père, murmure Régine accablée.

« Dans l'au-delà, il sait maintenant des choses que tu ignores et que je ne puis encore te dire. J'ai surpris dans la vie de mon père des mystères et, ces mystères, je veux les éclaircir: je veux savoir d'où vient l'argent qui nous procure le luxe dans lequel mon père et moi vivons.

« Le grand-père sait... et moi, j'ignore.

— Tu as des secrets pour ta mère? Dis-moi donc tout de suite que, dans ce monde d'artistes et de gens au milieu duquel tu vis, tu as remarqué un homme que tu aimes. C'est cela, n'est-ce pas?

— Oh! maman! maman!

Un sanglot souleva la poitrine de la jeune fille.

— Tu vas être seule pendant toute la durée de la guerre, il le faut; mais sache bien que je n'attends le retour d'aucun homme et que, lorsque je te reviendrai, je reviendrai seule. Je t'en fais le serment; mon coeur n'est à personne... qu'à toi!

« Marcelin, lui, se mariera, aimera sa femme, et sa tendresse pour toi pourra en être diminuée.

« Moi, seule... je te resterai, maman. Allons, du courage, mère chérie... A bientôt!

Elle partit.

Et ses larmes, si longtemps refoulées, jaillissent maintenant sur son pâle visage.

Les reproches de sa mère l'ont bouleversés.

Sur la place du Panthéon, un fiacre passait vide; elle le hêla et se fit conduire rue François-Ier; mais, en arrivant place de la Concorde, elle fut arrêtée quelques minutes, voitures, automobiles se trouvant en ce moment entravées par la foule qui se pressait, compacte, dans la direction des Champs-Élysées.

Le cocher grommelait :

— On n'arrivera jamais, à ce comp-te-là! En v'là un monde!

(à suivre dans le prochain numéro)

14/10/85

Les Mots Croisés du Samedi

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,

1.	CHAMP	ROISSE	SE
2.	ALMER	LANGUEUR	PD
3.	BLER	ERITICONE	TON
4.	LELEY	ENE	TOUT
5.	EMITON	LOUVE	
6.	MERTER	MA	RENY
7.	CA	EVASERA	OINT
8.	ORT	ENTILERS	ETE
9.	NARD	TENSION	ER
10.	SUALBE	ETALONS	
11.	EDITE	Y	EGINE
12.	RENE	BEL	EYE
13.	VUE	BENIE	EBAY
14.	ES	RATIERE	MENU
15.	REA	TERRE	DESES

Problème No 1115

HORIZONTALEMENT

- 1—Etendue de terre labourable. — Garni d'arbres. — Qui n'a point d'humidité.
- 2—Né le premier. — Personne qui lance. — Fleuve d'Italie.
- 3—Sert à faire le pain. — Dans l'Eglise grecque, image peinte représentant la Vierge. — Inflexion ou expression de la voix.
- 4—Chemin de halage. — Unité monétaire bulgare. — Dans la Rose des Vents. — Exprime l'universalité des parties.
- 5—Gant qui ne couvre que l'avant-bras. — Femelle du loup.
- 6—Etre digne de. — Vase de verre à long col, employé en chimie.
- 7—Cela. — Elargira une ouverture. — Consacré.
- 8—Brut. — Complets. — Saison.
- 9—Genre de graminées, communes dans les prés. — Etat de ce qui est tendu. — Première conjugaison.
- 10—Lincoln dans lequel on enseveit un mort. — Chevaux destinés à la reproduction.
- 11—Publié. — Ile de la Grèce entre le Péloponnèse et l'Attique.
- 12—Guide. — Beau. — Première femme. — Démonstratif.
- 13—Un des cinq sens. — Consacrée. — Publication.
- 14—En les. — Petit piège. — De peu de volume.
- 15—Roue à gorge d'une poulie. — Roi légendaire de Thrace. — Mort naturelle.

VERTICALEMENT

- 1—Grosse corde de fibres textiles. — Maintenir en bon état.
- 2—Organe de la graine, par lequel pénètrent les sucs nourriciers. — Celle qui se livre à la maraude.
- 3—Mammifère solipède domestique. — Pronom personnel. — La queue d'une robe.
- 4—Moi. — Parcourir des yeux. — Convenue.

- 5—Difficile à conduire. — Ile de l'Atlantique. — Selle grossière de bête de somme.
- 6—Qui a le droit de voter. — Sot, stupide.
- 7—Se dit d'un cheval à robe brune. — Rivière de France. — Arriver, survenir.
- 8—Partie d'une livre. — La plus belle. — Attachée.
- 9—Autrefois en Russie, peinture représentant les saints. — Ce qui demeure d'un tout. — Epoque.
- 10—Genre de plantes à feuilles purgatives. — Union légale de l'homme et de la femme.
- 11—Possédée. — En cet endroit. — Pièce de bois destinée à soutenir le plancher.
- 12—Terme d'amitié. — Quatrième partie du jour. — Moi.
- 13—Grande jarre de grès entourée d'osier. — Venu au monde. — Partie cornée et saillante qui termine en avant la tête des oiseaux.
- 14—Jetés dans la terreur, la peur. — Femelle du canard.
- 15—Refuser de reconnaître un droit. — Déesse de la beauté.

Solution du problème No 1114

R	E	C	I	P	E	D	E	C	O	N	C	E	A	T	E	R	B	O	R
A	N	I	C	A	L	E	R	A	T	I	E	R	E	N	O	E	M	V	E
M	U	A	R	I	D	E	R	E	N	H	E	E	C	O	M	B	T	L	
E	P	C	E	R	N	E	R	V	E	F	L	O	T	S	U	N	I		
M	A	S	R	E	G	L	E	S	N	O	I	R	E	E	M	V	E		
P	O	R	E	S	D	I	E	T	E	B	U	K	E	T	I	B	R	E	
U	T	I	L	E	S	N	I	E	L	L	E	S	E	C	I	D	R	E	
R	S	O	T	I	E	S	U	B	I	T	E	S	M	I	N	E	R	T	
L	U	N	O	S	R	F	E	V	E	S	P	A	V	E	R	C	E		
T	A	C	N	M	E	R	E	R	S	B	A	E	L	B	O	N			
A	M	I	E	O	C	C	E	S	E	S	I	T	O	T	S	I	L	O	
N	I	T	A	E	R	E	G	I	S	V	E	A	T	U	P	A	N	E	
T	H	E	S	F	I	N	I	R	P	S	O	U	L	S	M	E	R	I	
S	E	S	C	O	N	T	E	B	A	R	M	E	E	R	Y	E	S		
M	E	S	I	L	D	E	F	O	R	E	T	S	C	A	R	S	A		
E	B	E	S	I	S	R	E	N	E	T	R	E	C	I	V	E	T		
P	O	R	T	E	M	R	I	Z	I	E	R	E	D	E	C	O	U		
F	O	R	G	E	M	E	S	F	O	I	R	E	L	A	R	V	E		
A	I	N	E	C	I	A	O	H	P	U	N	I	T	E	L	I	E		
U	R	E	S	A	S	I	M	O	R	S	E	G	A	L	E	L	F		
S	I	R	O	D	B	R	A	M	I	E	S	E	G	I	D	E	M		
S	E	C	T	E	R	O	R	I	E	N	T	E	E	T	E	R	N	E	
E	R	O	S	Y	E	A	R	A	S	S	I	E	R	S	E	N	G	A	

LE MAI MUSICAL...

[Suite de la page 7]

DIMANCHE SOIR LE 24 MAI : *La Tosca* de Puccini, avec Dorothy Kirsten, Mario Del Monaco, George London, Lorenzo Alvary, Lawrence Davidson, Alessio De Paolis, George Cehanovsky, Carlo Tomanelli et Margaret Roggero. Le Chef d'orchestre sera Fausto Cleva et les chœurs seront dirigés par Kurt Adler. La mise en scène est de Desire Defrere.

Pour clore en beauté ce premier Mai Musical, on présentera le London's Festival Ballet, une des compagnies de ballet les plus réputées d'Europe et dont ce sera la première visite sur le continent américain. Le London's Festival Ballet viendra au grand complet avec ses soixante danseurs et danseuses, son corps de ballet, son personnel technique, ses décors et costumes. Sous la direction artistique d'Anton Dolin et avec des danseurs et danseuses solistes tels que Nathalie Leslie-Krassovska, Sonia Arova, John Gilpin, Belinda Wright et Oleg Briansky, le London's Festival Ballet donnera trois représentations, les 4, 5 et 6 juin, coïncidant avec la semaine du Couronnement de sa Gracieuse Majesté la Reine Elizabeth II d'Angleterre. Les programmes du London's Festival Ballet s'établiront comme suit :

JEUDI SOIR LE 4 JUIN : *Concerto Grosso*, une nouvelle création de David Lichine avec musique de Vivaldi, *Gisèle* (en 2 actes), *Arlequinade*, *Pas de Deux*, également une nouvelle création de Peter Darrel avec musique de Drigo, et *Le Beau Danube*.

VENDREDI SOIR LE 5 JUIN : *Les Sylphides*, *Petrouchka* de Michel Fokine, avec musique de Stravinsky, *Le Spectre de la Rose* et *Prince Igor*, d'après une chorégraphie de Nicolas Beriosoff et avec musique de Borodine.

SAMEDI SOIR LE 6 JUIN : *Lac des Cygnes*, *Schéhrazade*, *Pas de Quatre*, *Symphony for Fun*, une nouvelle création de Michael Charnley, avec musique de Don Gillis, et *Prince Igor*.

Olive rencontre Marius sur la Cannebière, aux environs de minuit.

— Oh ! Marius, d'où tu sors, à cette heure ? Du cinéma, je parie.

Marius, pénétré d'importance :

— Je ne perds pas mon temps à aller voir des bêtises. Je m'occupe de choses sérieuses.

— Ah ?

— Oui, je viens d'une grande réunion politique où Machin prenait la parole. Ça, c'est un orateur, alors !

Olive s'esclaffe.

— Machin ? Un braillard, pas plus.

— Un orateur comme on peut pas imaginer, je te dis. L'as des as !

— Il ne parle même pas français ! ricane Olive.

Marius, un instant démonté, se ressaisit :

— Et après ? Cicéron non plus ne parlait pas français. C'était pourtant un grand orateur. Non ?

Le célèbre auteur dramatique Bernard Shaw reçoit un jour une invitation ainsi formulée :

« Lady X... restera chez elle mercredi de 4 heures à sept heures. »

Il retourne la carte à son expéditrice, après avoir simplement ajouté ces mots :

« Bernard Shaw aussi. »

PAYS-BAS — 53

[Suite de la page 5]

Malheureusement pour la Hollande, le bénéfice intérieur d'un tel mouvement ne s'est pas fait sentir durant des années en raison du retour massif des colons d'Indonésie. Ce dernier phénomène est maintenant résorbé et on escompte de meilleurs résultats des années à venir. Le Plan voudrait maintenir l'émigration à 50,000 par an, soit la moitié du taux d'augmentation de la population.

Socialement, les Pays-Bas sont fort bien organisés. Les enfants, en très grand nombre comme on s'en doute, sont l'objet de soins particuliers. Les écoles prodiguent des enseignements parfaitement adaptés aux besoins de chacun.

Au sortir de la guerre, la Hollande s'est retrouvée presque entièrement ruinée. Les dégâts se chiffraient à plus de 10 milliards de dollars : la ville et le port de Rotterdam étaient rasés ; on s'était battu un peu partout ; les Allemands avaient démantibulé les usines ; 10% des terres cultivables étaient inondées dont une bonne partie par l'eau salée qui exige un long assainissement ; plus de 30% du cheptel, les deux tiers du parc automobile, 80% du matériel ferroviaire, 50% de la marine marchande — la cinquième du monde — avaient

disparu. L'indice général de la production industrielle était à 20% de celui d'avant-guerre, l'agriculture à 40%.

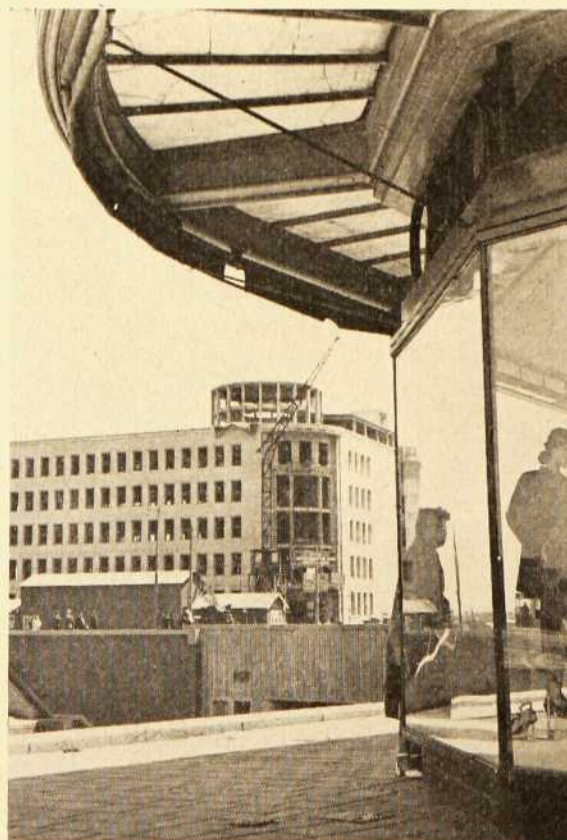
L'inflation, déjà considérable, menaçait de prendre d'indomptables proportions. Dès octobre 1945 on procéda à une réforme monétaire escortée de l'échange complet des billets de banque.

Aujourd'hui, 8 ans après la Libération, l'indice général de la production est de 161 (la base 100 étant pour 1933), la balance des échanges est en équilibre, le pays reconstruit, l'industrie considérablement développée, la marine reconstituée, les plans conçus et commencés avant la guerre pour l'assèchement de nouveaux polders ont été repris.

Tout ceci fut fait selon un plan qui permettait d'utiliser au mieux un espace réduit. Ainsi la reconstruction des villes fut-elle conçue scientifiquement, certains quartiers étant affectés à des immeubles de quatre étages, d'autres de 3 étages, d'autres aux maisons particulières. La contenance de chaque logement fut calculée proportionnellement au nombre et au volume des familles à établir. Le prix des loyers est très bas, si nous le comparons à celui pratiqué chez nous. Il est sévèrement contrôlé par l'Etat. Ainsi a-t-on choisi les terrains les moins riches pour y établir les nouvelles industries. Dans tout ceci l'Etat est intervenu efficacement pour



Une rue d'Amsterdam entièrement reconstruite après la guerre. Elle offre des magasins modernes, des appartements largement éclairés et confortables mais ne détruit pas l'harmonie du quartier.



A l'inverse d'Amsterdam démolie par îlots, Rotterdam fut pratiquement rasé par le premier grand bombardement de la guerre, en 1940. Là, les architectes ont pu concevoir une reconstruction entièrement moderne et redessiner la ville. On voit ici un des chantiers qui surgirent comme champignons presque aussitôt la cessation des hostilités.

sauvegarder l'intérêt général en favorisant les initiatives privées.

Les principales sources d'énergie néerlandaises sont le charbon, l'électricité — d'origine uniquement thermique — et le pétrole.

Les houillères hollandaises ont augmenté régulièrement leur production depuis la Libération et ont maintenant légèrement dépassé le niveau d'avant-guerre pour atteindre 12 millions 420,000 tonnes en 1951. Ce sont les mines d'Europe de l'Ouest qui ont le meilleur rendement : 1,754 kilos par mineur et par jour. Le charbon hollandais se trouve donc en excellente position au sein du Pool Schuman.

La production d'électricité reste insuffisante quoique ayant plus que doublé depuis 1953. Elle dépasse maintenant 7 milliards de kwh.

Durant la guerre, on commença l'exploitation de gisements de pétrole situés à l'est du pays, non loin de la frontière allemande. Ces gisements, assez importants, appartiennent à l'Etat. Leur rendement n'a cessé d'augmenter. Il voisine aujourd'hui les 5 millions de barils par an. De plus, le gaz naturel dessert d'ores et déjà plusieurs provinces, ce qui mène à une grosse économie de charbon. On sait qu'à Rotterdam se trouve la plus importante raffinerie catalytique d'Europe.

La Hollande dispose également de sel gemme. On l'exploite en insufflant dans les filons une eau qui se sature, est pompée puis évaporée. Le sel est en bonne partie dirigé sur l'exportation.

La sidérurgie fournit environ 1,500,000 tonnes dont plus de la moitié sont laminées.

On comprend dès lors que l'industrie de transformation des Pays-Bas doive importer la presque totalité de ses matières premières. Pour vendre dans de bonnes conditions, elle doit être équipée du matériel le plus moderne et incorporer le maximum de main-d'œuvre au produit fini. Voilà pourquoi elle est devenue la deuxième exportatrice de rayonne au monde, et elle s'est spécialisée dans la fabrication d'appareils électriques qui demandent de longues mises au point et de savantes recherches ; elle confectionne également quantité de vêtements.

Depuis la guerre, une fabrique de camionnettes s'est montée. Elle a obtenu récemment une commande de \$45 millions pour le NATO.

Le Gouvernement attache une très grande importance au développement de l'industrie qui donne du travail tout en décongestionnant les campagnes saturées. Aujourd'hui, 40% des Hollandais vivent de l'industrie.

L'agriculture des Pays-Bas est légendaire dans le monde. C'est elle qui obtient les plus hauts rendements, bien avant la Belgique, le Danemark et la Suède. Là encore, on a choisi des cultures qui n'utilisent que des espaces restreints et peuvent se pratiquer de façon intensive. La terre est savamment amendée. On fait un emploi massif d'engrais : 120 livres par arpent et par an. Les exploitations sont en général très petites. Sur 410,000, près de la moitié ont moins de 15 arpents cultivables. On ne connaît qu'une ferme ayant plus de 100 vaches laitières. Sur 6.6 millions d'arpents cultivables, 56% sont en herbages, 40% labourables et 4%

RIEN DE SÉRIEUX

Des financiers discutaient. Il était question, évidemment, de coups de bourse et de bénéfiques sensationnels. Hélas! les perspectives de bonnes affaires étaient plutôt rares.

— Je ne peux pourtant pas laisser mon argent improductif pendant une éternité, grommela quelqu'un.

Alors, un ami, souriant :
— Vous voulez que je vous indique une affaire magnifique, mon cher ?

— ...
— Achetez toutes les consciences pour ce qu'elles valent et revendez-les immédiatement pour ce qu'elles s'estiment!

Des soutien-gorge pour vache ? Pourquoi pas ? Il suffisait d'y penser comme pour l'oeuf de Christophe Colomb.

M. J. P. Anderson vient d'en mettre un au point qui, évidemment, comporte quatre sacs pour supporter les quatre pis des vaches. Ne croyez pas que M. Anderson était un homme pudibond ou qu'il était particulièrement intéressé par l'esthétique des vaches. Non, il s'est simplement rendu compte, après de nombreux essais, que moins fatiguées par la masse de leur lait, les vaches en produisaient plus.

Depuis que les vaches de sa ferme portent des soutien-gorge, M. Anderson a déclaré que sa production de lait avait augmenté de vingt-cinq pour cent.

— Mais, comment peut-il marcher au plafond ?

— Ben... vous voyez bien qu'il est fou!

Mme X..., qui n'est pas des plus austères dans sa propre vie, juge les autres femmes sans indulgence.

Aux courses, devant quelques amis, elle déclare, intransigeante :

— A dater de ce jour, j'ai fermé ma porte à toutes les femmes qui ne sont pas irréprochables.

— La malheureuse! murmure quelqu'un à l'oreille de son voisin. Comment va-t-elle se débrouiller pour rentrer chez elle ?

— Dis donc, Pierrot, j'avais mis deux oranges, dans le placard. Pourrais-tu me dire pourquoi il n'en reste qu'une ?

— C'est parce que l'étagère est trop haute et que je n'ai pas vu la seconde, maman.

— Je les ai tous bien en main, mon capitaine, sauf un que j'ai dans le nez, alors je l'ai à l'oeil.

Le père et ses sept fils sont en embuscade dans le maquis corse, carabine au poing. Mais l'ennemi tarde à paraître.

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! dit le père d'un ton inquiet.

Pierrot à sa mère, en sortant de l'église :

— Ils portent donc des culottes, les anges ?

— Mais non!

— Alors, pourquoi tu mets toujours des boutons de culotte à la quête ?

Marius, carnassière au flanc, fusil à la bretelle, rencontre son ami, Olive :
— Tu viens de la chasse ? s'informe ce dernier.

— Oui, comme tu le vois.

— Et ça a marché ?

— Pas beaucoup. Avec le mistral qui soufflait, le gibier sentait l'homme et le chien.

— Alors, tu n'as rien tué ?

— Si, un perdreau, un beau perdreau. Et il exhibe à Olive l'oiseau trucidé.

— Mais ce n'est pas un perdreau, s'exclame Olive, c'est un corbeau!

— Mais non, fada, explique Marius, c'est bien un perdreau. Seulement il est en deuil de son frère que j'ai tué avant-hier.

L'Écossais McPherson voudrait se commander un complet. Mais comme il n'a pas encore acquitté le prix du précédent, le tailleur se refuse à lui ouvrir un nouveau crédit, sauf pour des réparations.

Après s'être longuement mis l'esprit à la torture, McPherson croit enfin avoir trouvé la combinaison qui lui permettra d'obtenir un nouveau vêtement sans délier les cordons de sa bourse.

Il se présente chez le tailleur et, lui tendant un bouton, il lui dit :

— Tenez, vous mettrez un complet après ça.

Marius et Olive sont à la chasse.

A trente mètres, entre deux ronciers, Olive aperçoit un magnifique lapin, paisiblement assis sur son arrière-train.

Il épaula vivement et tire. Le lapin ne bouge pas.

Deuxième cartouche brûlée sans que l'animal paraisse s'en émouvoir.

Alors Marius :

— Voyons, Olive, n'insiste pas. Tu vois bien qu'il est sourd.

LA VIE COURANTE...



— Les enfants d'aujourd'hui savent échapper aux corvées, les petits bougres ! Ils sont plus malins que de notre temps !

M. Dupont rencontre un ami et lui demande des nouvelles de son frère qui est à l'hôpital.

— Il va mieux, répond l'ami, mais je ne crois pas qu'il rentre bientôt à la maison.

— Et pourquoi ? Vous avez vu son médecin ?

— Non, mais j'ai vu son infirmière !

Jules. — Sapristi, j'ai oublié ma clé !

Edmond. — Ta femme ne t'ouvrira pas la porte.

Jules. — J'ai mon idée, je vais gratter à la porte et ma femme va croire que c'est le chien. Elle ouvrira.

affectés aux cultures maraîchères. L'élevage est la principale activité.

Les quelques moyennes suivantes renseigneront mieux que tous commentaires : 180 oeufs par poule et par an ; 845 gallons de lait par vache ; 2,8 tonnes de poires à l'are, et tout à l'avant.

La production est si bien spécialisée, elle s'effectue dans de si bonnes conditions que personne ne craint la concurrence mondiale et qu'il est facile d'exporter.

Est-il besoin de mentionner ici l'horticulture et la sélection des semences ou bulbes qui ont acquis une renommée mondiale pour devenir une grosse source de revenus ?

Plus que la Belgique, encore, les Pays-Bas sont un vaste centre de commerce et de transit. Rotterdam est un des plus grands ports d'Europe. La marine marchande hollandaise est la cinquième du monde. Elle détient en outre la majorité des unités naviguant sur le Rhin et dispose de bateaux mixtes, — rivières et haute mer. Le pays détient un réseau sans cesse amélioré de voies navigables, aussi dense que ses routes, au point que les chemins de fer se consacrent presque uniquement au transport des voyageurs.

Ajoutons qu'Amsterdam, port dont le trafic est très important mais revêt un caractère plus national, se dispute avec Anvers le marché du diamant. Les spécialistes hollandais sont renommés dans le monde entier.

La ténacité et la clairvoyance des Néerlandais furent couronnées de succès.

En 1946, les dépenses de l'Etat étaient de 47% du revenu national ; elles n'ont cessé d'augmenter et ne représenteront pourtant plus, en 1953 que 26% du revenu. Les exportations en tous genres ont repris. En 1951, 43% de leur total était fourni par les produits agricoles et l'industrie laitière. En 1952, la balance des échanges était équilibrée. Au début de cette année, le pays renonçait à l'aide américaine en dépit d'un gros effort d'armement qu'il se proposait de fournir.

C'est alors que survint la catastrophe du 1er février qui, outre de nombreuses pertes humaines, dévasta quelque 400,000 acres de terre, — 5,7% du total —, extermina 50,000 têtes de bétail, en occasionnant ainsi 430 millions de dollars de dégâts, sans compter le manque à gagner que représentent 2 ans de récoltes. Les exportations ont été dangereusement compromises.

La solidarité mondiale s'est largement manifestée. La Croix-Rouge canadienne prodigua aussitôt des secours d'urgence tandis que nos troupes cantonnées en Allemagne allaient prêter main forte aux sauveteurs. N'empêche que le coup porté est terrible. Courageusement, les Néerlandais s'efforcent de panser la blessure sans le secours du crédit étranger qui pourrait mener à l'inflation.

Face à l'Europe, les Pays-Bas ont toujours fait montre de la meilleure volonté. Les gouvernants n'ont du reste agi qu'en fonction de l'opinion publique très encourageante. Ainsi, un référendum expérimental fut-il fait voilà quelques mois dans deux villes choisies comme étant très représentati-

ves de l'opinion — Delft et Bolsward. Pratiqué selon la réglementation normale des élections mais n'ayant qu'une valeur consultative, ce référendum a donné une majorité écrasante en faveur de l'intégration européenne.

C'est le Gouvernement de La Haye qui a le premier ratifié le Plan Schuman, c'est lui qui pousse à une entente douanière visant à une suppression progressive des barrières. Il fait

preuve d'une grande prévoyance et ne craint pas d'affronter les solutions les plus audacieuses. Du reste, les Pays-Bas n'ont pas à craindre un marché libre. Ils ont besoin de débouchés et produisent dans d'excellentes conditions.

Se départissant d'un neutralisme aujourd'hui démodé, ils participent activement à la Communauté Atlantique de Défense.

G. V.

REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

- | | | | | |
|--------------------------|--|-------------|--------------|-----------|
| <input type="checkbox"/> | LES TROIS MAGAZINES (Canada seulement) | 1 an \$5.50 | | |
| | | | OU | |
| <input type="checkbox"/> | LE SAMEDI | Can. \$3.50 | E.-U. \$5.00 | pour 1 an |
| <input type="checkbox"/> | LA REVUE POPULAIRE | 1.50 | 2.00 | " " " |
| <input type="checkbox"/> | LE FILM | 1.00 | 1.00 | " " " |

Veillez trouver ci-incluse la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — VINGT-HUITIEME EPISODE



Une autre raison interdit à Balthazar de croire à la mort de l'Enfant. Jadis, une voix céleste lui avait annoncé la naissance du Rédempteur. Elle ne peut s'être trompée. — D'ailleurs, le silence total qui entoure la vie de cet Être n'a rien de surprenant. Il fallait qu'il demeurât caché jusqu'au jour de son Avènement pour échapper aux recherches d'Hérode... — ...et bien que personne ne sache où il

se trouve, de l'avis de Balthazar, il ne peut apparaître ailleurs qu'en Judée, patrie des fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — Sera-t-il seulement le Rédempteur? Et Ben-Hur, qui attend un véritable Roi des Juifs avec des armées assez puissantes pour chasser les Romains, ne peut dissimuler la déception que lui cause la réponse de Balthazar.



Pour Balthazar, cet Homme sera le Rédempteur du monde tout entier. Il ne peut s'abaisser à convoiter un trône éphémère, fût-il celui d'Hérode ou de César. S'il règne, ce sera sur les âmes immortelles, et non sur des corps humains. — Les dernières considérations de l'Égyptien ont ébranlé Ben-Hur. Il est songeur. Ses espérances seraient-elles déçues? A cet instant, ayant terminé son récit, Balthazar se lève, annonçant en même temps son intention de se rendre à Antioche. — Toujours plongé dans un abîme de réflexions, Ben-Hur prend également congé de son

hôte. Avant de se reposer d'une journée fertile en événements, il désire se promener seul sur les rives du lac limpide qui borde le douar. — Rien ne trouble le calme de la nuit. Ben-Hur s'est dirigé vers un bouquet de palmiers, qui projettent leur ombre dans les eaux. Les dernières paroles de Balthazar ne cessent de résonner dans son esprit. Ainsi tous ces projets grandioses ne seraient qu'illusions sans lendemain.



La déception de Ben-Hur n'a pas échappé à Ilderim. Venu le rejoindre, il lui conseille, avant de porter un jugement définitif sur les paroles de Balthazar, de faire la connaissance de Simonide. A ces mots, Ben-Hur tressaille: quel rapport y a-t-il entre cette histoire merveilleuse et le serviteur de son père? — Un bruit léger de rames vient tirer Ben-Hur de sa rêverie. Une nacelle glisse lentement sur les eaux. — Une silhouette gracieuse apparaît dans l'ombre, et Ben-Hur devine plutôt qu'il ne la reconnaît la fille de Balthazar. — Il n'a pas oublié ses grands

yeux sombres, et ses lèvres gourmandes, sensuelles peut-être, la souplesse de son corps. Il la distingue à peine, mais dans son esprit, elle est là devant lui, tout près, souriante, attirante. — Ben-Hur regagne lentement la tente du cheik. Au même instant, un autre visage lui apparaît. Ce n'est plus la fille de Balthazar, c'est Esther, aussi belle que l'Égyptienne, plus jeune peut-être, et plus pure aussi. Tout bas, avec un tendre sourire, il murmure son nom.

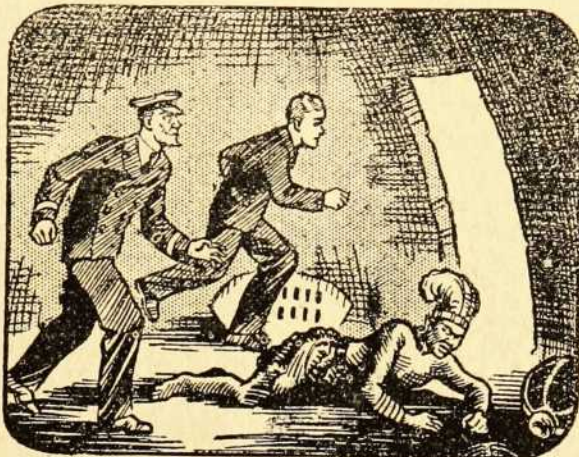
(à suivre dans le prochain numéro)

LES CHERCHEURS DE TRÉSORS

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — TREIZIÈME EPISODE



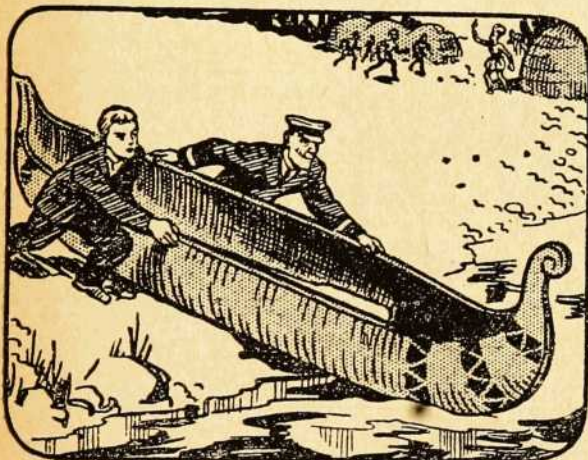
1. A peine Pierrot avait-il défait les liens du capitaine que le gardien sauvage, attiré par le bruit fit irruption dans la paillote qui servait de prison. Pierrot lui ceintura les jambes, il s'effondra en se heurtant la tête contre une poterie.



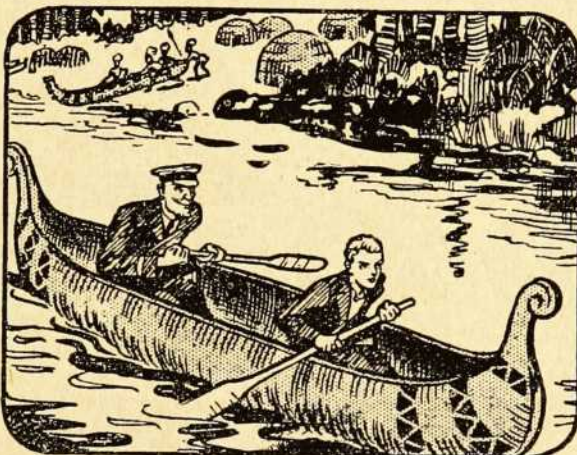
2. C'était l'occasion ou jamais de prendre la poudre d'escampette car l'alerte ne tarderait pas à être donnée. Pierrot qui connaissait mieux le chemin précéda son compagnon et tous deux se dirigèrent à toutes jambes vers les canots.



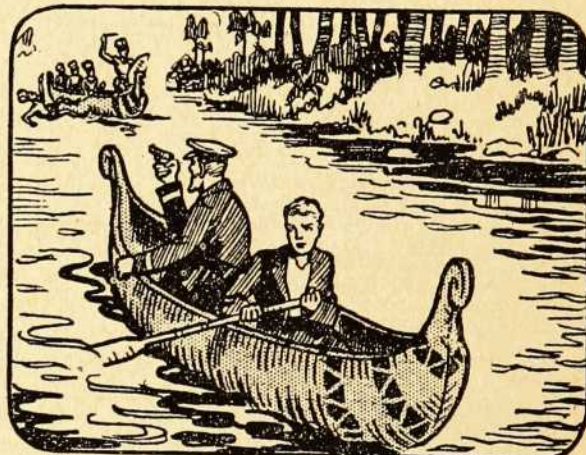
3. A peine avaient-ils atteint la plage que le sauvage revenait de son étourdissement et alertait ses compagnons. Tandis que le Capitaine mettait une barque à l'eau, on entendait des cris de guerre qui ne présageaient rien de bon.



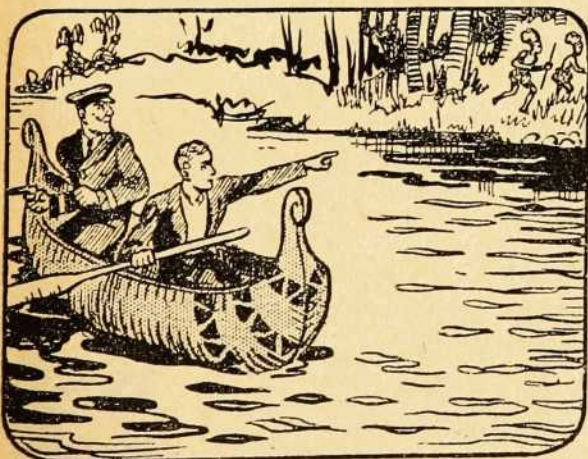
4. D'un grand coup de pied, le capitaine éloigna le canot de la berge et tous les deux se mirent à pagayer dur. Ils n'étaient qu'à quelques brasses du village que déjà d'autres embarcations hérissées d'hommes peints se lançaient à leur poursuite.



5. Heureusement que le capitaine avait toujours pu conserver son revolver dont les sauvages ne connaissaient pas l'emploi. Il fit donc feu. Mieux que d'en tuer quelques-uns, il fallait chercher à percer la coquille de leurs bateaux.



6. Soudain l'attention de Pierrot fut attirée vers la côte où s'affairait tout un groupe de leurs ennemis. Ils étaient armés jusqu'aux dents. Qu'allaient-ils faire? Disposaient-ils d'autres embarcations plus bas sur la rivière?



7. Mais le plan de l'ennemi ne tarda pas à se révéler plus terrible. Munis de haches, ils commencèrent à abattre un immense arbre qui ne manquerait pas de couper toute la rivière empêchant ainsi la fuite du capitaine et de notre jeune héros.



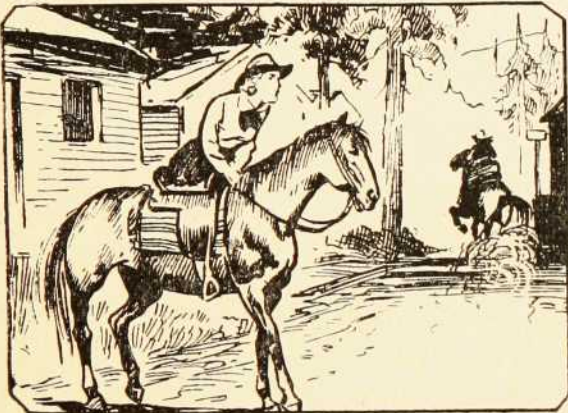
8. Ce fut sur le canot des hommes blancs un moment de grande fièvre. Tandis que le capitaine ramait d'une main et maniait le revolver de l'autre pour tenir les poursuivants en respect, Pierrot ramait et surveillait les ennemis sur la berge.



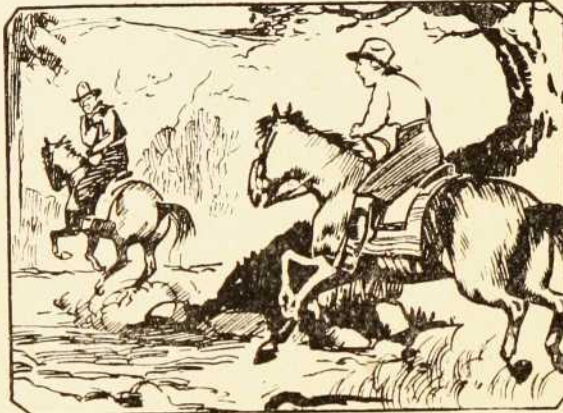
9. On approchait... L'arbre déjà craquait sur ses bases. Les sauvages s'y attelaient pour activer sa chute. Que faire? Attendre pour l'enjamber ensuite? C'était donner une chance trop grande aux poursuivants? Passer au risque de recevoir l'arbre sur la tête?... (à suivre dans le prochain numéro)

Les Exploits de l'Inspecteur Moquin

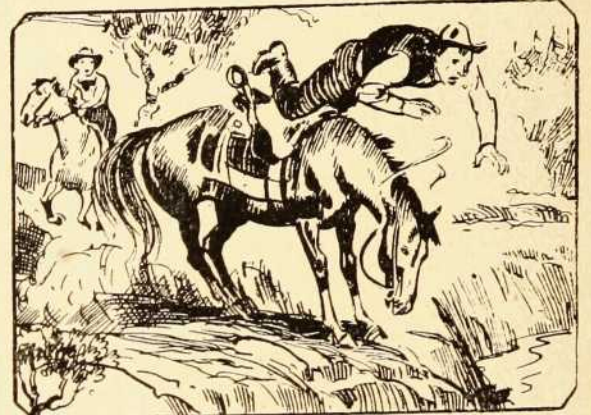
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIÈME ÉPISODE



1. Le visage d'Hélène Colin se rembrunit à la vue du Faucon Nocturne quittant au galop la ville de Nerada. Si seulement son arme avait été chargée elle aurait pu l'arrêter. "Il me faut avertir Charles tout de suite", murmura-t-elle. "Autrement, ils vont l'attraper".



2. Heureusement le cheval d'Hélène était déjà sellé et prêt, alors, sautant sur son dos, elle le lança au grand galop, suivant la même route que le Faucon Nocturne, qui, se rendant compte qu'il était pourchassé, se mit à se retourner et à tirer vers sa jeune poursuivante.



3. Mais la conduite de Pit comportait des inconvénients, car son cheval, non guidé, galopait droit vers le bord abrupt de la rivière, et là, s'arrêtant subitement avec des hennissements de frayeur, l'animal envoya plonger son cavalier dans le courant tout en bas.



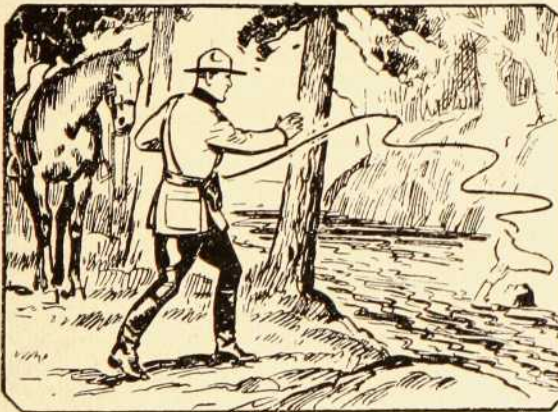
4. Tout se passa en un éclair, et pendant qu'Hélène faisait arrêter son cheval sur le bord de la rivière, Pit était entraîné dangereusement par le courant rapide. "Et moi qui n'ai plus mon lasso", dit Hélène d'une voix entrecoupée. "Il m'est impossible de le sauver maintenant".



5. Charles Moquin, lui, avait atteint le dernier campement des Faucons Nocturnes, et là, à la vue des cendres fumantes de leur feu de camp, il déduisit qu'ils ne pouvaient être rendus bien loin. "Peut-être ont-ils traversé la rivière à gué", réfléchit-il. "Je vais aller voir".



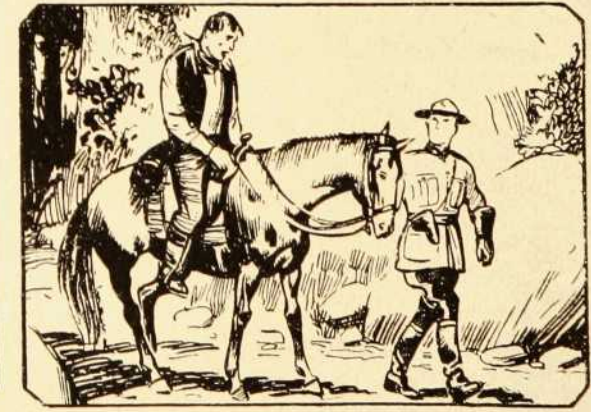
6. Arrivé au bord de la rivière, l'inspecteur se mit à chercher des traces, mais tout à coup, il se redressa en entendant crier non loin de là. Charles se retourna, et voyant Pit entraîné dangereusement par le courant impétueux, il s'empara de son lasso sur la selle.



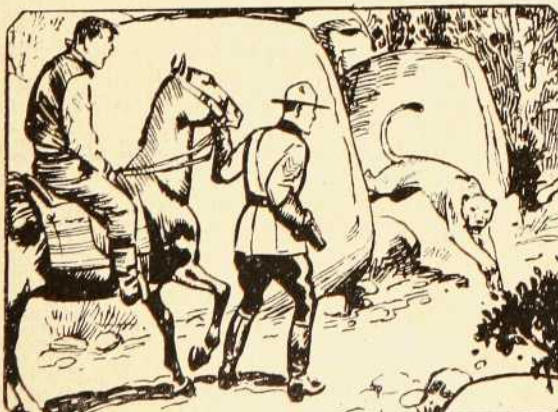
7. "Vite! Sauvez-moi!" cria d'une voix angoissée le Faucon Nocturne qui luttait désespérément, mais en vain, pour atteindre la rive. "Je ne puis tenir plus longtemps!" C'est alors que le lasso de Charles se déroula et vint tomber au-dessus de la tête de Pit.



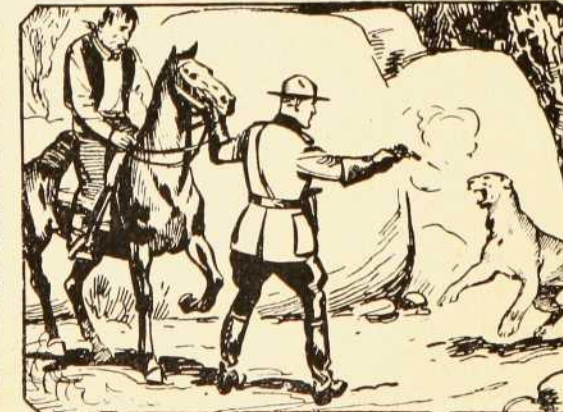
8. Se raidissant pour la tension brusque de la corde, le jeune inspecteur tira l'individu d'un coup sec d'au milieu du courant, et, ramenant le câble vers lui, rapprocha Pit de la rive. "Vous êtes en sûreté maintenant", dit Charles. "Mais comment êtes-vous tombé à la rivière?"



9. Pit lui raconta ce qui s'était passé, mais se garda de mentionner Hélène Colin. "Tu m'as sauvé la vie, inspecteur", dit-il. "En retour je te conduirai au repaire secret du Faucon. Après cela je crois que je devrai me débiter avant que le Faucon me mette la patte dessus".



10. Dirigé par Pit le jeune inspecteur menait son cheval le long d'un sentier de montagne rocheux, tout yeux et tout oreilles en prévision de quelque danger possible. Tout à coup le fracas de pierres détachées le fit s'arrêter quand un cougar féroce s'élança d'entre les roches.



11. Le lion de montagne s'accroupit en grognant avant de bondir, mais le revolver de Charles éclata, et une exclamation d'approbation sortit de la poitrine du Faucon Nocturne comme une balle étendit net l'animal. "Bien tiré, inspecteur", dit-il. "Tu sais certainement te servir d'un revolver".



12. Le bruit de la détonation, cependant, retentit à travers le canyon et parvint aux oreilles des autres membres des Faucons Nocturnes dans une clairière sur le côté du sentier. "Un coup de feu!" dit le Faucon. "Allez voir qui c'est, les gars. Ça nous réserve peut-être des désagréments!"

(à suivre dans le prochain numéro)

Voici déjà que le guettaient les premières atteintes de l'automne de la vie, et c'était cela qu'il apporterait à la radieuse jeunesse de Fanchon ?

Pierre avait une âme trop haute et trop généreuse. Il devait renoncer à ce rêve printanier ! Il allait ouvrir les yeux de la jeune fille et la pousser vers les bras d'un autre !

Blessure d'amour ? Blessure d'orgueil ? Souffrance de l'homme qui, avec ses premiers cheveux blancs, entre dans la maturité.

Le peintre trouva tout à coup son atelier plus vide et vaine sa vie de solitude !

Ah ! certes, maintenant qu'il se séparait d'elle, il voyait combien il aimait la vierge blonde qu'il avait défendue des embûches d'un autre homme !

Et, devant ce sacrifice si lourd, le peintre se mit à pleurer...

Le printemps déclinant avait fui comme un songe, l'été comme une belle journée trop ensoleillée et l'automne empourpré alourdissait maintenant,

dans les clos et sur les coteaux du Loiret, les raisins en grappes vermeilles.

On était en octobre, et tous, dans la petite ville de Gien s'apprétaient à célébrer joyeusement les vendanges.

Et, parmi les vignobles aux incomparables richesses de François Tavel, c'était bien une autre fête !

Il travaillait, heureux, aux côtés de Fanchonnette qui grappillait en chantant à tue-tête !

Enfin, François qui voulait une femme avenante, était fiancé selon ses désirs.

Et Fanchonnette, guérie de ses peines d'amoureuse, se disposait, de tout son coeur, à devenir une bonne épouse.

Elle devait se marier avec le jeune vigneron sitôt les vendanges faites.

Quant à Pierre Mandar, qui cachait sa détresse sous la satisfaction du bonheur de ce couple uni, en grande partie son oeuvre, il venait de déclarer à François et à Fanchon, qu'il considérait un peu comme ses enfants :

— L'année prochaine, n'est-ce pas, j'espère bien être grand-père !

MAURICE D'ANYL.

DANS LE MONDE SPORTIF

[Suite de la page 11]

rapporterait, tous les ans, près de \$80,000,000, bonis, bourses et frais d'administration enlevés.

Ces gens croient en avoir démontré l'immoralité quand ils disent — ils nous font penser à des vieilles filles aigries — que les loteries exposent l'homme aux dangers de la superstition, de la paresse, de la ruine matérielle. Les ignorants raisonnent ainsi, pas mieux !

Tiens, si vous voulez le témoignage d'un moraliste, voici ce que pense un père jésuite, le révérend René Brouillard, au sujet des loteries de bienfaisance :

« Jeux de pur hasard, où l'habileté et les connaissances personnelles n'ont pas de place. Les loteries de bienfaisance sont d'abord à déclarer légitimes aux mêmes conditions générales, qui ont été fixées au sujet des jeux. Basées sur des contrats payants, elles réclament

que la liberté d'y prendre part soit parfaitement respectée, que les conventions en soient proclamées de manière ouverte et claire, accomplies pleinement et, dans le tirage, observées avec exactitude. Les moralistes admettent une surveillance intelligente de l'Etat, pour empêcher que l'intérêt personnel ne se dissimule derrière la charité et pour diriger cette dernière ».

L'adoption d'une loi permettant l'organisation de loteries de bienfaisance garderait, dans notre province, près de \$30,000,000 par année. Elle éliminerait, partiellement, un tas de combines, qui battent leur plein, depuis plus d'un demi-siècle. De tout temps, la malhonnête ruse paye plus que l'honnête application. Voici une chance d'y mettre une fin. Est-ce que nos édiles fédéraux nous procureront l'occasion de juger de leur délicatesse de conscience, quand il s'agit de faire du bien à leurs semblables ?

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

JEAN CHAUVIN
Directeur

GERARD VIOT Secrétaire de la rédaction
ODILON RIENDEAU Chef du tirage

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

ABONNEMENTS : LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

René Ier, un prince de la Maison d'Anjou, devint en 1431 duc de Bar et duc de Lorraine. C'est lui qui a apporté dans ses armes la croix à double traverse que nous appelons la Croix de Lorraine, laquelle a été l'emblème des Français Combattants durant la dernière guerre.

Herbert Reichhold durant une vacance au parc National de la région de Yosemite s'est rendu compte combien la vie de camp, si reposante pour le père de famille et ses enfants, est une source de fatigue pour la mère qui doit laver le linge de toute la maisonnée, sans aucune facilité moderne à sa disposition. Herbert eut ainsi l'inspiration d'une buanderie-mobile. Son camion appelé *Laundrecar* est muni de 12 laveuses automatiques et possède une remorque qui compte 8 fers électriques. Pour 50 cents de l'heure, la ménagère repasse sous les arbres, loin de la chaleur de la cuisine. Durant l'été, Reichhold circule 14 heures par jour et visite tous les camps du Parc National.

La National Audubon Society, qui se consacre à l'étude et à la classification des oiseaux, est ainsi nommée à cause de John James Audubon, peintre et ornithologue qui commença à étudier les diverses espèces d'oiseaux de la Floride vers 1832 et qui fut le créateur des premiers sanctuaires d'oiseaux.

La Virginie est très productive. On récolte annuellement sur son littoral 7,500,000 boisseaux de légumes frais de trente variétés. Dans le Maryland, à Salisbury, on fait l'élevage des poulets dont la vente se chiffre chaque année à 30,000,000.

L'éditeur Armand Colin eut plusieurs initiatives heureuses. Il fut le premier à utiliser la couleur pour illustrer des livres de classe, à faire des géographies avec cartes en couleurs, à fabriquer des cartes murales pour les écoles et aussi à demander à d'authentiques savants d'écrire des manuels pour les enfants.

En 1950, dans les 9,411 écoles primaires de la Province de Québec, 28,851 instituteurs et institutrices dispensaient l'enseignement à 678,073 élèves.

Dans le Québec, la production manufacturière est plus grande que la somme de toutes les autres industries. En 1949, elle représente 63 pour cent du total. La production de l'industrie forestière en 1949 représente 14 pour cent de la production totale de la Province. La production agricole forme environ 11 pour cent de la production totale ; depuis quelques années elle est assez stable. Le pourcentage des travaux de construction est maintenant supérieur à 10 comparativement à 4 en 1945 ; cette industrie connaît présentement un essor extraordinaire.

L'amour du jeu est un des traits caractéristiques de l'Irlandais, qui a la réputation de nourrir quatre grandes passions : la religion, les chevaux, le jeu, le pub. Les courses de chevaux et de lévriers attirent toujours une foule considérable, et les Irlandais s'enorgueillissent d'avoir fourni 31 vainqueurs sur 46 au « Grand National » de Liverpool.

Le cirque Christiani est une affaire de famille, tout le monde y travaille : Ernesto, qui a 72 ans, reçoit le concours de sa femme, de ses 6 fils, de ses 3 filles, de ses gendres et de 13 petits-enfants. Le cirque commence ses représentations en avril et joue six jours par semaine, durant 8 mois. Les recettes sont d'environ \$2,500 chaque semaine.

Tout le monde connaît le *Petit Dictionnaire* et le *Cours de grammaire française*, publiés aux Editions Armand Colin, et dont les auteurs sont — du moins le croit-on — Larive et Fleury. Or ces doctes personnages n'ont jamais existé, et leurs pseudonymes ont été inspirés par le premier exemple du *Cours de grammaire française* : « La rive est fleurie »...

Il existe chez les Malgaches une importante et curieuse cérémonie familiale connue sous le nom de retournement des morts. Tous les cinq ou six ans, on change la position des ossements des défunts, et on les enveloppe dans un linceul neuf. Ce rite est l'occasion de grandes réjouissances. Il paraît aussi que les Malgaches non évolués, et même les autres, ont terriblement peur des morts, des fantômes.

La faim a chassé des monts vosgiens, non seulement les loups, mais les biches et les chevreuils et les a forcés à quitter leurs retraites habituelles pour descendre vers la plaine, où ils mourraient de faim sans la charité des habitants. Ainsi la nécessité triomphe de leur sauvagerie naturelle, et il n'est pas rare de voir ces gracieux animaux recevoir quelque pitance de la main des villageois.

Le cuivre est si rare aux Etats-Unis que l'on consacre une partie de l'argent du plan Marshall au développement des mines de cuivre situées au centre de l'Afrique. La somme ainsi prêtée devra être remboursée en métal.

26 col

Semez AUJOURD'HUI!

Récoltez toute l'ANNEE!

On ne parle plus maintenant que de jardinage ou de semaille et l'on a bien raison. C'est le moment de confier à la terre le grain qui assurera notre nourriture ou nous donnera de belles fleurs.

Mais n'oubliez pas que votre esprit aussi doit être cultivé. Il faut y semer des idées, de saines idées, celles qui assurent votre réussite dans la joie de vivre.

Toute la famille a besoin de nourriture spirituelle. Veillez à ce que l'on n'empoisonne pas votre enfant. Mettez-lui entre les mains les magazines que tous aiment à lire :

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM



REMP LISSEZ VOTRE
COUPON
D'ABONNEMENT
EN PAGE 31

